

Péguayrie.
INCIPIT OPVS PAVLINI PETRICORDIAE.
DE VITA SCI MARTINI EPI. VERSIBVS
PARSERATINIO TOLUMEN VENERABILE MUNDO

Xp̄s euangelici reserans mysteria regni
Sed quia non omnes uirtutu operatio gentes
Mouerat & fragili dubitabant credere sensu.
Quicquid cels ex ternis uul gassit nuntius oris.
Nam uerbis comperita mouent praesentia rebus.
Sua dentur non uisa quidem sed uisa probantur.
Ille ergo incertum cui par miseratio mundum.
Sicut & in nostris miracula plurima terris.
Donans extremis martam insignia gallis.
Quem procul in nostram misit fecunda salutem.
Poenoma haud humili generatu sarpe tribuno.
Nam genitor clarus meritoru laude sediste.
Nobilis patribus tam clarus qui patre xpo.
Spreuit sacrilegos bene de gener impetret ritus.
Vix & enim decimo senae iam moribus anno.
Transit ad sacram constanti pectore legem.
Signa uir q; crucis scem munimine frontem.
Non illi intenero mens lubrica pectore tota.
Preceptum ser uere di uel nosse uoluntas.

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLIII
ANNÉE 2016
4^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2016

● Compte rendu de la séance	
du 3 août 2016	411
du 7 septembre 2016	416
du 5 octobre 2016	421
● Éditorial : Un passé inépuisable (Gérard Fayolle).....	427
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2017	428
● Le congrès « Les écrivains en Aquitaine » : une réussite (Maurice Cestac)	429
● Le brûlement des lépreux en 1321 (Claude Ribeyrol)	433
● Le château du Tuloup à Boulazac (Bernard Faucher de Corn)	441
● Junqua & Fils, itinéraire d'une famille de chapeliers de Ribérac au XIX ^e siècle (Catherine Charles-Guillaume).....	449
● Nouvelles données sur « l'appendicite » de Joel White McPherson en 1944 (Jean-Pierre Duhard)	477
● Dans notre iconothèque : L'abbé Breuil provoque un effondrement à Lascaux en 1940 (Brigitte et Gilles Delluc).....	491
● Notes d'épigraphie du Périgord – 7. Paulin de Périgueux et le <i>carmen epigraphicum</i> de la basilique Saint-Martin de Tours (François Michel)	499
● L'Étrurie : un monde sans fin. À la rencontre des peuples d'Italie centrale. 1 ^{er} -8 octobre 2016 (François Michel)	513
● Petit patrimoine rural : Le travail à ferrer les bœufs du Grand But, à Veyrines-de-Vergt (La Pierre angulaire)	521
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	531
● Sommaire et table des illustrations du tome CXLIII (2016)	537

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

Photo 1^{er} de couverture : *Vie de saint Martin* rédigée par Paulin de Périgueux et conservée à l'abbaye de Saint-Gall, copie du IX^e-X^e siècle (Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 573, www.e-codices.unifr.ch).

Photos 4^e de couverture : chapellerie Huillet et Lassere ; registre des comptes de la ville de Périgueux ; Joel Mc Pherson ; urne cinéraire de Chiusi (Italie) ; Prosper Decous de Lapeyrière ; outil marqué « Privat », forge du Grand But.

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 3 AOÛT 2016

Président : Gérard Fayolle, président

Présents : 95. Excusés : 1.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Jean-René Dujarric de La Rivière
- Michel Vimard
- Roger Rousset
- Georges de Fourcauld

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Rebeyrotte (Catherine), 2016. *Gérard Fayolle et l'identité du Périgord*, Périgueux, IFIE éditions (don de l'auteur)

- Hervier (Robert), 2016. *Les cluzeaux du Périgord Noir. Vallée de la Vézère. Vallées des Beunes*, Le Bugue, PLB éditeur (Cluzeaux et souterrains du Périgord, tome 7 a) (don de l'éditeur)

- Penaud (Guy), 2016. *Philippe Maine (1850-1893). L'étonnante saga du Périgourdin, héros de Cameron*, Périgueux, IFIE éditions (don de l'auteur)

- Geneste (Olivier), 2016. *Trésors baroques en Périgord*, Châtillon-sur-Indre, éd. Rencontre avec le Patrimoine religieux (don de l'auteur).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Duverneuil (Gabriel), La Ville (Alain de), 2016. *À la découverte du patrimoine et de l'histoire de Verteillac*, La Tour-Blanche, éd. Club Histoire Mémoire Patrimoine de La Tour-Blanche (don de A. de La Ville)

- *OFFICIUM SANCTI FRONTONIS...* (Office de saint Front), photocopie du manuscrit enluminé de Domfront (XVI^e siècle), propriété des sœurs de la Compassion de Domfront (Oise, diocèse de Beauvais) (don du père Philippe Doumenge, qui l'avait lui-même reçu du père Pommarède)

- Lafont (Christophe), 2016. *Édition critique de : Cyrano de Bergerac. Description de l'aqueduc ou la fontaine d'Arcueil à mes amis, les buveurs d'eau*, Saint-Pierre-d'Eyraud, éd. Impression (don de l'auteur)

- Poltorak (Jacqueline), 2016. *Lanouaille. Petite histoire de l'église Saint-Pierre-ès-Liens (1858 à 1906)*, brochure réalisée à l'occasion des travaux de rénovation en 2015-2016 (2 exemplaires, don de l'auteur)

- Bunel (Marie-France), Boissart (Sarah), 2016. *Je découvre Périgueux*, La Crèche, Geste éditions (coll. Périgord) (don des auteurs)

- Duverneuil (Gabriel), 2016. « De la Tour-Blanche à Saint-Domingue. Pierre-Aloys Boutin, un missionnaire peu ordinaire », résumé de sa communication du 3 août 2016 à la SHAP, tapuscrit.

REVUE DE PRESSE

- *Le Briscard (Bulletin du Musée Militaire du Périgord)*, n° 16, 2016 : « 1916. Une famille dans la guerre (la famille Montoriol) » (B. Desconclois) ; « Marie Marvingt (et l'asile de convalescence créé à Saint-Alvère en 1939) » (B. de Witt) ; « 1916. Les régiments du Périgord dans la guerre » (C. Dutrône) ; « 1946. Un périgourdin en Indochine » (B. de Witt) ; « Le mortier de tranchée de 58 » (C. Dutrône)

- *GRHiN*, CR n° 467, 2016 : « Les Chantiers de la Jeunesse et la Dordogne (1940-1944). L'implantation du groupement 38 en Nontronnais » (F. A. Boddart) ; « Pierre Fernand Desmoulin (suite) » (M^{me} Battut)

- *Église en Périgord*, n° 13, 2016 : « Pèlerinage à l'île Madame et Martyrs périgourdins au cœur de la Révolution ».

COMMUNICATIONS

Le président salue les membres présents et annonce le décès de plusieurs de nos adhérents fidèles. Comme d'habitude, les programmes des manifestations à venir sont disponibles sur le bureau, en particulier les conférences de Préhistoire de Couze à Montferrand-du-Périgord du 8 au

13 août (G. et B. Delluc parleront de « Cro-Magnon, images et anecdotes » le 9 août), le colloque de Cadouin le 20 août sur le thème « Les maladies au Moyen Âge et l'abbaye de Cadouin » (programme détaillé : *BSHAP*, 2016, p. 269-270) ; les conférences de Préhistoire de la SERPE du 22 au 24 août (G. et B. Delluc parleront de « Une grotte méconnue, la grotte de la Roche de Lalinde », le 22 août) ; une randonnée « Découverte de l'histoire et du patrimoine de Fontaines », le 3 septembre, de 8h30 à 12h30, organisée par G. Duverneuil. Il rappelle que les inscriptions pour le congrès que nous organisons avec la Fédération historique du Sud-Ouest, les 10 et 11 septembre, sur le thème « Les écrivains en Aquitaine », sont ouvertes pour les repas (buffets du samedi midi et du dimanche midi et dîner du samedi soir à la Préfecture). La sortie d'automne est remplacée par la visite organisée par le service Ville d'art et d'histoire de Périgueux, sous la conduite de Martine Balout, « Sur les pas des écrivains à Périgueux », après le buffet pris dans le jardin de la SHAP, à 14h30 le dimanche 11 septembre (gratuit, sur inscription).

Le Dr Gilles Delluc évoque avec tristesse le décès de son ami fraternel, Pierre Vidal (1936-2016). Il faisait déjà partie du Spéléo-Club de Périgueux depuis 3 ans, lorsque le jeune Pierre Vidal et son ami Bernard Chaussier y ont adhéré en 1951. Ils ont ensuite participé ensemble à de nombreuses expéditions spéléologiques, en particulier dans la grotte de Villars (P. Vidal fut le premier à entrer dans la salle des Peintures de cette grotte), dans les grands gouffres du Lot (Réveillon et le Saut de la Pucelle) et dans les Pyrénées (gouffres du massif de Ger). Ils ont été nommés moniteurs fédéraux de spéléologie la même année (1970). Pierre Vidal s'est ensuite spécialisé dans le domaine de la conservation des grottes ornées et, devenu ingénieur de recherches au CNRS, il a joué un rôle important à propos de la restauration de la frise de bisons de Font de Gaume et surtout au moment de la première contamination de Lascaux, au sein de la Conservation des Bâtiments de France, du laboratoire des Monuments historiques de Champs-sur-Marne, sans compter son action au sein de la Fédération française de spéléologie.

On célèbre cette année le 60^e anniversaire de la reconnaissance officielle de la grotte ornée de Rouffignac. C'est l'occasion pour Gilles Delluc d'évoquer quelques petits secrets des grottes ornées : 1 - ***Des Alsaciens dans le Puits de Lascaux le 14 septembre 1940***. En 1979, pour l'étude pluridisciplinaire dirigée par Arlette Leroi-Gourhan, publiée dans *Lascaux inconnu*, nous avons mis fin à la légende racontant que, par hasard, le 12 septembre 1940, 4 jeunes garçons avaient découvert la merveilleuse grotte ornée avec l'aide d'un chien. L'histoire avait en fait commencé le 8 septembre avec le repérage du trou par Marcel Ravidat, accompagné de 3 de ses copains. Le 12, il était revenu avec 3 autres adolescents (Jacques Marsal, Georges Agniel et Simon Coencas), avait commencé l'exploration, découvert les peintures des premières salles. Le quatuor était censé avoir découvert le Puits et la fameuse scène de l'homme

et du bison le 13. Ils ont prévenu leur ancien instituteur le 16, après qu'un certain nombre de jeunes de Montignac aient visité la grotte avec eux. En fait, le 13, ils avaient seulement repéré l'entrée du Puits et avaient décidé de revenir le lendemain 14 pour y descendre, aidés par une équipe renforcée. C'est là qu'interviennent 3 jeunes Alsaciens, à l'époque repliés à Montignac. Mais ces Alsaciens sont repartis quelques jours plus tard vers leur village natal, Elsenheim, et ont été écartés de Lascaux par la tourmente de l'époque. Des années plus tard deux d'entre eux ont essayé de raconter qu'ils avaient participé à la découverte de la scène de l'homme et du bison, mais en vain. Le point de départ de cette nouvelle mise au point est l'enquête menée par notre collègue, M. Jean-Noël Strauel, président de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried. C'est le petit-fils de l'un d'entre eux, Michel Prévôt, qui s'est souvenu de la tristesse de son grand-père quand on parlait de Lascaux et qui a retrouvé son interview dans *L'Alsace* en 1980. L'équipe renforcée du samedi 14 et des 2 jours suivants comportaient au moins 3 jeunes Alsaciens, dont on connaît maintenant les noms (voir *BSHAP*, 2016, p. 361-374). 2 - ***Le Spéléo-Club de Périgueux découvre la frise des 3 rhinocéros de Rouffignac dès 1948.*** La découverte officielle date de 1956, mais au moins quelques dessins avaient été repérés huit ans avant et tout de suite déclarés en vain à la Circonscription préhistorique. L'intervenant a vécu cette avant-première, alors qu'il avait seulement 14 ans. En effet le Spéléo-Club de Périgueux s'intéressait beaucoup à Rouffignac dont le réseau inférieur, labyrinthique et exigu, était inconnu contrairement aux grandes galeries faciles à parcourir et connues depuis longtemps. Il se souvient du camp qu'ils avaient installé devant la frise des rhinocéros, visible sur la photo de la fin de 1948, qui illustre un livre de son ami, Bernard Pierret, sur les grottes de Dordogne paru en 1951, de l'incrédulité de Séverin Blanc, directeur de la Circonscription, appelé pour authentifier ces dessins et qui les attribua à des maquisards, et, enfin, de la stupide polémique qui opposa pendant des années l'inventeur officiel, le Pr René-Louis Nougier, et les spéléologues, par journaux et livres interposés. Heureusement, cette découverte de 1948 est désormais reconnue grâce aux écrits de l'abbé H. Breuil et d'A. Leroi-Gourhan (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

Jean-Noël Biraben présente une hypothèse sur la localisation de ***la bataille d'Auberoche***. S'appuyant sur un livre d'Henry Ribadieu, *Les campagnes du comte de Derby en Guyenne*, publié en 2006 aux éditions Pyrémone Princi Negue, il rend compte de l'hypothèse formulée par cet historien aquitain qui situe l'importante bataille de 1345, non pas au lieu-dit Auberoche, commune du Change, mais à Caudrot en Gironde. L'intervenant présente les différents arguments de l'auteur qui lui paraissent intéressants, en illustrant son propos avec une carte et quelques belles illustrations, en particulier la planche issue des *Chroniques de Froissart* qui représente l'émissaire des assiégés d'Auberoche renvoyé à l'expéditeur tel un boulet de

canon. C'est en reprenant le texte des *Chroniques de Froissart*, en constatant qu'il y avait de nombreuses erreurs dans les noms de lieux, en reprenant pas à pas les différentes batailles de Henri de Grosmont, duc de Lancastre, comte de Derby, et en faisant de savants calculs de distances, que Ribadiou conclut que Auberoche n'était pas Auberoche et n'était pas en Périgord. L'intervenant précise bien que ce n'est pas son hypothèse, mais celle de l'auteur de ce livre.

Gilles Delluc fait remarquer que la localisation de la bataille de 1345 à Caudrot (Gironde) lui paraît être une hypothèse ancienne, dont il a tenu compte dans son article sur la bataille d'Auberoche, publié dans le *BSHAP* en 2012. Il avait alors présenté les résultats de l'enquête récente des auteurs anglais qui concluait que la bataille de 1345 avait bien eu lieu à Auberoche en Dordogne. Il fournira plus de détails le mois prochain.

Gabriel Duverneuil nous présente ensuite ***Pierre-Aloys Boutin, un missionnaire peu ordinaire, de La Tour Blanche à Saint Domingue.*** « Pierre-Louis Boutin naît en 1673 à La Tour-Blanche, dans une famille bourgeoise de licenciés es lois et de praticiens. [...] il intègre le noviciat des jésuites de Bordeaux et y prononce ses vœux en 1692. Il va ensuite étudier [...] la théologie au collège Saint-Louis de Poitiers où, pendant cinq années, il va également exercer la fonction de Régent. C'est à Poitiers que s'affirmera sa vocation de missionnaire. Or, en 1704, [...] les jésuites [...] sont sollicités pour remplacer les missionnaires capucins dans l'ouest de l'île de Saint-Domingue. Cette partie ouest est depuis peu devenue officiellement colonie française par le traité de Ryswick en 1697, après sa conquête par un gentilhomme périgourdin, Jérémie Deschamps du Rausset en 1656. [...] Cette île va très vite devenir la plus florissante du royaume, mais ceci au prix de l'explosion de la traite négrière, de la mise en place d'un système esclavagiste de plus en plus répressif et de dizaines de révoltes d'esclaves au cours du XVIII^e siècle. Le père Boutin et six autres jésuites débarquent en 1705 au Cap-Français. [...] Il se heurte à l'hostilité du gouverneur local et ne peut poursuivre son œuvre qu'avec l'intervention de Louvois, alors ministre des Colonies. Il est ensuite nommé en 1714 à la cure du Cap-Français et à une cure spécifique, « la cure des nègres et des marins », il va alors déployer tous ses talents d'évangéliste, de bâtisseur, d'éducateur et... d'astronome. Il réunit avec succès les fonds nécessaires pour la construction d'une nouvelle église en pierre. [...] Il va successivement créer [...] un hôpital pour les indigents, un refuge pour les orphelins puis un établissement pour l'éducation des jeunes filles créoles. Ces projets rencontrent l'opposition tenace des religieux de la Charité qui dirigent l'Hôpital du Roi mais aussi celle des autorités. Il lui faudra 10 ans pour faire aboutir son projet d'établissement pour les jeunes filles créoles. Il fait appel, pour le diriger, [...] aux Filles de Notre-Dame de Périgueux. Ces Périgourdines débarquent triomphalement en 1732 au Cap-Français et assurent le succès de l'institution. Parmi elles, Marguerite de La Brousse de

Verteillac, Jeanne du Bourbet de Cherval et Gabrielle de Sarasignac de Valeuil. L'institution perdue jusqu'à la Révolution. Pendant ses maigres loisirs, il fait régulièrement des observations astronomiques dont certaines sont publiées dans la revue littéraire, scientifique et religieuse des jésuites *Les Mémoires de Trévoux*. En 1719, la cure du Cap-Français lui est retirée. Pierre-Louis Boutin va alors se consacrer exclusivement à l'évangélisation des esclaves et aux marins. [...] En bon jésuite, il s'est attaché, dès son arrivée sur l'île, à connaître la culture de ceux qu'il doit évangéliser, il apprend les langues des peuples de la côte de Guinée, ainsi que la nouvelle langue en formation sur l'île qui ne portera le nom de créole que presque cent ans plus tard. Par sa traduction dans cette langue de *La passion selon saint Jean*, il peut être considéré comme le rédacteur du premier texte en créole. [...]. Ces pratiques entrent alors de plus en plus en contradiction avec le système esclavagiste et les intérêts des planteurs. En 1737, il est le premier jésuite sanctionné par les autorités de l'île pour avoir enterré une esclave accusée d'empoisonnement « avec solennité ». Pierre-Louis Boutin meurt à Saint Domingue en 1742, après avoir durablement marqué cette terre appelée aujourd'hui Haïti » (d'après les notes de l'intervenant. Son texte complet est déposé à la bibliothèque).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 7 SEPTEMBRE 2016

Président : Gérard Fayolle, président

Présents : 97. Excusés : 1.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Claude Magimel-Pelonnier
Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Audrerie (Dominique), aquarelles de B. Piatti, 2016. *Les églises à coupes du Ribéracois*, Le Bugue, PLB éditeur (don de l'auteur et de l'éditeur)

- Lumley (Henry de), 2015. *Sur le chemin de l'humanité*, actes du colloque international de l'Académie pontificale des sciences (Vatican, 2013), Paris, éd. CNRS (don de Jean-Pierre Boissavit).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Mazalrey (M.), 2010. « Pontours en 1842 d'après le cadastre napoléonien », « Notre église », « Pontours au XIX^e siècle. Des impôts, des portes et des fenêtres », *Bulletin municipal de Pontours*, 2010, photocopies (don de l'auteur)

- Lenoir (Michel), 2011. *Gisements préhistoriques de la vallée de la Couze en Périgord*, éd. Conf uences/CIRPC (don de Bernard de Montferrand). Liste des gisements, textes d'après un texte de Michel Lenoir et Harold Dibble, écrit en 1995 et complété

- Duhard (Nicole, Franck et Frédéric), 2016. *À la mémoire de nos morts 14/18 La Barde. La vie quotidienne à La Barde et celle de nos soldats*, plaquette éditée par l'UNC La Barde et la mairie de La Barde (don des auteurs). Notices d'une grande richesse sur la vie de cette commune de Charente-Maritime (limitrophe de la Dordogne) et la biographie des soldats morts

- Lot de documents sur Chapt de Rastignac, député du clergé d'Orléans, photocopies (don de J.-P. Viacroze)

- Lot de documents sur le Pr Jean Faurel (1919-1965), articles de journaux (don de l'abbé Jean-Marie Bouron), photographies de Jacques Lagrange, son dernier cours, notes de Gilles Delluc (dossier offert par Gilles Delluc)

- Siméon (Anne-Marie), 2016. « L'adieu à Jean-Paul Seret-Mangold, figure de la Résistance en Dordogne », *Sud Ouest*, 5 juillet 2016

- Biraben (Jean-Noël), 2016. « Note pour sa communication à la SHAP le 3 août 2016 sur Auberoche », tapuscrit

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2016. « À propos de Henry Ribadieu et de la bataille d'Auberoche », communication à la SHAP le 7 septembre 2016, tapuscrit

- *Pays de Saint-Aulaye. Frelibrejada dau Bornat dau Périgord, 1-2-3 de julhet 2016*. Notes diverses sur le pays de Saint-Aulaye

- Association diocésaine de Périgueux. Évêché de Périgueux et Sarlat, 2015. « État des paroisses et des relais paroissiaux consolidés », avec l'appellation actuelle des 57 paroisses et des relais.

REVUE DE PRESSE

- *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, 2015, 171^e année : « L'ours au Paléolithique » (D. Armand), article sur la faune, en particulier sur le « culte » de l'ours, Régourdou, Font-de-Gaume, l'abri Castanet

- *Feuillets Sem*, n° 74, 2016. « Mort de Sem », d'après un carnet de Jean Baltus

- *GRHiN*, CR n° 468, 2016. « Notes et photos sur le site de Jovelle à La Tour-Blanche »

- *Église en Périgord*, n° 14 et 16, 2016. « Patrick Palem. Une carrière au service de la sauvegarde du Patrimoine ».

COMMUNICATIONS

Le président salue les membres présents et tout particulièrement Mireille Boyer (elle a 99 ans), venue aujourd'hui avec Annie Bélingard. Il rappelle que le congrès que nous organisons avec la Fédération historique du Sud-Ouest aura lieu les 10 et 11 septembre prochains à Périgueux au Théâtre de l'Odyssee et que les entrées dans les différents ateliers sont libres pour écouter plus de 50 orateurs inscrits. Notre sortie d'automne est remplacée par une visite sur les traces des écrivains à Périgueux sous la conduite de Martine Balout. Les 17 et 18 septembre, le siège de notre société sera ouvert pour les Journées du Patrimoine, sur le thème « Patrimoine et citoyenneté », avec, pendant l'après-midi, une conférence de Jean-François Gareyte sur Antoine de Tounens.

Dix personnes retenues par le conseil d'administration sont élus membres de notre compagnie à l'unanimité des membres présents.

Comme il l'avait annoncé, lors de la précédente réunion, Gilles Delluc présente ses commentaires sur l'ouvrage d'Henri Ribadieu, objet de la communication du Dr Biraben concernant *l'emplacement de la bataille d'Auberoche*. Henri Ribadieu est en fait un journaliste bordelais du XIX^e siècle, né en 1825. Son ouvrage *Les campagnes du comte Derby en Guyenne au XIV^e siècle en Gironde* date de 1865 (Paris, Édouard Dentu). Notre collègue a été abusé par une réédition à l'identique par Pyrémone Princi Negue en 2006, sans aucune mention particulière et même accompagnée d'un copyright en 2005, laissant penser qu'il s'agissait d'une édition originale récente. En fait, très tôt, les conclusions de Ribadieu, plaçant la bataille de 1345 à Caudrot en Gironde au lieu d'Auberoche en Dordogne, ont été vigoureusement contredites notamment par Martin Bertrand, inspecteur général des Archives à Bordeaux. L'intervenant avait évoqué rapidement cette discussion dans son article paru dans notre *Bulletin* en 2012 (p. 103-126). Il dépose une note à ce sujet pour notre bibliothèque.

Gilles Delluc présente *le Dr Jean Lassner (1913-2007), de Saint-Pierre-et-Miquelon au château du Paluel (Dordogne)*. Pendant près de 50 ans, de 1957 à 2010, le château du Paluel, près de Sarlat, incendié par les Allemands en 1944, a été la propriété d'un personnage hors du commun, resté presque ignoré des Périgordins. Né en Autriche, il choisit de quitter son pays pour la Suisse au moment de la montée du nazisme et il y soutient

sa thèse de médecine. Il rejoint très vite Paris, où il doit passer à nouveau son baccalauréat et sa thèse de médecine. Après avoir participé aux combats jusqu'à Dunkerque, il rejoint New-York où s'est réfugiée sa famille. Membre des Forces françaises libres en décembre 1941, il est affecté à l'hôpital de Saint-Pierre-et-Miquelon, où il fait équipe avec le chirurgien sarladais Henri Debidour. Il y perfectionne ses connaissances en anesthésie et utilise le penthotal, plutôt que le traditionnel masque d'Ombredanne. Il est ensuite envoyé à Alger au moment d'une épidémie de peste, participe à la campagne de France et se retrouve affecté à Paris à l'hôpital Foch. Il exerce dans différents hôpitaux parisiens avant d'être nommé assistant à l'hôpital Cochin pendant les années 1960, dans le service de chirurgie du



Fig. 1

Pr Pierre Aboulker, où l'intervenant l'a rencontré, alors que lui-même était jeune assistant dans un service voisin. Le Dr Lassner était devenu un pionnier de l'anesthésie. C'est ainsi qu'il eut le privilège, en 1964, de veiller sur le général de Gaulle lors de son opération de la prostate par les Prs Pierre Aboulker et Ady Steg. Grand maître de l'anesthésiologie, il présida de nombreux congrès internationaux (fig. 1, Jean Lassner nonagénaire). Au Paluel où il avait aménagé les dépendances, il organisait des séminaires très recherchés. Sa fille Claudine a dirigé un bel ouvrage en l'honneur de son père, de Guy Vourc'h et de Ernest Kern, *Regards sur l'anesthésie d'hier*, paru en 2003 (résumé relu et corrigé par l'intervenant).

L'abbé Jean-Marc Nicolas nous présente *le Conservatoire diocésain d'art sacré (CDAS) de Périgueux*. C'est une entreprise tout à fait novatrice qui se donne pour but la sauvegarde d'une histoire de notre société, de ses modes de vie et des objets d'identité chrétienne. Dans les caves de la maison diocésaine a été aménagé un lieu de conservation et de stockage muni des structures de traitement les plus modernes. Le Dr Serge Larue-Charlus nous présente, avec des photographies, ce qui a été voulu en mettant en place ce Conservatoire à Périgueux. Le point de départ est une réf exion, déjà ancienne : les nombreux objets présents dans nos églises, et notamment dans les petites églises de nos campagnes, se trouvent dans des conditions de conservation souvent défectueuses. S'y ajoute le risque de vols qui ne sont malheureusement pas rares et, à défaut parfois, de mise au rebut. En outre, depuis quelques années, les travaux de restauration de ces églises ont entraîné des déplacements d'objets et des disparitions. À ces détériorations et disparitions d'objets, il faut ajouter le risque majeur de perte d'information les concernant : leur

origine, leur histoire et quelquefois même leur usage. Enfin, de nombreux responsables ou propriétaire d'objets sacrés posent souvent la question de la sauvegarde et de la conservation. Cet ensemble de facteurs communs à tous les diocèses, mais aussi à tous les domaines de notre quotidien, a conduit la réflexion du CDAS. La maison diocésaine de Périgueux est un bâtiment de l'entre-deux-guerres qui dispose dans ses sous-sols de quelque 450 m². Ces locaux parfaitement sains répondaient aux exigences majeures : dimensions des locaux, frais de fonctionnement, gardiennage et sécurité. L'élaboration du projet a duré plus de 3 années. Le Conservatoire a pu bénéficier d'un legs fait au diocèse, à condition que les sommes soient utilisées pour la sauvegarde du patrimoine. À partir de là, s'est installé un travail de préparation avec des professionnels. Véronique Merlin-Anglade du Musée d'Art et d'Archéologie de Périgueux, Jean-Marie Barbiche de la Bibliothèque de Périgueux, Patrick Palem de la SOGRA, Dominique Peyre de la Direction Régionale des Affaires Culturelles et Barbara Sibille, conservatrice Antiquités Objets d'Art (AOA) furent des interlocuteurs permanents et disponibles. Le Dr Larue-Charlus se plaît à les remercier publiquement. Les membres du CDAS ont beaucoup circulé en France. Une mention spéciale pour le très célèbre musée de La Visitation à Moulins et une autre pour Ana Leicher, conservatrice AOA, qui les a reçus à plusieurs reprises dans les collections magnifiques d'Angers. Au total, de tous ces contacts, la conclusion fut simple : le CDAS devait monter un projet professionnel. C'était cela ou pas de projet du tout. Dans le bureau du CDAS, chacun a son rôle et sa fonction, depuis l'inventaire dans les églises du diocèse, jusqu'à la saisie informatique des objets qui seront conservés. Bien entendu, tout cela – pour le plus grand étonnement et l'incrédulité de beaucoup – fonctionne suivant le régime du bénévolat. Un règlement intérieur régule l'usage du Conservatoire, le statut des objets (propriété de l'Association diocésaine ou déposés avec une convention de dépôt), la circulation au sein du Conservatoire, la surveillance et les sécurités... Un Conseil scientifique doit se prononcer sur l'accueil des objets, mais aussi sur les conditions de leur conservation. Le fonctionnement du Conservatoire prévoit des domaines distincts, avec la possibilité de moduler les régulations (températures, filtration et hygrométrie...) suivant le type des objets : les objets inorganiques, les vêtements, les livres, les peintures, les objets précieux. Les conditions de sécurité ont été scrupuleusement étudiées et respectées. Le Conservatoire s'est doté d'un outil informatique professionnel qui permettra l'analyse de chaque objet, avec son histoire et son suivi. De plus, cette connaissance des objets se fera suivant un langage commun avec les autres structures de conservation et d'études, permettant les échanges, les prêts, les travaux de chercheurs. Cette œuvre diocésaine originale est une expérience périgourdine, mais que ses créateurs voudraient évolutive et inter-diocésaine (résumé d'après les notes des intervenants).

Les intervenants précisent que ce Conservatoire diocésain d'art sacré de Périgueux n'a pas vocation à devenir un musée ouvert au public. En revanche, des visites spéciales pourront être programmées. De même ce Conservatoire n'a pas pour but de collecter tous les objets de toutes les églises, mais d'aider à leur conservation dans les meilleures conditions.

Annie Herguido nous présente ensuite son dernier ouvrage *Une odeur de pain chaud. Au cœur du Périgord des années cinquante*. Son titre évoque les souvenirs d'une enfance heureuse passée chez ses grands-parents boulangers, avec un grand-père tellement discret qu'il était supplanté par Marie, la grand-mère attentive aux moindres désirs de sa petite-fille, amoureuse de sa terre et fine cuisinière. Il y a aussi les parents de Marie, l'un facétieux et passionné d'archéologie, l'autre austère et bigote. Sa grand-mère paternelle était toute différente, institutrice retraitée, fille d'un couple d'instituteurs et marié à un instituteur. L'intervenant nous lit avec émotion quelques passages de son ouvrage écrit avec talent pour évoquer les portraits de chacun de ces personnages, qu'elle resitue avec bonheur dans la vie de Savignac-les-Églises, village où était installée la boulangerie, mais aussi dans les communes avoisinantes, Antonne, Coulaures, Excideuil et, bien entendu, Périgueux, à une époque où le commerce était florissant et les relations humaines plus chaleureuses qu'aujourd'hui. De ces « paradis perdus » ne subsiste que la croquante, gâteau traditionnel que l'intervenante a préparé avec gourmandise pour le faire déguster par tous les collègues présents (résumé d'après les notes de l'intervenante).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 5 OCTOBRE 2016

Président : Dominique Audrerie, vice-président

Présents : 95. Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- *Œuvres complètes de Branthôme, suivies des œuvres d'André de Bourdeilles et d'une table générale, avec une introduction et des notes par Prosper Mérimée et Louis Lacour*, Paris, Chez P. Jannet (Bibliothèque Elzévirienne), 1858, 13 tomes

- *Mémoires de Henri de Campion, nouvelle édition suivie d'un choix de lettres d'Alexandre de Campion, avec des notes de M. C. Moreau*, Paris, Chez P. Jannet (Bibliothèque Elzévirienne), 1857

- *Mémoires de Madame de La Guette, nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une notice par M. Moreau*, Paris, Chez P. Jannet (Bibliothèque Elzévirienne), 1856

- Bourreau-Raluy (Françoise), 2016. *Léguillac-de-l'Auche du Paléolithique à l'ère numérique*, Neuvic-sur-l'Isle, éd. Les Livres de l'Îlot (don de l'auteur)

- Clémens (Jacques), 1998. *Du troglodytisme à l'enfermement*, Bordeaux, éd. Fédération historique du Sud-Ouest

- Scheyer (Moriz), traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 2016. *Si je survis*, Paris, éd. Flammarion (don de l'éditeur).

REVUE DE PRESSE

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 23-2015-2 : « Le polissoir néolithique des Justices à Mauzens-et-Miremont » (B. Delluc, G. Delluc, G. Delorme)

- *Mémoire de la Dordogne*, n° 27, 2016 : Spécial généalogie : « Les noms de famille du Périgord, leur origine, leur orthographe » (J.-L. Lévêque) ; « Généalogie, démographie historique et génétique » (J.-N. Biraben) ; « Généalogie et génétique médicale : l'exemple de la maladie de von Hippel-Lindau » (S. Richard) ; « La reconstruction du pont de Bourdeilles en 1735 » (G. Latgé).

COMMUNICATIONS

Notre vice-président présente les excuses de notre président, qui voyage en ce moment en Étrurie, avec un groupe de notre compagnie sous la direction de François Michel. Il annonce, pour le printemps prochain, deux sorties thématiques, chacune d'elles pour un nombre limité à 50 personnes, soit la capacité d'un car : le 8 avril 2017, le thème de l'excursion sera « les églises à coupes du Ribéracois » sous la direction du Dr Larue-Charlus ; le 20 mai 2017, le thème de l'excursion sera « la route des canons », sous la direction de M. Patrick Chouzenoux. À l'automne sera organisée une excursion « Autour de l'art baroque », sous la direction de M. Olivier Geneste.

La limitation à 50 s'explique par les capacités d'accueil des sites. Si un thème suscite plus de demandes que le quota, il pourra donner lieu à la programmation d'une autre sortie sur le même thème.

Nous avons été alertés par des personnes au sujet d'un chemin communal à Milhac-d'Auberoche, dont une partie aurait été aliénée : Jeannine Rousset nous tiendra au courant. D. Audrerie évoque un autre problème, celui de projets d'installation de gigantesques éoliennes dans la Double : il déclare qu'elles sont une vraie menace pour les paysages, dans cette région où il n'y a pas de vent. Une nouvelle enquête d'utilité publique est en cours à la demande de quelques municipalités.

Marie-Rose Brout annonce pour le 21 octobre une conférence organisée par l'association Teilhard de Chardin, sur « le rôle de l'aumônier dans l'armée d'aujourd'hui » par le père Christian Venard, à la salle du Lux à Périgueux.

Le président salue les nouveaux membres présents aujourd'hui, le Dr Michel Roy, qui a fait une communication remarquable au colloque de Cadouin sur Charles VI et Louis XI, et M^{me} Brigitte Gratien, égyptologue. Le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest a été remarquablement organisé par notre compagnie. En outre, il se révèle parfaitement indolore d'un point de vue financier. Les textes des intervenants ont bien été livrés dans les temps comme prévu. Ils sont en cours de relecture en parallèle et en concertation par le comité de lecture de la SHAP et celui de la Fédération historique du Sud-Ouest. Les Actes du congrès constitueront la 2^e livraison de notre *Bulletin* 2017.

Gilles Delluc évoque la décoration dans l'ordre du Mérite de Jean-Max Touron par notre président, Gérard Fayolle le 25 septembre dernier. Il a été très intéressé par l'historique de La Roque-Saint-Christophe. Le fort troglodytique aménagé pendant la guerre de Cent Ans a été détruit en mars 1588 par le sénéchal du Périgord et il est resté complètement oublié jusqu'à sa redécouverte juste avant la deuxième guerre mondiale par Gabriel Touron, le père de Jean-Max Touron. Petit à petit, à force de débroussailler, il a découvert l'entrée et les différents aménagements et l'a ouvert au public en 1951. C'est l'origine de la passion de son fils, devenu « collectionneur de falaises », suivant les termes de Gérard Fayolle.

Gilles Delluc présente ensuite une communication sur *Des Périgordins provoquent le premier détournement d'avion*. Ce premier acte de piraterie de l'histoire de l'aviation civile eut lieu à Alger le samedi 22 octobre 1956. Il eut pour acteurs plusieurs Périgordins. Ce jour-là, Pierre Chaussade (1913-1995), futur conseiller général de la Dordogne en 1979, est secrétaire général auprès de Robert Lacoste. Ce dernier a été nommé ministre résident, délégué général de l'Algérie, le 9 février 1956. Serge Barret, ancien préfet de la Dordogne au moment de l'ouverture au public de la grotte de Lascaux en 1948, est préfet igame d'Alger, Maurice Bourgès-Maunoury, propriétaire d'une belle maison

au Moustier, est ministre des Forces armées, Henri Laforêt, de Nontron, est secrétaire d'État à l'Air, le colonel Paul Ducournau, chef du Cabinet militaire, était à Périgueux de 1940 à 1942 au 26^e RI de l'armée de l'armistice. De la Toussaint rouge de 1954 au 21 octobre 1956, c'est le début de la guerre d'Algérie, marqué en particulier par l'assassinat du Bergeracois Guy Monnerot le 1^{er} novembre 1954. L'organisation du FLN algérien est dirigée par 6 chefs à l'intérieur, dont Mohammed Boudiaf, chef historique du 1^{er} novembre 1954, accompagné de délégués extérieurs dont Ahmed Ben Bella (ancien adjudant à Monte Cassino dans la 1^{re} Armée et décoré par le général de Gaulle). Les différentes étapes de ce conflit, dans ces trois départements français, tout au long de l'année 1955, ont conduit au rappel de 60 000 hommes, au maintien de 180 000 libérables et à une répression renforcée au point que le problème de l'Algérie est à l'ordre du jour de l'ONU. Le Maroc a obtenu son indépendance en novembre 1955 et la Tunisie en mars 1956. Jacques Soustelle a quitté l'Algérie et il a été remplacé par Robert Lacoste le 9 février 1956. Les Pouvoirs spéciaux ont été votés le 12 mars 1956, avec un service militaire de 28 mois. L'année 1956 a vu une aggravation de la situation en Algérie avec les premiers attentats à Alger, avec du terrorisme dans le bled, des « ratonnades » et une guerre sans pitié entre les différents groupes algériens (FLN contre MNA). Pendant ce temps, plusieurs rencontres sont organisées entre des représentants plus ou moins directs du gouvernement français et des représentants du FLN pour tenter de trouver une issue à cette situation catastrophique. Des négociations secrètes se déroulent entre le roi Mohammed V du Maroc, Bourguiba, le bey de Tunis et les représentants du FLN, qui envisagent même une Fédération d'Afrique du Nord le 21 octobre 1956 lors d'une réunion à Rabat. La discussion doit se poursuivre à Tunis. C'est ainsi que le samedi 22 octobre 1956, Mohammed V prend son avion personnel pour rejoindre Tunis et que les Algériens empruntent un DC-3 de la compagnie Air-Atlas-Air Maroc pour le rejoindre, en compagnie de journalistes français et américain. Pour éviter le survol de l'espace aérien français, le plan de vol prévoit une escale à Palma de Majorque. L'avion est suivi en permanence par les radars français. L'occasion est trop belle et Pierre Chaussade, prévenu par le colonel Ducourneau, avec l'aval de Max Lejeune, le seul membre du gouvernement joignable en ce jour de week-end, s'appuie sur un ordre (antidaté) d'interception de tout avion survolant Algérie et décide de le faire atterrir à Alger. Le pilote et les membres de l'équipage sont assurés que leurs familles seront mises à l'abri. La nuit étant venue, l'avion fait des ronds dans le ciel pour simuler une durée de vol compatible avec le trajet Palma-Tunis. L'hôtesse de l'air ferme les rideaux des hublots pour éviter que les passagers ne voient la lune tantôt à droite et tantôt à gauche. Les passagers stupéfaits sont accueillis à Maison-Blanche, l'aéroport d'Alger, par des escadrons de gendarmes, des CRS et 5 généraux. Mohammed V est atterré. La presse et les Français se réjouissent, mais le président Coty, le président du Conseil Guy Mollet et la moitié du gouvernement

considèrent que c'est une grave erreur ; l'autre moitié, en particulier Bourguès-Maunoury et Max Lejeune, pense que cela contribuera à accélérer la fin du conflit. Les cinq prisonniers, présentés comme les chefs historiques du FLN, alors qu'ils ne sont en fait que des émissaires extérieurs, seront emprisonnés à la Santé, à l'île d'Aix et dans divers châteaux. Cette malheureuse initiative interrompra toutes les négociations, le conflit radicalisé finira encore pendant 4 ans, Ben Bella deviendra le premier président de l'Algérie (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

Le Dr Jean-Noël Biraben raconte qu'il a assisté involontairement à cet événement. En effet, il était à Alger, venu voir son père alors vice-président du conseil général de la Dordogne et de passage à Alger. Ils avaient été invités à dîner chez Robert Lacoste avec Joséphine Baker et le dîner a tourné court.

Henri-Pierre Millescamps parle ensuite du *livre ancien et son marché aujourd'hui*. Il est installé à Périgueux depuis 1984 à la suite de son mariage avec une Périgordine. Il exerce comme expert auprès des institutions et des particuliers. « La définition du livre ancien a varié au cours des temps. [Aujourd'hui] pour les bibliophiles et les collectionneurs, les livres anciens sont classés par catégories : les incunables avant 1500, les livres anciens pour les XVI^e et XVII^e siècles, la Révolution et l'Empire, les livres romantiques (1820-1850), le XIX^e siècle (1850-1914), les livres contemporains (1920-1980) et, enfin, les livres d'occasion (1980 à nos jours), avec une catégorie à part pour les livres illustrés de 1920 à nos jours et pour les petits tirages. En outre, la classification peut varier avec le pays : par exemple au Québec, le premier livre imprimé date de 1764, en Chine, un livre imprimé avant 1912 est considéré comme ancien. Chaque libraire a sa spécialité et une clientèle passionnée par le sujet. Le marché du livre ancien est basé sur les ventes aux enchères. Les experts sont appelés pour donner des estimations. Mais, en fait, ce sont les amateurs qui fixent le prix du livre. Le travail de l'expert consiste en outre souvent à faire des inventaires de bibliothèques, à l'occasion de successions ou pour les assurances, et à donner des conseils (un résumé complet par l'intervenant est déposé à la bibliothèque).

Dominique Audrerie regrette que les libraires anciens disparaissent au profit d'Internet. L'intervenant précise qu'il existe bien des cotes d'ouvrages sur Internet, par exemple Drouot, mais souvent ces sites sont payants. Noëlle Grimbert de Belvès s'est intéressée à la valorisation des fonds de livres anciens et elle a constaté que le sujet intéressait peu les élus. Alain Bernard demande pourquoi les bandes dessinées anciennes sont si chères. Sans doute parce que, à l'époque, les parents ne favorisaient pas de telles lectures. Ce sont les originaux anciens qui sont chers.

Jean-Jacques Gillot nous présente ensuite notre prochain intervenant. Richard Seiler est un ancien journaliste strasbourgeois, aujourd'hui historien,

qui a accepté de venir nous parler de Charles Mangold, un Alsacien, évacué à Périgueux avec son administration en 1939. Cet homme, entré dans la Résistance dans le groupe Roland, est connu sous le nom de commandant Vernois. Il a été arrêté le 7 août 1944 sur la route Périgueux-Bordeaux et est mort sous la torture par la Gestapo le 12 août. Un échange de conférenciers est prévu : J.-J. Gillot, invité par M. Seiler, parlera de la Résistance en Périgord à Strasbourg le 21 mars 2017.

Richard Seiler, président du Souvenir français de Strasbourg-Ville, nous parle de son ouvrage consacré à *Charles Mangold, chef de l'Armée secrète en Périgord. Vie et mort d'un grand résistant alsacien*. Il a été encouragé à mener cette recherche par les Périgourdiens venus à Strasbourg pour rendre hommage à cette personnalité. Cet homme est, en effet, peu ou mal connu autant en Périgord qu'en Alsace. Ainsi, au moment du transfert de son cercueil de Périgueux à Strasbourg, personne n'était prévenu et sa mémoire était totalement occultée. Heureusement aujourd'hui, chaque année en août, une cérémonie a lieu sur sa tombe. L'intervenant rappelle que l'Alsace était occupée par les Allemands, le terrain était quadrillé et il n'était pas facile de résister. 30 000 Alsaciens avaient été repliés en Dordogne. Les parents de R. Seiler étaient à Vergt. Pour préciser le rôle de Mangold dans la Résistance, l'intervenant a commencé par reconstituer l'histoire et le rôle des Alsaciens dans les différents groupes de résistants dans le Sud-Ouest de la France, et tout particulièrement en Périgord, en Suisse et dans les Vosges, sans oublier les étudiants alsaciens à Clermont-Ferrand. Charles Mangold, qui était un membre de la SFIO, soutenait le général de Gaulle à Londres et faisait partie de la Résistance nationale.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 7 novembre 2016. Ont été élus :

- M^{me} Gratien Brigitte, 15, avenue du Cingle, 24620 Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil, présentée par M^{me} Brigitte Delluc et M. Gilles Delluc
- M. Lachapelle du Bois Guy-Francis, La Font Mendosse, 24580 Rouffignac-Saint-Cernin, présenté par M^{me} Geneviève Delaux et M. Jean-Jacques Gillot
- M^{me} Marois Maguy, apt 17, résidence Chanzy, 40, rue Chanzy, 24000 Périgueux, présentée par M. Dominique Audrerie et M^{me} Martine Demouy
- M. Petit Pierre Étienne, 42, rue de Solferino, 33000 Bordeaux, présenté par M. Régis Alix et M. Gérard Fayolle
- M. et M^{me} Roy Michel et Francine, 4, rue des Mésanges, La Turcade, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac, présentés par M^{me} Brigitte Delluc et M. Gilles Delluc

ÉDITORIAL

Un passé inépuisable

Une fois encore, notre *Bulletin* témoigne de la diversité et de la richesse du passé du Périgord. Et il témoigne aussi de la vitalité et du dynamisme de notre Société historique et archéologique.

Nous pouvons mesurer ce dernier point en lisant le compte-rendu des journées de Périgueux sur le thème des « Écrivains en Aquitaine » ou encore le récit de notre voyage en Étrurie. Profitons-en pour rappeler la très forte fréquentation de notre site Internet, les accroissements du nombre de titres de notre bibliothèque et notre participation aux Journées du Patrimoine et à la Fête de l'Histoire. Et la nombreuse assistance à nos réunions mensuelles. Le *Bulletin* renseigne sur toutes nos activités et, comme d'habitude, met en contact les chercheurs entre eux.

Il démontre aussi combien nos collègues s'attachent à des études aussi variées qu'approfondies. Remarquons la diversité des périodes évoquées. Évènements survenus à Lascaux, pour la Préhistoire, puis Paulin de Périgueux pour le Haut Moyen Âge, puis les persécutions des lépreux, l'histoire d'un château à Boulazac, et d'une dynastie d'artisans à Ribérac. S'y ajoutent de nouvelles informations sur la Résistance ou encore une étude sur notre patrimoine rural à Veyrines-de-Vergt.

Diversité des sujets, des époques et des régions étudiés, ce *Bulletin* s'inscrit bien dans notre tradition. Son contenu va s'ajouter à ce vaste ensemble constitué par nos collègues depuis plus d'un siècle et fort justement appelé

« la Mémoire du Périgord ». Il faut en remercier tous ceux qui contribuent au succès de cette emblématique et prestigieuse publication en écrivant sur un passé décidément inépuisable.

Gérard Fayolle

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2017

4 janvier 2017

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Lascaux filmé pendant la guerre*
2. Jean-Michel Linfort : *Paysans du Périgord, l'adieu aux Trente Glorieuses*
3. Hervé Gaillard : *La chapelle Saint-Jean-Baptiste à Périgueux*

1^{er} février 2017

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Le professeur Léo Testut notre bienfaiteur*
2. Valéry Bigault : *Le Majoral Fournier et le Bournat du Périgord*
3. Olivier Rigaud : *Mille ans de secours en Périgord*

1^{er} mars 2017

1. Assemblée générale
2. Gilles et Brigitte Delluc : *À propos d'un hold-up en Dordogne*
3. Jean-Marie Barbiche : *Acquisitions patrimoniales 2016 de la Médiathèque Pierre Fanlac*

Le congrès « Les écrivains en Aquitaine » : une réussite

par Maurice CESTAC

Les 10 et 11 septembre 2016, la Société historique et archéologique du Périgord organisait le soixante-neuvième congrès annuel de la Fédération historique du Sud-Ouest, regroupant un grand nombre de sociétés savantes de la région.

« Les écrivains en Aquitaine », tel était le thème choisi, éminemment porteur pour ce Périgord, riche en écrivains et personnalités célèbres s'il en est. Toutes les conditions du succès de ces deux journées ont été réunies : une météo particulièrement favorable, une organisation millimétrée, une convivialité de bon aloi et surtout un éventail de sujets passionnants sur lesquels nous allons revenir, présentés par des auteurs de provenances diverses.

Le ton était donné dès l'ouverture du congrès par les représentants de l'État et du département, M. le maire de Périgueux, le président de la Fédération historique du Sud-Ouest Michel Figeac, le président de la Société historique et archéologique du Périgord Gérard Fayolle et l'allocution du professeur émérite de l'université de Bordeaux, Jean du Bois de Gaudusson.

Parmi les nombreuses candidatures à communication proposées, cinquante ont été retenues par les organisateurs de ce congrès. C'est au théâtre de l'Odyssée, à Périgueux, que ces prestations d'une durée de vingt minutes ont été présentées simultanément dans trois ateliers (fig. 1). Les intervenants ont soigneusement respecté les consignes, si bien que tout s'est parfaitement déroulé dans la sérénité et dans un climat de confiance. Chacune des conférences a été suivie par un public attentif allant de vingt à plus de cinquante



Fig. 1. Une conférence.



Fig. 2. Remise à Jeannine Rousset de la cravate de commandeur des Palmes académiques, à la préfecture.

personnes suivant l'intérêt porté à tel ou tel sujet. Au-delà de cette présentation de nourritures intellectuelles, intervenants et participants ont eu la possibilité de poursuivre les échanges sur place autour du buffet du samedi midi, dans les magnifiques salons Empire de la préfecture le samedi soir où un excellent repas fut servi, et enfin dans les jardins de notre société le dimanche midi. Au cours de la réception du samedi soir, en présence de Madame la préfète, notre collègue et amie Jeannine Rousset a été élevée au grade de commandeur des



Fig. 3. Repas de clôture dans la cour de la SHAP.

Palmes académiques par Jean du Bois de Gaudusson (fig. 2). Mais on peut dire que le buffet du dimanche midi à la SHAP a fini de bien personnaliser ces deux journées et permis à tous ceux qui ne connaîtraient pas encore notre société de découvrir ce patrimoine historique et la richesse de ses collections et de sa bibliothèque (fig. 3).

Nous ne pouvons bien sûr revenir sur les cinquante communications présentées. Elles feront l'objet de la deuxième livraison 2017 de notre *Bulletin* et chacun aura ainsi le loisir et la possibilité de revenir sur des sujets qu'il aurait bien voulu écouter, la concomitance de trois ateliers obligeant à des choix quelquefois délicats. Cependant quelques communications ont retenu un peu plus particulièrement l'attention, sans pour autant minimiser les autres interventions. Guy Mandon a passionné son auditoire en présentant le prêtre résistant Georges Rocal, ses combats dans la Résistance, l'écrivain qui évoque l'âme des paysans du Périgord ainsi que le démocrate engagé sur le plan social. Gérard Fayolle a campé avec force la personnalité pleine d'ambiguïtés de François Augiéras, autre figure périgourdine. Annie Herguido nous a brossé le portrait d'un de ces instituteurs de la Troisième République : Léonce Bourliaguet. Concetta Cavallini, de l'université de Bari en Italie, nous a promenés dans la Gascogne et ses paysages, « forte de son peuple en ses châteaux » avec Pierre de Brach et son compagnon Salluste du Bartas. Sonoko Sato, jeune doctorante japonaise à l'université de Bordeaux, a étonné son auditoire par sa profonde connaissance en linguistique à travers « La poétique de la suture » dans l'œuvre de Jules Supervielle. Ces deux dernières interventions ont illustré l'attrait que peut représenter notre Aquitaine pour des auteurs et chercheurs étrangers. N'oublions pas d'autres intervenants qui

nous ont fait découvrir des Périgordins plus ou moins tombés dans l'oubli tels Jean Louis Dubut de Laforêt né à Saint-Pardoux-La-Rivière, farouchement républicain et romancier infatigable. D'autres auteurs ou poètes, tels Jules Claretie ou encore Marc Amanieux que nous avons pu connaître dans notre enfance à l'école primaire, aujourd'hui oubliés, ont été heureusement remis en mémoire. Des hommes politiques, des philosophes ont aussi été évoqués, tel que Élie Decazes, ministre de l'Intérieur puis président du Conseil sous le règne de Louis XVIII, proposé dans son brillant parcours sous les traits de Rastignac par Alain Boituzat, Maine de Biran par Louis-Étienne Audrerie. Sans oublier Louis Delluc, cinéaste mais aussi homme de lettres, présenté par Gilles et Brigitte Delluc.

Le dimanche après-midi Martine Balout, responsable du service Ville d'Art et d'Histoire, nous a conduits sur les pas des écrivains à Périgueux. Qu'ils y soient nés, y aient vécu ou simplement passé, comme Victor Hugo ou George Sand, nous avons pu, de la « cour des aydes » où a officié Montaigne en passant près de la maison de Léon Bloy, accompagner ces grandes figures.

Enfin, nous ne pouvons terminer le bref compte rendu de ces remarquables journées sans remercier tous les membres du conseil d'administration de la SHAP qui, chacun à son niveau et selon ses compétences, a contribué à la réussite de ce congrès, en particulier les deux chevilles ouvrières Dominique Audrerie notre vice-président et notre efficace collaboratrice Sophie Bridoux-Pradeau, sans oublier les nombreux membres de notre Société qui ont donné de leur temps (accueil, librairie...). Cela a demandé à tous beaucoup de travail de disponibilité, mais ce fut du bel ouvrage. Remercions enfin la Fédération historique du Sud-Ouest avec son président Michel Figeac et son secrétaire général Laurent Coste d'avoir délégué à la Société historique et archéologique du Périgord l'organisation de ce congrès.

M. C.

Le brûlement des lépreux en 1321

par Claude RIBEYROL

Dans son Histoire de la ville de Périgueux et de ses institutions municipales, Robert Villepelet évoque « la grande persécution des lépreux qui marqua l'année 1321¹ ». Il ajoute : « ce fut une exécution en masse, [...] selon l'esprit du temps », il s'agissait de « débarrasser la surface de la terre d'une pourriture aussi infecte² », des « lépreux fétides³ ». L'historien et archiviste périgourdin Géraud Lavergne précise : « un climat de "pogrom" se créait de proche en proche », et Périgueux « fut même l'une des premières villes de Guyenne » à s'y livrer⁴.

Dans son ouvrage, R. Villepelet cite quelques lignes des Registres des Comptes du consulat de Périgueux (fig. 1), parmi les plus significatives, mais il nous a semblé nécessaire, et ceci grâce à l'aimable autorisation de M. Jean Roux, de Ribérac, d'en mentionner plus avant quelques autres extraits, jusqu'à l'an 1323. En effet, la transcription des manuscrits de ces comptes⁵, rédigés en occitan périgourdin, vient d'être publiée dans leur intégralité par ses soins sur le site Internet : <http://perigordoccitan.fr>⁶.

1. VILLEPELET, 1908, p. 76-81.

2. VILLEPELET, 1908.

3. Le roi emploie lui-même cette expression. Voir Bibl. nat., *Collection Doat*, t. CIX, fol. 154. Par ailleurs, la rumeur publique accusait les lépreux d'être les complices des Juifs dans l'empoisonnement des puits notamment. Le massacre des Juifs par les Pastoureaux en 1320 (à Bergerac, pour ce qui concerne le Périgord), précèdera de quelques mois celui des lépreux. Il est à noter que le massacre des Juifs ne fut pas institutionnel comme celui des lépreux, mais plutôt une suite de terribles pogroms sur le chemin de la croisade des Pastoureaux et ces derniers seront *in fine* défaits militairement et dispersés par les troupes royales aux portes de Carcassonne.

4. LAVERGNE, 1955.

5. Les manuscrits originaux sont conservés aux Archives départementales de la Dordogne : *Registres des Comptes du consulat de Périgueux, Archives municipales*, série CC.

6. Bien sûr, nous conseillons au lecteur la consultation des registres correspondant à ces comptes (CC 42 à CC 44), avec l'aide du lexique associé à ces livres de comptes.

De notre point de vue, ce massacre s'ordonnança conformément à une typologie malheureusement classique, la ville de Périgueux ne faisant qu'anticiper de quelques mois l'ordonnance royale.

1. Le projet d'extermination

« La première ordonnance royale, qui date du 21 juin 1321⁷, est la plus importante : le roi y recommande à ses baillis et sénéchaux d'agir au plus vite et d'empêcher que quiconque ne s'arroge ce droit, qui n'appartient qu'aux officiers royaux ; tous les lépreux, hommes, femmes, enfants de plus de quatorze ans, [...] seront donc saisis et jetés en prison ; on les interrogera au plus tôt ; ceux qui avoueront leurs maléfices seront brûlés ; ceux qui refuseront de faire des aveux seront mis à la torture [...] et, l'aveu obtenu, ils seront brûlés comme les premiers. Les enfants de moins de quatorze ans, garçons et filles, seront enfermés pour la vie. Les femmes enceintes resteront en prison moins longtemps : elles en sortiront le jour où leur enfant pourra être sevré et "se passer d'elles" ; mais, ce jour-là, elles seront torturées et brûlées⁸ ».

2. La collecte des informations nécessaires

« On envoie de différents côtés, à Razac-sur-l'Isle, à Beauregard, à Montagnier » [mais aussi comme le précise Géraud Lavergne, à Grignols, Mussidan, Excideuil, Mareuil etc.] « prendre des renseignements sur leur compte. Deux habitants sont même délégués à Tours le 3 mai, pour en entretenir le roi⁹ ».

- *Item bayliey a P. Sirven quan lo màyer e li cossol lo tramezen pels fach daus digietz*¹⁰ : *X s. pergozís*¹¹. (De même, j'ai payé à Pierre Sirven lorsque le maire et les consuls l'envoyèrent [en mission] pour raison des lépreux, 10 sous périgourdins)

- *Item a Hel. de Vervila e a P. Mercier quant aneren a Rezac e a Belregart per far la enfo(r)mació daus digietz* : *XX s. pergozís*. (De même, à Hélie de Vervila et à Pierre Mercier, lorsqu'ils allèrent à Razac et à Beauregard pour recueillir l'information au sujet des lépreux, 20 sous périgourdins)

- *Item bayliey a P. de Mercier quant anet a Montagnier per aver la coffessió deus digietz de Mont Agrier, per sa messio* : *V s.* (De même, j'ai payé

7. Voir le texte d'un vidimus fait à Laon le 11 juillet 1321 de cette ordonnance donnée à Poitiers le 21 juin dans : DUPLÉS-AGIER, 1857.

8. VILLEPELET, 1908.

9. VILLEPELET, 1908.

10. *digiet, digieta* : lépreux, lépreuse.

11. *pergozi* : qualificatif de la monnaie périgourdine.

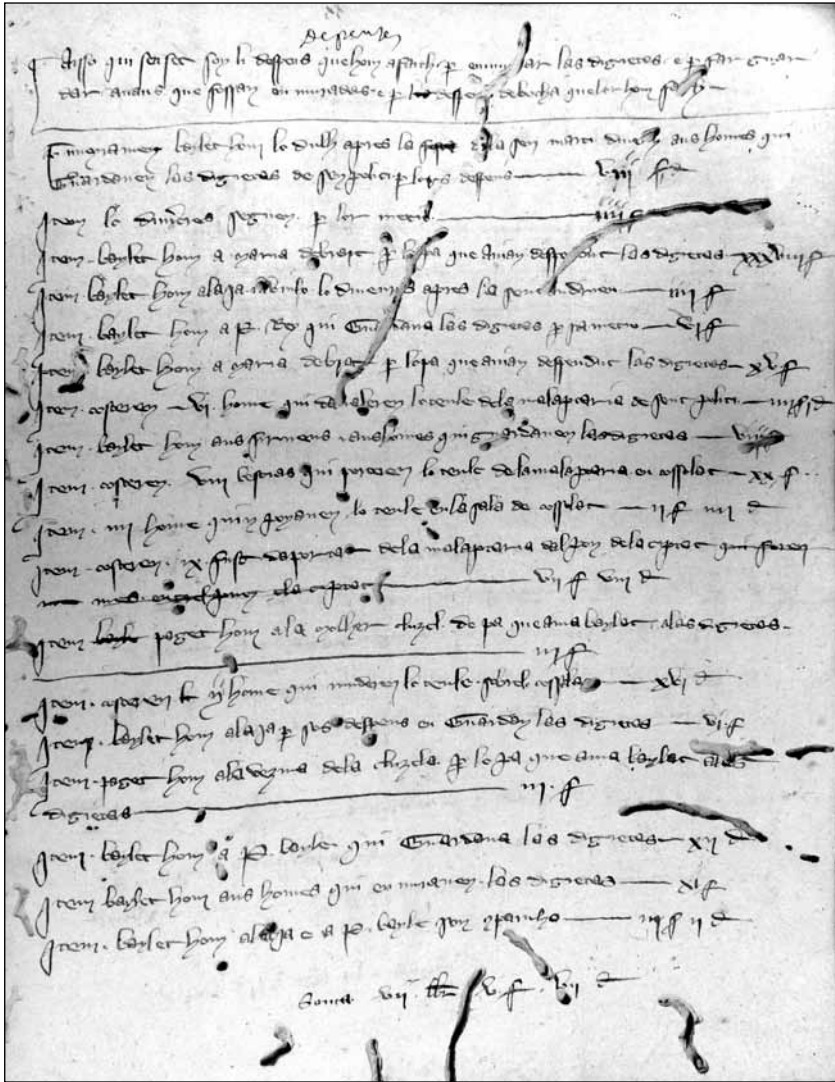


Fig. 1. Extrait du registre des comptes de la ville de Périgueux (Archives départementales de la Dordogne, E DEP 5019, CC 43, f° 14v, cliché Marie Palué).

à Pierre de Mercier lorsqu'il est allé à Montagrier pour recueillir les aveux des lépreux de Montagrier, pour sa mission : 5 sous)

- Item bayliey a Maystre H. Chavantona quant anet al Mon de Doma pel fach deus digietz, per messioy et pel logier del rossí : XXIII s. tornés. (De même, j'ai payé à maître Hélie Chavantona lorsqu'il est allé au Mont-de-

Domme pour le cas des lépreux, pour sa mission et la location de cheval : 13 sous tournois)

- *Item bayliery a Ar. Chatuel e a Ar. del Sòl lo jorn de la Sancta Crotz de may per anar a Tortz parlar am lo Rey del fach deus digietz : XX liuras tornés.* (De même, j'ai payé à Arnaud Chatuel et à Arnaud Del Sol, le jour de la Sainte-Croix de mai, pour aller à Tours s'entretenir avec le Roi sur le cas des lépreux : 20 livres tournoises)

3. Une raffle méthodique

« Le jour du jeudi saint (16 avril), un grand nombre de lépreux des environs de la ville furent appréhendés au corps et conduits à Périgueux. On les interna en plusieurs endroits, au pont de la Cité, à l'hôpital du Toulon, au prieuré de la Daurade, à la "tête du pont de pierre" et à la maladrerie de Saint-Hippolyte¹². Quelques-uns, parmi lesquels un nommé Blanquet, furent emprisonnés au consulat¹³ ».

- *Lo dugudus de la Sena que lhi digiest foren pres en l'an de M e CCC e XX, bayliery a W. La Guacha que avia despendut am XII hòmes per gardar los digietz aquel mey ser, e puey l'endeman a ser am VIII hòmes, e puey lo tertz am VII hòmes e l quart ser : XII s. e VI d. pergozís.* (Le Jeudi Saint de l'an 1321¹⁴, le jour où furent arrêtés les lépreux, j'ai payé à W. La Guacha, qui avait effectué des dépenses avec 12 hommes pour la garde des lépreux ce même soir, et puis le lendemain avec 8 hommes, et puis le 3^e jour avec 7 hommes, et le quatrième soir, 12 sous et 6 deniers périgourdins)

- *Item bayliery a Gualochier ab VIII hòmes qui garderen las malaptas [...] pon de la Ciptat : V s. pergozís.* (De même j'ai payé à Gualochier pour les 8 hommes qui gardèrent les lépreux du Pont de la Cité, 5 sous périgourdins)

- *Item [aus] sirvens qui garderen los digiet a l'espital del Tholon : IIII s. pergozís.* (De même [j'ai payé] aux agents qui gardèrent les lépreux à l'hôpital du Toulon, 4 sous périgourdins)

- *Item a Jaubert y a Perròt qui garderen las digietas de la Daura[da] : XI s. e VI d.* (De même [j'ai payé] à Jaubert et à Perrot qui gardèrent les lépreux de La Daurade, 11 sous et 6 deniers)

- *Item lo dissapde a Galochier per gardar las digietas del Chap del Pon : III s. pergozís.* (De même, le samedi, [j'ai payé] à Galochier pour garder les lépreux de la « Tête du Pont », 3 sous périgourdins)

12. La maladrerie de Saint-Hippolyte est située juste en face de la fontaine des malades, non loin de l'hôpital de Charroux et du prieuré de La Daurade (qui dépendait de l'abbaye de Cadouin).

13. VILLEPELET, 1908.

14. L'année en cours se terminait à Pâques. Le « jeudi saint 1320 » (v. st.) doit donc être compris aujourd'hui comme le jeudi saint 1321 (n. st.).

- *Item a Jaubert y a P. per gardar las digietas de Sen Politi : III s. pergozís.* (De même [j'ai payé] à Jaubert et à P(errot) pour garder les lépreux de Saint-Hippolyte, 3 sous périgourdins)

- *Item aus hòmes qui velheren a Sen Politi : III l. XII s. e VI d. pergozís.* (De même, [j'ai payé] aux hommes qui assurèrent la veille à Saint-Hippolyte, 3 livres, 12 sols et 6 deniers périgourdins)

- *etc.*

4. Les biens des victimes sont confisqués

« Comme les lépreux sont au plus haut chef coupables de lèse-majesté et d'attentat contre la chose publique, [...] leurs biens demeureront dans la main du roi jusqu'à nouvel ordre, et seront affectés, en partie à la nourriture des lépreux incarcérés, en partie à celle des frères, sœurs et autres personnes qui en jouissaient déjà précédemment, c'est-à-dire aux gardes-malades¹⁵ ».

- *Item lo dugudus segen al messatge qui anet en Cadonh per parlar am l'abat de Cadonh per cobrar las bèstias que lo prioy'r's de la Daurada avia prezas daus digiet de Sen Politi : II s. VI d.* (De même, le jeudi suivant, [j'ai payé] au messager qui est allé à Cadouin pour parler avec l'abbé de Cadouin, pour recouvrer les bêtes que le prieur de La Daurade avait prises aux lépreux de Saint-Hippolyte : 2 sous, 6 deniers)

- *Ayssò qui s'ensec fo recebut daus bes daus digietz [...] D'un buò qui fo vendut : LX s. [...] de W. Palher de la Ciptat, per una pessa de terra e per una pessa de vinha : C e VIII s.* (S'ensuit ce qui fut recouvré des biens des lépreux : [...] d'un bœuf qui fut vendu : 60 sous [...] de W. Palher de la Cité, pour une pièce de terre et pour une pièce de vigne : 108 sous)

- *Item bayliey a Hugó de Jolia, quan anet al seneschalc a Caortz per cobrar los bes deus digietz, per sa messio : XX s. tornés* (De même j'ai payé à Hugues de Jolia, lorsqu'il alla [voir] le sénéchal de Cahors pour saisir les biens des lépreux, pour sa mission, 20 sous tournois)

- *Item paget hòm al prior de la Daurada per los despen de las bèstias deus malaptes de Senh Politi quel dich priorus avia prezas : XV s.* (De même on a payé au prieur de La Daurade pour les dépenses des bêtes [ayant appartenu à] des malades de Saint-Hippolyte, que le dit prieur avaient prises : 15 sous)

- *etc.* (suit alors une longue liste de biens confisqués).

On notera que le roi, probablement au fait de ces convoitises et disputes locales, voulut, dans son ordonnance de juin, placer les biens des lépreux sous sa propre main.

15. VILLEPELET, 1908.

5. L'internement, les traitements inhumains et dégradants

On nourrit les lépreux de pain au début de l'internement, puis, « on s'occupe de les désinfecter. Pour cela, on les garrotte, et, après leur avoir fait prendre du vin afin de soutenir leurs forces, on les enfume. Avec des crocs, qui les torturent tout en les tenant à distance, on les questionne pour les forcer à avouer leur crime ¹⁶ ».

- *Item taxet hòm a R. Bayle per son salari de velhar e de gardar las digietas de Sen Politi : XL s. pergozís.* (De même, pour R. Bayle, on a fixé son salaire, pour la veille et la garde des lépreuses de Saint Hippolyte, à 40 sous périgourdins)

- *Item per lo pa de dos jorn aus digietz : XIII s. pergozís.* (De même pour le pain de deux jours aux lépreux : 13 sous périgourdins)

- *Item bayliey al mayor lo duguòus de la Cena per far la messio aus digiet e a las digietas e aus sirvens qui las garden : L liuras tornés.* (De même j'ai payé au maire le Jeudi Saint pour accomplir la mission auprès des lépreux et des lépreuses et aux agents qui les gardent, 50 livres tournoises)

- *Item costeren las còrdas dal foyt per destrenher los digietz : XII d.* (De même coûtèrent les cordes de fouet pour torturer les lépreux : 12 deniers)

- *Item per lo vi daus digietz que lor det hòm quant foren destrech : XII d.* (De même pour le vin des lépreux qu'on leur donna lorsqu'ils furent torturés)

- *Item lo dimercres segen per la messio de Maytre Hel. Chavantona am sos companhós que fezen al cossolat quan destreychen las digietas : III s. e VI d.* (De même le mercredi suivant, pour la mission de maître Hélié Chavantona avec ses compagnons qui servaient au consulat lorsqu'ils torturaient les lépreuses, 3 sous et 6 deniers)

- *Item costet palha e rams vert per fumiar lo digietz : XII d.* (De même, ont coûté la paille et les branchages pour enfumer les lépreux : 12 deniers)

- *Item bayliey aus sirvens de cossolat per lor trabalh que avian fach a velhar los digiet e a destrenher : XX s. pergozís.* (De même j'ai payé aux agents du Consulat pour le travail qu'ils ont fait à veiller les lépreux et les torturer : 20 sous périgourdins)

- *Item baylet hòm aus sirvens de cossolat per questionar III digietas, per lo trabalh que y avian traich, qui foren trobadas : VII s.* (De même j'ai payé aux agents du Consulat pour mettre à la question trois lépreuses qui furent découvertes, pour le travail qui leur a été demandé : 7 sous)

- *Item bayliey a B. Lemozi per far los goff en qué foren questiognat li digiet : XV d.* (De même j'ai payé à B. Lemozi pour fabriquer les

16. VILLEPELET, 1908.

crochets à long manche¹⁷ utilisés pour soumettre à la question les lépreux : 15 deniers)

- *etc.*

6. L'extermination

« Enfin on les brûle vifs, ou, comme il arrive quelquefois pour les lépreuses, on les emmure¹⁸. Ces sauvages rigueurs étaient [...] conformes aux prescriptions royales¹⁹ ».

- *Item bayliey que costet la bucha per ardre los prumiers digietz : XVIII s.* (De même j'ai payé pour les bûches servant à brûler les premiers lépreux : 18 sous)

- *(Item) bayliey a W. Gastinel per far reyardre los digietz qui foron ars als pon de la Beurona : IIIs. e VI d.* (De même j'ai payé à W. Gastinel pour faire rebrûler les lépreux qui furent brûlés au Pont de la Beauronne : 4 sous et 6 deniers)

- *Item bayliey que costet bucha aus digietz qui foren ars : XII d.* (De même j'ai payé pour ce que coûtèrent les bûches ayant servi à brûler les lépreux : 12 deniers)

- *Item costeren las còrdas ab qué fo estachatz lo digietz qui fo ars : IX d.* (De même coûtèrent les cordes avec lesquelles fut attaché le lépreux qui fut brûlé : 9 deniers)

- *Item, per ardre las digietas, en bucha : XVIII d.* (De même, pour brûler les lépreuses, en bûches : 18 deniers)

- *Ayssò qui s'ensec son li despens que hòm a faich per enmurar las digietas e per far guardar avans que fossan enmuradas, e per los despens de bocha que lor hòm (a) fach.* (S'ensuivent les dépenses que l'on a faites pour emmurer les lépreuses et pour les faire garder avant qu'elles ne fussent emmurées, et pour les frais de bouche [pour les nourrir])

- *Item baylet hòm aus massós qui enmuraren las digietas, e per la manòbra qui los servia : XVI s.* (De même on a payé aux maçons qui emmurèrent les lépreuses, et pour la main d'œuvre à leur service : 16 sous)

- *Item baylet hòm aus hòmes qui enmuraven las digietas : XI s.* (De même on a payé aux hommes qui emmuraient les lépreuses : 9 sous)

- *etc., ad nauseam...*

17. Ou bien des sortes de perche pour maintenir les lépreux à distance, selon l'interprétation différente du terme « *goff* » par Géraud Lavergne ?

18. On constate que l'on emmure encore des lépreuses à Périgueux jusqu'en 1323 (*Comptes de la ville de Périgueux*, CC 43 et CC 44, transcrits par Jean Roux).

19. VILLEPELET, 1908.

Il pourra sans doute nous être reproché d'avoir été trop fastidieux dans la litanie de ces actes rémunérés en bonne et solide monnaie périgourdine, lors des derniers mois du règne de Philippe Le Long. Nous avons cependant tenu à témoigner ici du mode opératoire de ce « pogrom », selon la qualification de Géraud Lavergne, ou de cette « exécution en masse » selon Robert Villepelet, et d'en dérouler (très partiellement) la comptabilité précise²⁰.

Mais, peu à peu²¹, les lépreux participèrent de nouveau à la vie de la ville, comme le révèlent les comptes des années ultérieures. Ainsi, nous voyons qu'en 1346 (CC 61), ils sont rémunérés pour la construction de murs, de même en 1366 (CC 64), nous les trouvons employés à travailler dans l'eau, pour l'entretien des douves ou exposés à la chaleur dans les fours à chaux, en raison de l'insensibilité supposée de leurs membres aux températures extrêmes. Ils sont rémunérés alors au même tarif que les non-lépreux.

C. R.²²

Bibliographie

- DUPLÈS-AGIER Henri, 1857. « Ordonnance du roi Philippe Le Long contre les Lépreux », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 18, n° 1, p. 265-272 (http://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1857_num_18_1_445480 p. 270-272, consulté en août 2016).
- LAVERGNE Géraud, 1955. « La persécution et la spoliation des lépreux à Périgueux en 1321 », dans *Mémoires et documents publiés par la société de l'École des Chartes (vol. 12), Recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel (n° 2)* Paris, Société de l'École des Chartes.
- ROUX Jean, 2016. Transcription des « Comptes de la ville de Périgueux », site Internet <http://perigordoccitan.fr>
- VILEVAULT M. de, 1769. *Ordonnances des rois de France de la troisième race. Onzième volume* [ordonnances de Charles IV] (en ligne sur : <https://books.google.fr> et gallica.bnf.fr).
- VILLEPELET Robert, 1908. *Histoire de la ville de Périgueux et de ses institutions municipales jusqu'au traité de Brétigny (1360)*, Périgueux, imprimerie de la Dordogne (anc. Dupont et c^{ie}).

20. Bien évidemment, ainsi que le souligne sarcastiquement R. Villepelet (1908, p. 81), la lèpre ne disparut point pour autant !

21. D'autres ordonnances suivront, et ce n'est que le 31 juillet 1322, un an plus tard, que le successeur de Philippe le Long, Charles le Bel, adoucira – si l'on peut dire – les rigueurs précédentes, en ordonnant « seulement » l'enfermement à vie des lépreux dans leurs léproseries tout en poursuivant la confiscation de leurs biens (VILEVAULT, 1769, p. 481-482).

22. NDLR : Nous signalons à nos lecteurs l'immense travail de publication d'actes et de documents de M. Ribeyrol sur le site www.guyenne.fr et notamment la transcription d'une dizaine de volumes de la Collection Périgord et la mise en ligne (photographies et transcriptions) des archives Limoges-Périgord aujourd'hui conservées aux Archives départementales de Pau. Ce site, sans cesse enrichi, offre ainsi de très nombreuses pistes de recherche que l'on ne soupçonnerait pas autrement.

Le château du Tuloup à Boulazac

par Bernard FAUCHER de CORN †¹

Ce texte présente la demeure du Tuloup à Boulazac, une maison, initialement ferme, notablement agrandie, et son propriétaire emblématique, Prosper Decous de Lapeyrière, procureur général de Limoges, qui la transforma sous Napoléon III.

I. Une maison bourgeoise et la famille Decous Lapeyrière

Faut-il appeler « château » cette maison de Boulazac ? Il ne s'agit pas d'un château. Le terme le plus approprié, d'après nous, serait plutôt « Folie périgourdine ». En effet, initialement ferme, puis agrandie en maison de maître avant la Révolution, et « embellie » sous Napoléon III, elle a pris à ce moment-là la vocation d'une résidence secondaire, implantée en fond de vallée pour bénéficier de la fraîcheur des arbres et de leurs feuillages (fig. 1). Alors pourquoi ce nom de château ? Cette propriété a été recensée dans les *Châteaux du Périgord*, publié en 1904, puis par Guy Penaud, dans le *Dictionnaire des châteaux du Périgord*, publié par Sud Ouest en 1997.

Il est difficile de dater précisément la partie la plus ancienne de la maison, correspondant à la ferme. Ce qui est sûr, c'est qu'elle existait du temps de la Révolution comme en témoigne la carte de Belleyme (fig. 2).

Ce qui est sûr également, c'est que la famille habitait dans les lieux ou à proximité vers 1620.

1. L'auteur de cette étude, Bernard Faucher de Corn, né au Tuloup le 17 mars 1922, polytechnicien, est décédé le 6 juin 2007. Son fils Hervé, membre de notre Société, a eu l'obligeance de nous communiquer ce travail ; nous l'en remercions vivement.



Fig. 1. Le Tuloup vu du ciel.



Fig. 2. Le Tuloup sur la carte de Belleyme (fin XVIII^e siècle).

Des transformations importantes se firent au XVIII^e siècle par l'élévation du corps de logis principal sur trois niveaux (fig. 3). Ces transformations se poursuivirent sous Napoléon III, du temps où Prosper Decous de Lapeyrière était procureur d'Empire à Limoges.

Nous ne pouvons pas parler de cette demeure sans parler de la famille qui lui est associée, la famille Decous, originaire des lieux. Les baptêmes ont eu lieu régulièrement dans l'ancienne église Saint-Georges de Périgueux, du quartier Saint-Georges, paroisse la plus proche.



Fig. 3. Corps de logis principal du Tuloup.



Fig. 4. Puits dans l'ancienne carrière.

Une des activités de la famille était l'exploitation d'une carrière (fig. 4), comme en témoigne, en 1793, un décès dans la carrière qui se trouve dans les bois à l'anc du Val d'Atur.

Au XVII^e siècle, le nom utilisé pour définir le lieu d'habitation était Peyrari avec des orthographes variables. Ce mot en patois fait allusion aux carrières ou à la carrière qui était exploitée dans la vallée, la Peyrière. Les habitants se sont fait appeler dans le même temps Decous de Lapeyrière². Cela signifie donc bien qu'ils exploitaient une ou des carrières, ce que nous retrouvons dans leur métier déclaré : ils se définissaient comme carriers. Nous savons que, dans les périodes de forte (re)construction, la propriété d'une carrière était d'un très bon revenu.

L'orthographe, comme on le sait, n'était pas essentielle. Au moment des baptêmes, les prêtres écrivaient les noms propres comme ils les entendaient. C'est ainsi que ce mot de Peyrari est devenu « Pey Harry », qui baptisa le lieu-dit du même nom. La ferme attenante à la propriété, construite au début du XIX^e siècle, se dénomme toujours « Ferme de Pey Harry ».

Au moment de la Révolution, on prit soin de masquer l'extension du nom. C'est ainsi que la commune de Boulazac (40 contribuables électeurs) élit Pierre Decouts (Lapeyrière) et Antoine Eymerie son cousin en tant que représentants du tiers état. Pierre se fait éliminer lors du vote de l'échelon supérieur. Il signe le cahier des doléances de la paroisse de Boulazac. Il était lieutenant des grenadiers de la garde nationale.

Dans les actes successifs, l'orthographe du nom de famille n'est pas figée :

2. La généalogie de la famille, de 1628 à 2007, est conservée dans notre bibliothèque.

- 20 septembre 1740 (mariage) : Decouts dit Lapeyrière
- 25 juin 1760 (bail) : Decouts de Lapeyrière
- 12 mai 1770 (charge notaire) : Decoux Delapeyrière
- 23 juin 1772 (achat) : Decoux Delapeyrière
- 28 mars 1774 (charge) : Decoux de Lapeyrière
- 3 février 1776 (achat) : Decoux Sr Delapeyrière
- 15 octobre 1778 (bail) : de Couds de La Peyrière
- 1^{er} avril 1778 (achat) : Decoux Delapeyrière

Le nom de Tuloup apparaît pour la première fois dans les textes en 1754 lorsque Jean Decoux de Lapeyrière, praticien « au Tuloup », achète une des deux charges de greffier alternatif de justice et police de Périgueux. En 1792, un bail de bordelage stipule : « Puyari autrement Tulou ». La déclaration de succession de Pierre Decoux dit de Lapeyrière du 15 novembre 1806 fait apparaître « Puyari ou les Tuloux ». Le terme de Tuloup (ou Tulou ou Tuloups) remplace celui de Peyrarry progressivement à partir de 1802.

II. Prosper Decoux de Lapeyrière (1822-1895) et les transformations du Tuloup

Prosper, Victor, Paul Decoux dit Lapeyrière puis de Lapeyrière, fils de Jean, chapelier à Paris et héritier du Tuloup en 1837, et de Cécile-Pauline Paget, est baptisé à Saint-Séverin à Paris le 24 avril 1822. Il est décédé le 28 avril 1895 et inhumé dans le caveau de famille de Saint-Georges à Périgueux. Par acte du jugement du 29 octobre 1864, par le tribunal de première instance de la Seine, il put rétablir la particule portée par ses ancêtres, mais abandonnée à la Révolution.

Il achète entre 1853 et 1863 plusieurs parcelles sur la commune de Boulazac pour agrandir la propriété du Tuloup. Le 15 octobre 1866, il achète la ferme de Puyhari (Pey Harry) (5,40 ha) par acte auprès de Maître Sicaire Marcaud.

Il réalisa de profondes transformations du Tuloup par l'adjonction d'une tour octogonale, d'escaliers, balustres et perrons, etc.

Il épouse le 24 mars 1851 Françoise Cécile Lebachelier, née à Dijon le 9 décembre 1830, décédée le 31 octobre 1905 à Périgueux, dont il aura trois enfants. Leur fille aînée, Pauline-Henriette, née le 23 mai 1853, épouse, le 18 juillet 1877 à Périgueux, Francisque Faucher de Corn (1845-1909). Elle est décédée le 10 février 1931 à Toulouse³. C'est cette branche Faucher de Corn qui est actuellement propriétaire du Tuloup.

3. Sa sœur Jeanne-Eugénie, née le 17 février 1856 à Paris, épouse le 23 janvier 1878 Eugène Faucher de Corn (1841-1909), frère aîné de Francisque. Leur fille Renée épouse en 1910 René comte de Maillard, arrière-grand-père d'Alain de Tessières de Blanzac, habitant actuellement au Change et membre de la SHAP. Leur frère, Paul, Ernest Decoux de Lapeyrière, né le 30 janvier 1864 à Paris, rue du Pont Neuf, artiste-peintre, décède en 1956 à Marseille. Il fut en rupture avec ses parents.

C'est incontestablement Prosper qui donna au Touloup sa personnalité actuelle. Sa carrière fut remarquable.

Il commence sa carrière comme avocat. Stagiaire à Paris, il est secrétaire de la Conférence des Avocats. En octobre 1848, il fait partie de la « Commission de clémence » instituée pour réviser les décisions des commissions militaires établies à la suite de l'insurrection de juin 1848.

Le 2 décembre 1848, il prononce un discours sur l'avocat Cujas à la rentrée des conférences de l'ordre des avocats.

Le 12 juin 1856, il est nommé substitut près de la cour d'assises de l'Ain à Bourg. Le passage de l'ordre des avocats à la magistrature constitue un parcours exceptionnel.

Le 19 décembre 1857, il est nommé substitut à Bordeaux.

Le 2 avril 1864, il est avocat général à Toulouse et, le 2 novembre 1864, il prononce un discours à l'audience de rentrée (au sujet de « la morale publique considérée du point de vue de son progrès »).

Le 2 janvier 1867, il est nommé Premier avocat général à Orléans.

Par décret du 11 février 1870, il est nommé procureur général à Limoges, accédant ainsi à la plus haute charge de la magistrature (fig. 5). Il est installé dans ses fonctions à l'audience solennelle du 7 mars 1870. Le texte des discours prononcés à cette occasion est à la Bibliothèque nationale (8 °LF112.844).

À la chute de l'Empire, il refusa de servir la République et fut révoqué le 4 septembre 1870. Il résulte d'une lettre de l'intéressé, datée du 21 septembre 1874, écrite de Périgueux au garde des Sceaux, que sa demande a été accueillie avec bienveillance. Estimant ne plus pouvoir servir dans la magistrature debout, soumise aux décisions du pouvoir politique, il souhaitait à 52 ans un poste de président de Chambre. Finalement, aucune décision n'intervint.

Par décret impérial du 10 mai 1868, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le rapport de présentation du ministre de la Justice est ainsi rédigé :

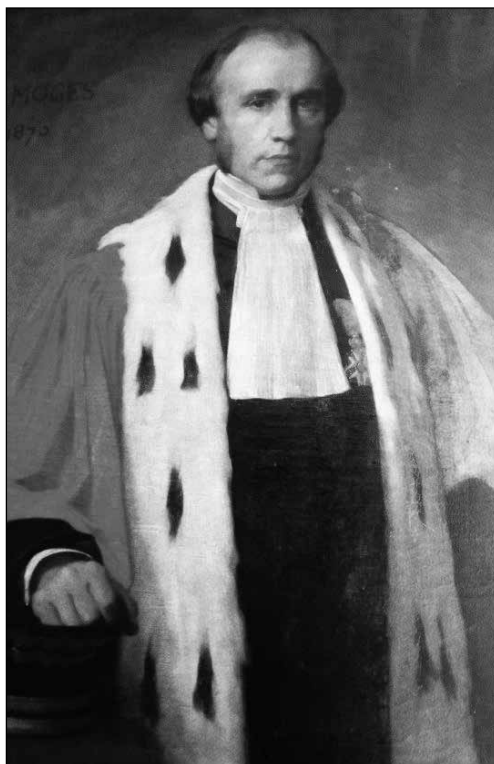


Fig. 5. Prosper Decous de Lapeyrière.

« M. Decous de Lapeyrière s'est toujours fait remarquer pour ses habitudes laborieuses. Stagiaire à Paris, il a été secrétaire de la conférence des avocats et a prononcé en 1848 le discours de rentrée. Les études juridiques et littéraires l'avaient bien préparé au ministère public, il y a pris une bonne place et a laissé à Poitiers et à Toulouse les meilleurs souvenirs. La situation à Orléans est excellente ; sa parole au civil et au criminel ne manque ni d'élégance ni d'autorité. Il a déjà été honoré de plusieurs présentations.

Monsieur de Lapeyrière est franchement dévoué à l'Empire.
Le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et des Cultes. »

Le document en question n'est pas daté, mais, d'après le contexte, il a dû être établi en juillet 1867.

Prosper avait parmi ses amis des hommes politiques influents :

- Pierre Jules Baroche (1802-1870), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, sous les ordres duquel il avait travaillé au début de sa carrière et qui était un de ses compagnons d'études. Baroche fut ministre et vice-président du Conseil d'État.

- Pierre Magne (1806-1879), qui fut ministre des Finances. Il y avait une parenté entre eux, puisque un oncle de Prosper avait épousé Jeanne Magne.

- Paul Dupont (1796-1879), cousin de Prosper par les Laborie, qui fut député de la Dordogne.

1. La maison du Tulous avant transformation par Prosper

La maison servait à la fois de maison de maître et de ferme. Le bâtiment est en « U ». Un bâtiment principal, rectangulaire, sobre, sur trois niveaux constitue les habitations. À sa gauche, un bûcher au rez-de-chaussée avec un grenier à foin au-dessus, une étable à vaches avec fosse à purin et à fumier,



Fig. 6. Cour intérieure et grille.

avec au premier un séchoir à tabac. Jusqu'en 1960, les habitants du val d'Atur venaient y chercher le lait. À sa droite, un chai pour faire le vin. Jusqu'au phylloxera, à la fin du XIX^e siècle, le f anc de la vallée, exposé plein ouest, était couvert de vignes. La cour, probablement initialement ouverte, a été fermée d'une grille (fig. 6) au cours des transformations de Prosper.

2. Transformations faites par Prosper sous Napoléon III

Prosper a procédé à d'importants travaux d'extension et d'amélioration :

- Construction d'une tour octogonale (fig. 7) avec petit salon au premier et chambre au second. Une particularité à signaler : la tour octogonale est fondée d'un côté sur des soubassements et de l'autre sur deux colonnes de pierre. Au-dessus de ces colonnes, des poutres en bois renforcées par des profilés métalliques, très modernes pour l'époque, soutiennent les deux étages de murs de 50 cm (fig. 8).



Fig. 7. À droite, la tour octogonale.



Fig. 8. Fondations de la tour octogonale.

- Grand salon de 50 m²,
- Perrons, avec escaliers extérieurs en pierre,
- Fronton triangulaire avec écusson sculpté d'un « D » et d'un « L » (Decous de Lapeyrière) (fig. 9),
- Vasque (fig. 10) équipée d'un jet d'eau, alimentée par une citerne creusée dans le roc dans le bois,
- Écuries,
- Transfert du pigeonnier (fig. 11) de la métairie de Notre-Dame dans le bois au-dessus de la maison (autre versant de la vallée).

Le terrain qui était occupé par le stade Bertran-de-Born faisait initialement partie de la propriété. L'accès se faisait par l'entrée du stade, où se trouvait une longue allée orientée dans l'axe de la maison. Ce terrain de



Fig. 9. Fronton.



Fig. 10 Vasque.



Fig. 11. Pigeonnier.

1,5 ha fut réquisitionné par arrêté préfectoral du 29 septembre 1942, donc sous l'Occupation, au profit de l'État français. Le contrat de vente fut signé le 7 décembre 1943. Le stade, qui faisait le bonheur des enfants du quartier, a été transformé en logements sociaux en 2012.

B. F. de C.

Junqua & Fils, itinéraire d'une famille de chapeliers de Ribérac au XIX^e siècle

par Catherine CHARLES-GUILLAUME

Parmi les entrepreneurs locaux que Ribérac a presque vu naître, la famille Junqua en reste la plus emblématique représentante. Elle immortalise, en la personne de son patriarche Jean, la farouche volonté d'ascension sociale et d'enrichissement d'un petit artisan lot-et-garonnais... son obsession à créer une véritable dynastie d'entrepreneurs... son audace à porter jusque sur les côtes chiliennes le savoir-faire français et le « made in Ribérac ». Après une période de croissance et prospérité de près de trente ans, entre crise économique et tourments de l'histoire, l'épopée entrepreneuriale s'achève... dispersant entre Paris et Valparaíso les derniers représentants de cette famille d'industriels de Ribérac.

Ribérac, petite ville rurale densément peuplée qui, sans le détachement du territoire de Saint-Martin en 1851, aurait facilement atteint les quatre mille six cents habitants en 1879... Ribérac se concentre autour des instances administratives de son arrondissement depuis le 10 septembre 1800. À cette date, elle devient l'une des quatre sous-préfectures du département de la Dordogne.

Aujourd'hui encore, la ville offre aux promeneurs un échantillon de magnifiques constructions dont elle s'est parée au cours du XIX^e siècle et qui, pour une grande partie d'entre elles, constituent l'essentiel de l'œuvre de l'architecte de Périgueux, François Adolphe Cros-Puymartin¹ (1843-1892). Ce dernier, reçu membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord le 13 janvier 1881², prend en main dès 1882 le destin architectural de la ville au travers des grands travaux d'aménagement et de modernisation, initiés par son maire de l'époque, Jean Prosper Achille Simon (1820-1887), médecin de son état.

Le patrimoine architectural industriel de Ribérac existant encore à notre époque demeure comparativement plus restreint. Au Châlard, il ne reste guère aujourd'hui que le vestige partiel d'un bâtiment de l'ancienne Usine à Gaz (fig. 1), mise en activité en 1887-1888, selon les termes d'un traité initial de concession exclusive³ conclu entre les ingénieurs des Arts et Manufactures⁴ Péron & Magunna et la ville de Ribérac.



Fig. 1. Usine à gaz de Ribérac, 1887 (photo Catherine Charles).

1. Issu d'une ancienne famille nontronnaise, bien que natif de Châlus (Haute-Vienne) le 30 avril 1843, François Adolphe Cros-Puymartin devient, en 1878, directeur des Travaux de la ville de Périgueux sur proposition de son ami le maire Édouard Leymarie. Dès 1882, il est engagé comme architecte de la ville de Ribérac pour laquelle il établit les plans des différentes écoles publiques et bâtiments administratifs. Après la mort de son ami, le maire de Ribérac Achille Simon le 19 mars 1887, il poursuit sa carrière en dessinant les plans de plusieurs églises de la région. Il meurt, prématurément à l'âge de 48 ans le 20 août 1891, d'une congestion cérébrale.

2. « Nécrologie d'Adolphe Cros-Puymartin », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (BSHAP)*, t. XVIII, 1891.

3. Traité de concession de l'éclairage public et du chauffage au gaz daté du 13 février 1887, délibération du conseil municipal, archives communales de Ribérac. À partir du 28 août 1887, l'ingénieur Brianthe lance la construction de l'usine proprement dite après acquisition du terrain nécessaire.

4. Également appelés ingénieurs centraliens du nom de l'École Centrale des Arts et Manufactures de Paris (appelée couramment Centrale), fondée en 1829 et dissoute en 2014, absorbée par un nouvel établissement public : CentraleSupélec.

Est-ce à dire que la société ribéracoise ne négocia que mollement le tournant de l'ère industrielle caractéristique de cette seconde moitié du XIX^e siècle ? Sûrement pas. Les traces visibles du passé entrepreneurial de Ribérac ont presque entièrement disparu, absorbées au fil des décennies par les constructions modernes. Parallèlement, les archives restent peu loquaces et souvent très dispersées. Alors que les chercheurs et historiens ne s'intéressent essentiellement qu'à l'étude des brillantes destinées d'entreprises qui ont perduré sur plusieurs générations, cette époque reste marquée par une frénésie entrepreneuriale où entreprises et sociétés naissent, éventuellement grandissent et enfin disparaissent à une vitesse vertigineuse. Cette effervescence ne ref ète pas systématiquement une fragilité du projet initial. Bon nombre de créations sont tout bonnement dissoutes à l'initiative même de leur propriétaire dans le but de se transformer, de changer de structure juridique, d'évoluer.

Ribérac, entre tradition rurale et bourgeoisie citadine

Les années 1850-1860 constituent l'apogée de la première période d'industrialisation de l'économie, précédant la seconde révolution du XIX^e siècle marquée, elle, par l'électrification. Durant cette période, la France compte jusqu'à cent mille entrepreneurs mais seulement cinq mille d'entre eux sont réellement très fortunés. Quatre à cinq mille sociétés de toutes natures se forment chaque année bien qu'une partie d'entre elles ne résulte que de la transformation juridique de structures déjà existantes⁵. Mais Ribérac ne se lance pas toutefois dans cette « boulimie » créatrice qui s'empare des grands centres urbains français.

C'est une ville certes attractive qui concentre plus de 52 % de sa population communale⁶. Les 48 % restant habitent et travaillent dans la campagne environnante, dans ces nombreux petits hameaux où prédominent quelques propriétaires terriens, mais surtout des métayers ou « agriculteurs colons » et de nombreux journaliers agricoles. Caractérisée par une certaine tradition commerçante qui perdure depuis le XVIII^e siècle, on y rencontre dans une large mesure de nombreux petits marchands en tout genre (grains, épicerie, chiffons, volailles etc.) qui témoignent de la vitalité du commerce artisanal local et des échanges régionaux, renforcé par la renommée de son marché hebdomadaire et de ses foires. Quelques négociants en vins et liqueurs, des marchands en gros de bétail commercent et développent leurs activités sur un axe essentiellement départemental.

5. DAVIET, 2011.

6. Analyse statistique basée sur le recensement de la population de 1881.

Sous-préfecture, attirant à elle de nombreux autres services et établissements administratifs pourvoyeurs d'emplois, Ribérac offre une proportion assez importante d'agents des administrations, dont les hauts fonctionnaires dominent la hiérarchie. La seconde classe administrative des secrétaires de service, employés, commis de bureau, préposés, etc., permet à la population locale de rompre avec ses origines familiales plutôt agricoles, de travailler et s'installer en ville. La population des hauts fonctionnaires de Ribérac est en majorité étrangère au département en raison de la généralisation de la mobilité dans la haute fonction publique amorcée au milieu du XIX^e siècle. Avec l'arrivée massive de nouveaux habitants originaires des grandes villes, les besoins de la belle société ribéracoise se diversifient. Modistes, fabricants de chapeaux, chausseurs, cordonniers, couturières et coiffeurs permettent à la bourgeoisie locale de présenter une image bien plus citadine, de suivre plus facilement les tendances de la mode parisienne. À cette « sociabilité administrative » s'ajoute la classe de quelques grands propriétaires fonciers implantée depuis plusieurs générations. Elle se complète des professions libérales largement dominées par les avocats, avoués et de nombreux médecins ; les pharmaciens, notaires et huissiers figurant en moindre mesure.

À Ribérac, comme c'est le cas presque partout en France, la bourgeoisie des villes à dominante rurale n'est pas majoritairement formée d'entrepreneurs, ceux-ci n'en représentant que 10 à 20 %. Ce taux relativement faible peut s'expliquer par le fait que les capitaux, par tradition, sont plutôt investis ou réinvestis dans la propriété immobilière et foncière. Cependant, le développement de la législation sur les sociétés anonymes facilite désormais l'apport de fonds extérieurs. L'initiative entrepreneuriale est stimulée et encouragée par la création de nouvelles structures juridiques d'entreprises : le mutualisme (ex : MMA⁷), la SARL, la coopération (ex : Crédit-Agricole⁸). Plus localement, la société bourgeoise de Ribérac ne manifeste aucune volonté particulière d'étouffer ou de refouler l'esprit d'entreprise. Bien au contraire, certains de ses membres, comme ceux de la classe politique locale, accueillent avec bienveillance les initiatives de création d'entreprise commerciale ou industrielle car elles sont indéniablement source de nombreux emplois pour la population. C'est ainsi que naît, à partir de 1860, la « Chapellerie de Ribérac⁹ », une usine de fabrication de couvre-chefs en feutre, fondée par Jean Junqua.

7. En 1828, l'avocat Louis Basse, futur maire du Mans et député de la Sarthe, crée la Mutuelle Immobilière du Mans.

8. La première société de Crédit Agricole naît en 1885, dans le Jura, sur une initiative locale de Louis Milcent.

9. Les très rares documents d'archives ne précisent pas le nom exact de la fabrique ni sa structure juridique.

Jean Junqua père, un entrepreneur né

Jean Junqua (1815- ~1884)¹⁰ est le premier représentant de cette famille qui s'enracine à Ribérac grâce à son mariage le 18 novembre 1839 avec Angelina Genelly (1824-1857), fille d'un artisan plâtrier de Villeteureix tout juste âgée de seize ans. Lui-même âgé de 24 ans vient de parachever sa formation de chapelier (fig. 2) auprès de Jean, dit Jean Baptiste, Guichenet (1800-1871), maître chapelier dont l'atelier est situé à Mussidan. C'est grâce à sa formation professionnelle réalisée en Dordogne qu'il rencontre son épouse et décide de s'y installer définitivement bien qu'il soit originaire du Lot-et-Garonne. Jean Junqua restera très attaché à son maître d'apprentissage

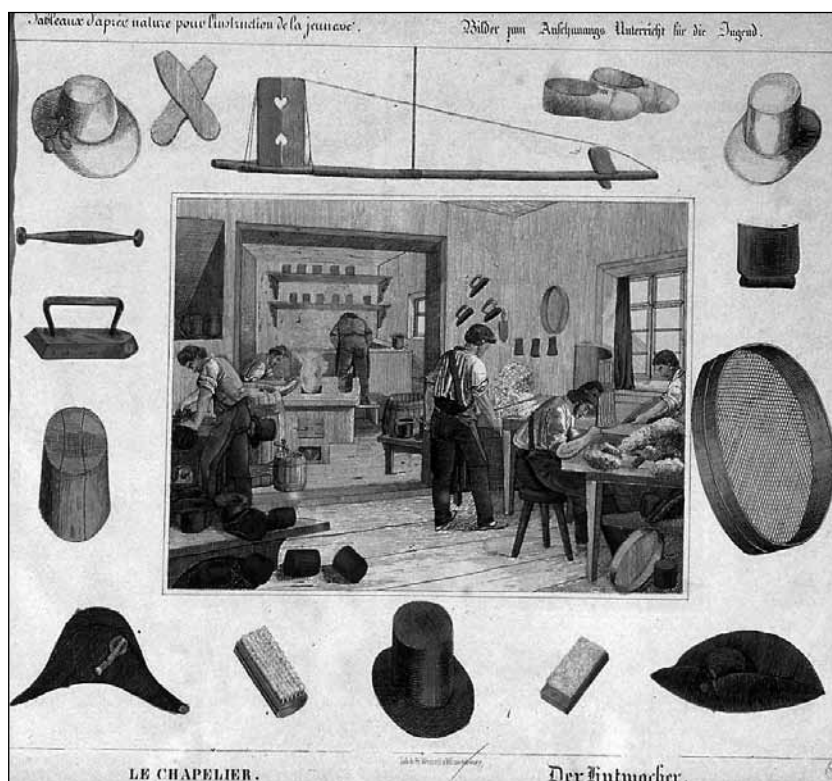


Fig. 2. Le Chapelier, der Hutmacher, 1847, par Jean Frédéric Wentzel (1807-1869) (Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, NIM 21933, BNF Gallica).

10. La date et le lieu de décès de Jean Junqua sont totalement inconnus. La période estimée de 1884 est fixée d'après la mention de ses présences aux réunions du conseil municipal de Ribérac, sous le mandat d'Achille Simon.

au point que celui-ci est le témoin principal de son mariage. Jean Baptiste Guichenet, de quinze ans son aîné, est sans doute pour lui comme un grand frère, personnifiant cette figure paternelle qu'il a si peu connu, étant orphelin depuis l'âge de 13 ans. Leur affection réciproque perdure jusqu'à la disparition de ce dernier en 1871.

Jean Junqua est originaire de Sainte-Bazeille en Lot-et-Garonne ; un petit bourg très heureusement situé au plus près des rives de la Garonne, à six kilomètres de Marmande et à douze de La Réole.

La ville de Sainte-Bazeille est pendant tout le XIX^e siècle, comme celle de Clairac, le siège d'importantes chapelleries « qui occupent jusqu'à six cent ouvriers des deux sexes. Aussi la population atteint-elle, en 1832, le chiffre de deux mille huit cents âmes, et, en 1860, le chiffre de trois mille. Mais la décadence de cette industrie est si profonde dans ces derniers temps, qu'en l'année 1874, on ne compte plus qu'une seule de ces fabriques et que depuis une douzaine d'années il n'en existe plus aucune ¹¹ ». Ce court extrait résume à lui seul le cycle de civilisation de la chapellerie et de son artisanat qui, aux XVIII^e et XIX^e siècles, atteint son apogée pour ensuite venir mourir aux premières lueurs du XX^e siècle. Car avant d'être un accessoire de mode, un symbole d'appartenance et de reconnaissance sociale, le chapeau revêt une fonction strictement pratique de protection contre le climat et les intempéries. Mais la disparition progressive du cheval et la raréfaction des déplacements à pied sonnent peu à peu le glas du couvre-tête. Le destin de la famille Junqua, chapeliers de père en fils depuis au moins le XVIII^e siècle, se calque dès lors sur celui du produit qu'elle fabrique. C'est à son frère aîné Jacques, qui épouse en mars 1823 Madeleine Odile Gautier, que revient la mission de perpétuer la tradition familiale de fabrication de chapeaux à Sainte-Bazeille. Jean Junqua le cadet est envoyé en apprentissage dans un atelier de Dordogne ce qui participe à la diversification de son savoir-faire. En effet, les différents ateliers artisanaux qui coexistent ne sont jamais vraiment concurrents, souvent complémentaires les uns des autres ; chacun n'assurant qu'une partie de la fabrication. Cette diversification permet à tous de pouvoir travailler, de fonctionner en réseau, en interdépendance les uns vis-à-vis des autres. Chaque famille dispose de sa spécialité propre... les unes « bastissent ¹² », les autres « dressent ¹³ », les dernières « garnissent ¹⁴ ».

Les deux frères sont les seuls enfants connus de Pierre Junqua (1764-1828) et Françoise David, née en 1777. Ces deux familles restent doublement

11. ALIS, 1892.

12. Former une cloche à l'aide de capades qui sont des quantités de laine d'agneau ou de poils de lapin, lièvres, plus rarement de loutre ou de castor (chapellerie de luxe).

13. Action qui consiste à transformer la cloche en chapeau.

14. Des couturières posent la coiffe, le cuir et les rubans.

liées entre elles puisque les deux frères Jean et Pierre épousent, respectivement en 1791 et 1799, deux sœurs Magdeleine et Françoise David. Ce renforcement généalogique assure la conservation et la transmission du patrimoine familial qui s'est constitué autour de leur profession de chapelier, héritée de leur propre père. On se marie entre membres des mêmes familles afin de perpétuer le savoir-faire qui leur est propre et d'assurer aussi la différenciation professionnelle. En migrant vers le Périgord, Jean Junqua offre à sa famille une diversification de ses activités commerciales en Dordogne puis à Paris et ensuite vers l'étranger. En entrepreneur avisé et curieux du modernisme, il développera des activités industrielles assurant ainsi un accroissement considérable de la fortune familiale.

Bien que s'installant en plein cœur de Ribérac, rue de la Sous-Préfecture, Jean Junqua continue d'entretenir d'étroites relations avec sa famille du Lot-et-Garonne à qui il rend visite très fréquemment et pour laquelle il développe aussi les affaires commerciales. En effet, lors de la naissance de son fils Pierre Jules le 18 août 1846, il est absent de son domicile de Ribérac, se trouvant à Marmande pour conclure des affaires pour son propre compte et pour celui de sa famille de Sainte-Bazeille.

L'entreprise artisanale revêt un caractère familial (fig. 3), où les liens sont très étroits, intéressant tant son chef proprement dit que ses enfants mais aussi tous les autres membres au sens le plus large possible. Ainsi, à la mort de son fils aîné Jacques le 2 février 1863, c'est son neveu Jean Ulysse né en 1827, fils de son frère Jacques, qui vient s'installer à Ribérac au faubourg du Pont avec son épouse Catherine Ferrand et leur fille âgée de 16 ans. L'aide de son neveu n'est que ponctuelle¹⁵ et permet de patienter jusqu'à la majorité¹⁶ de ses autres garçons. En effet, en 1863, Jacques Nathalis n'a pas encore 20 ans, Pierre Jules moins de 17 ans et Jacques Alphonse pas encore 16 ans. Jean Junqua assume seul, depuis six ans déjà, la destinée de sa petite famille. Son épouse est décédée prématurément à l'âge de trente ans, le 14 octobre 1857, sept mois après la naissance de leur dernière fille, Marie Angéline née le 14 mars 1857. Il n'est pas épargné non plus par des deuils précoces et répétés, voyant disparaître deux autres de ses sept enfants :

- Antoinette Marie en 1855, à l'âge de deux ans et demi,
- Pierre Jules en 1874 à 28 ans.

Devenu veuf, Jean Junqua ne se remarie pas. Sa belle-mère, Jeanne Bousquet veuve Genelly, déjà très âgée, prend alors en charge l'éducation de ses petits-enfants alors que la toute dernière-née, Marie, n'a que dix-neuf mois.

15. Jean Ulysse retournera ensuite à Sainte-Bazeille pour y conduire ses propres affaires. On l'y retrouve à nouveau dans les années 1880-1881 comme membre du jury d'expropriation du conseil général du Lot-et-Garonne.

16. Majorité civile à 21 ans depuis 1792, codifiée en 1804.

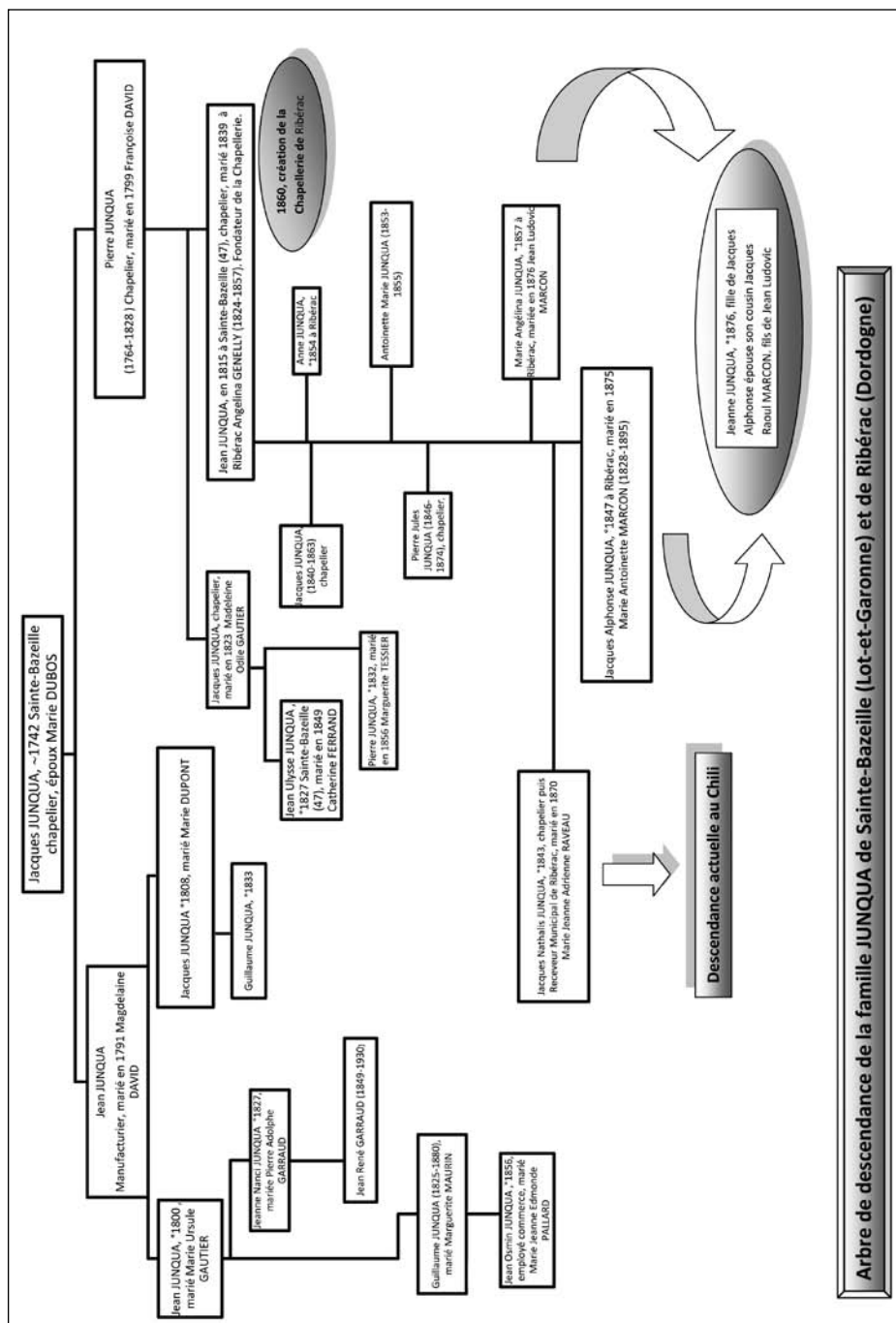


Fig. 3. Arbre généalogique de la famille Junqua (© Catherine Charles).

De l'atelier familial à la manufacture industrielle

Vers 1855, Jean Junqua alors âgé de quarante ans se lance dans la création d'un atelier de fabrication de chapeaux de feutre souple, située rue de la Poste ¹⁷ à Ribérac.

Depuis une quinzaine d'années déjà, il officie directement à son domicile, exploitant une petite boutique. Mais désormais son fils aîné Jacques (né en 1840) approche des quinze ans. Comme l'on est artisan de père en fils chez les Junqua, on se préoccupe de transmettre son métier, de perpétuer son savoir-faire, de livrer ses secrets de fabrication à la génération suivante. Par tradition séculaire en chapellerie, la réussite est pleinement acquise lorsqu'un maître chapelier parvient à faire de son métier une spécialité familiale capable d'être transmise à tous ses descendants, de générations en générations.

La création de cet atelier constitue pour lui une véritable consécration familiale, professionnelle et sociale mais aussi une première étape qui va le conduire très vite vers le concept « d'entreprise familiale », typique du XIX^e siècle. Il choisit donc d'installer son local en plein centre-ville, en parallèle à la rue Couleau et mitoyen de la demeure du président du tribunal de Ribérac, M. Beauregard ¹⁸ ce qui ne manque pas de provoquer quelques désagréments au voisinage ¹⁹.

En cinq ans, son activité prospère rapidement. À l'été 1860, entre juin et septembre, Jean Junqua demande à transformer son activité initialement artisanale en petite usine, réemployant le local déjà existant, ce qui entraîne une enquête *de commodo et incommodo* réalisée par le service des Mines et diligentée par la sous-préfecture de Ribérac ²⁰. L'enquête autorise finalement la création de la petite fabrique industrielle non sans exiger, pour éviter les nuisances, l'élévation de près de sept mètres de la cheminée d'extraction des fumées de combustion de houille et le déplacement de la bruyante couseuse dans un autre local contigu (fig. 4).

Jean Junqua est un homme d'innovation et de risque, disposant d'un caractère ferme et bien trempé. Instruit, sa réussite sociale s'organise autour de son incroyable sens du commerce et de l'anticipation. « Fils de ses propres œuvres », il se distingue tout particulièrement dans sa perception presque visionnaire du développement commercial passant par Paris (comme centre névralgique culturel, artistique et comme référence économique) et l'export

17. La rue de la Poste devient la rue de la République le 25 mai 1883. Elle était située dans le quartier Couleau.

18. Président du siège du tribunal de Ribérac, il est nommé par décret impérial du 8 juin 1865 président du Tribunal de première instance de Bergerac.

19. Craignant d'être incommodé par les fumées de combustion de houille, le président du Tribunal suggère de les remplacer par celles du feu de bois ; ce qui ne manque pas de susciter l'ironie de l'ingénieur inspecteur.

20. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 5 M 77-1, Santé publique - établissements insalubres ou incommodes, Enquête de l'ingénieur des Mines du 16 août 1860 et arrêté préfectoral de maintien d'activité du 20 septembre 1860, fabrication du feutre 1860-1865.



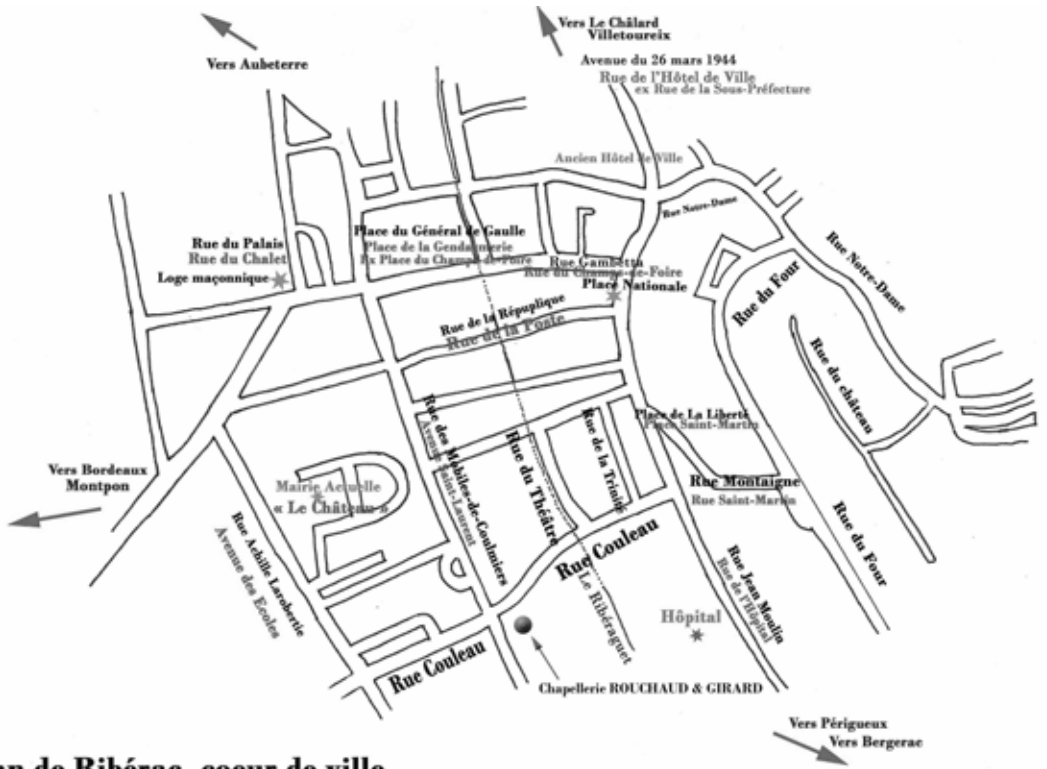
Fig. 4. Accord de l'ingénieur en chef des Mines du 18 août 1860
(Archives départementales de la Dordogne, 5 M 77-1).

international. Cette stratégie s'inscrit dans une volonté d'universalisme, caractéristique de cette époque où après l'invention et l'industrialisation, l'internationalisation est largement favorisée par les nouvelles technologies de communication (câble, télégraphe, téléphone) ou des moyens de transport (chemins de fer, compagnies maritimes transatlantiques).

Laissant temporairement la direction de son usine à ses fils, il séjourne très régulièrement à Paris pour asseoir le développement commercial de son activité. On le retrouve assez périodiquement dans les listes de négociants français et étrangers arrivés à Paris pour y faire leurs achats, comme le 16 novembre 1863²¹... Listes officielles que renseignaient alors les propriétaires d'hôtels de Paris et de sa banlieue. En 1856, la France se place comme l'un des plus gros exportateurs de chapeaux de feutres avec un chiffre d'affaire de plus de cinq millions de francs alors qu'elle n'en importe que pour environ sept mille francs²². En 1847, la ville de Paris rassemble à elle seule six cent quarante-quatre maîtres chapeliers (boutiquiers et fabricants) qui emploient plus de quatre mille ouvriers, des hommes en grande majorité.

Très logiquement, Jean Junqua finit par trouver un associé avec lequel, le 20 septembre 1865, il crée une société de fabrication et de vente en gros et détail de chapeaux de feutre. Le siège de la société Blazimet aîné et Junqua est fixée au 22 rue des Quatre-Fils à Paris²³. L'industriel ribéraacois assure la production tandis que son associé s'occupe de la distribution parisienne.

21. *Courrier des hôtels et guide du commerce réunis – Moniteur de l'exportation.*
22. GUILLAUMIN, 1859.
23. Le domicile personnel de son associé.



Plan de Ribérac, cœur de ville

Noms actuels des rues et voies Anciens noms des rues et voies (27 mai 1883)

échelle : 2cm = 50 mètres env.

Fig. 5. Reconstitution des rues et voies de Ribérac avec leurs anciennes appellations du 27 mai 1883 (© Catherine Charles). NB : En 1865, l'actuelle Place Nationale se dénommait Place Impériale. Le temple de la loge maçonnique n'est érigé qu'en 1893.

L'un comme l'autre sont de parfaits connaisseurs du métier de chapelier, tous deux originaires de Sainte-Bazeille. Jean Junqua reste prudent... S'associer oui, mais avec un homme du métier et surtout qu'il connaît déjà. Savait-il pour autant que le fils aîné de son associé, qui se prénomme lui aussi Michel, est un ancien fabricant de chapeaux mis en faillite les 27-30 juin 1864²⁴ par jugement du Tribunal de Commerce de la Seine ? Quoiqu'il en soit l'important pour lui est de trouver un partenaire financier car il doit désormais affronter une nouvelle concurrence directe à Ribérac.

En effet, le 26 juin 1865, un arrêté municipal signé du maire de Ribérac, Oscar Bardi de Fourtou, autorise l'installation, dans le quartier Couleau, d'une autre usine de fabrication de chapeaux de feutre : la société Rouchaud & Girard²⁵. Elle se trouve séparée du vaste emplacement qu'occupe l'hospice de Ribérac (fig. 5, en bas à droite) par le petit ruisseau du Ribéraguet.

24. *Semaine judiciaire - journal des cours et tribunaux civils, criminels, consulaires, administratifs et militaires*, Paris, 04/07/1864, année I, 4 pages.

25. L'usine projetée doit théoriquement s'installer dans un local déjà existant appartenant à l'imprimeur Bounet, en bordure du chemin de grande communication numéro 37. Rien dans les archives n'indique si ce projet de nouvelle usine se réalisera.



Fig. 6. Plan partial de l'emplacement de l'usine Rouchaud & Girard (carré AB), daté du 12 juin 1865, levé à l'échelle de 1 à 1250 mètres par Serbat, ancien géomètre de Ribérac (photo Catherine Charles).

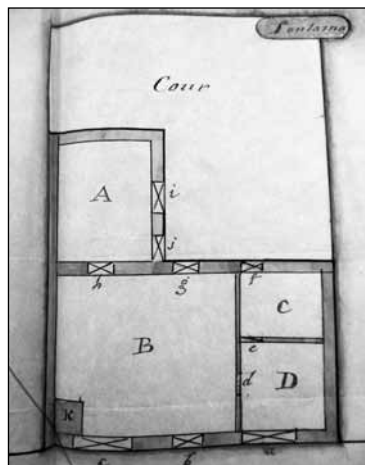


Fig. 7. Plan détaillé des locaux de la fabrique projetée Rouchaud & Girard (photo Catherine Charles).
 a, b, c : portails et porte d'entrée du rez-de-chaussée donnant sur la rue de circulation. d, e, f, g, h, i, j : portes de séparation et de communication, croisées. k : réservoir d'eau. A : local de la chaudière. B : local destinés aux foulons (fabrication de la cloche). C : bureau de l'usine. D : atelier d'appropriage (finition du chapeau).
 Au-dessus des points B, C, D se trouve le grenier.

L'exemple de cette usine concurrente nous permet de mieux appréhender la disposition et l'agencement que pouvait présenter celle de Jean Junqua, dont les archives n'ont malheureusement gardé aucune trace.

La disposition générale de cette petite fabrique (fig. 6 et 7) préfigure déjà le plan classique qui régira les grandes usines qui seront construites au début du XX^e siècle dans les bassins chapeliers²⁶ : bâtiments de plain-pied sur un ou deux niveaux entourant une cour pavée. La chaufferie et sa cheminée destinées à alimenter les ateliers en eau chaude prennent place au cœur de la cour intérieure. Un réservoir d'eau est indispensable à l'alimentation permanente des ateliers de feutre (fig. 8).

26. Les villes de Septfonds et Caussade dans le Tarn-et-Garonne s'emparent du marché des chapeaux de paille. Espéraza, dans l'Aude, devient l'un des grands centres mondiaux du chapeau de feutre. Enfin, à Oloron-Sainte-Marie et à Nay se trouvent les feurons de la fabrication des bérêts.



Fig. 8. Exemple d'un atelier d'approprriage en 1900 dans la grande usine Huillet & Lasserre à Quillian (Aude).

Mais, sans que les archives nous en fournissent la raison, le 31 août 1866 suivant, les deux associés se séparent d'un commun accord et prononcent la dissolution de leur société²⁷. Jean Junqua semble vouloir se concentrer exclusivement sur son activité ribéracoise et peut-être ainsi contrecarrer la concurrence qui lui est faite sur place²⁸.

Dès lors, il prend le tournant radical du modernisme et de l'industrialisation à grande échelle dans son activité de chapelier. C'est au cours de cette même année 1866 que l'intégralité de la famille Junqua²⁹ déménage au Châlard, dans le faubourg nord de Ribérac au plus près de la rivière de la Dronne. Son neveu Jean Ulysse Junqua, arrivé de Sainte-Bazeille, s'installe quant à lui au faubourg du Pont tout proche (fig. 9).

Jean Junqua inaugure une nouvelle fabrique bien plus vaste, située idéalement pour bénéficier directement de la ressource en eau indispensable aux moteurs et bien sûr, plus tard, de la proximité du réseau ferré et de la gare qui entrera en service en décembre 1881.

La mécanisation de la fabrication en recourant à des machines modernes qui, dans la profession, ont la réputation de déchirer le feutre, n'effraie

27. *Gazette des tribunaux : Journal de jurisprudence et des débats judiciaires*, 31/08/1866, p. 4.

28. L'état actuel des archives ne permet pas de préciser si l'usine concurrente projetée fut effectivement mise en activité.

29. La famille se compose exactement de : Jean 51 ans, Jacques Nathalis 24 ans, Pierre Jules 19 ans, Jacques Alphonse 18 ans, Antoinette 11 ans et Marie 9 ans. Jeanne Marty veuve Moreau 39 ans, domestique, s'occupe des jeunes enfants. ADD, 6 MI 95-0217, Recensement de Ribérac, 1866.

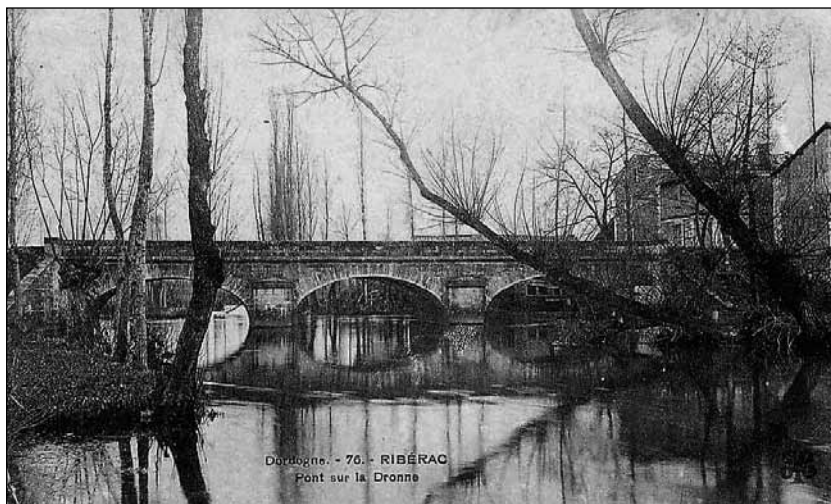


Fig. 9 Pont de la Dronne, quartier du Châlard, début du XX^e siècle.

nullement l'industriel ribéracois. Bien au contraire. L'eau reste de plus un élément crucial du métier de chapelier. La vapeur produite par les chaudières permet de procéder au « dressage », qui faisant « saigner les mains douces » des femmes, n'occupe donc que les hommes. Les machines, combinées à la proximité de la Dronne, rivière au débit régulier, facilitent l'exploitation industrielle.

La fabrication d'un chapeau en feutre de laine de mouton, par exemple, est le fruit d'un long processus de fabrication et comporte deux phases essentielles que sont la réalisation de la cloche et celle du chapeau fini. Partant de la laine brute, pas moins de vingt-six opérations différentes sont nécessaires à la confection du chapeau. Tout d'abord quatorze phases concernent la réalisation de la cloche proprement dite que l'on appelle « la foule ». S'ensuivent douze autres opérations de finition que l'on nomme « l'appropriage ». De ce fait l'on comprend mieux pourquoi les petits ateliers d'antan, artisanaux et familiaux, aient toujours été spécialisés dans l'une ou l'autre de ces étapes, travaillant en réseau les uns avec les autres. La chapellerie nécessite de recourir à des ouvriers, que l'on pourrait qualifier de « spécialisés », et non à une masse de « petites mains » œuvrant à la chaîne. L'ensemble de tous les processus de fabrication dès lors réunis en un seul lieu favorisent des cadences de production à la fois plus importantes, rapides et surtout constantes. Le travail continu dans la chaleur des fours, dans la moiteur des bains chauds de teinture, de vapeur ou de séchage à l'étuve rend ce métier extrêmement pénible.

Dès lors, l'entreprise familiale prospère de manière assez rapide grâce à des moteurs hydrauliques et à vapeur. Au plus fort de son activité dans les

années 1875-1879, l'usine produit de « 500 à 600 chapeaux par jour et donne du travail à un très grand nombre d'ouvriers : 60 à 80 hommes et femmes³⁰ », dont certains, techniciens bien formés et ouvriers spécialisés, ont migré depuis le Lot-et-Garonne... depuis Sainte-Bazille. Ces chiffres correspondent à une production assez importante qui avoisine celle de la petite ville chapelière de Camps-la-Source, dans le Var, où vingt ateliers différents « produisent journallement soixante-et-dix douzaines de chapeaux environs³¹ » soit environ huit cent quarante unités par jour. De ce fait, on comprend mieux la pleine réussite financière et sociale de la famille Junqua.

En moins de dix ans, l'atelier artisanal familial évolue vers un modèle d'entreprise industrielle où se confondent les liens familiaux et les responsabilités économiques. Alors que la tradition de la chapellerie exige qu'on ne puisse devenir maître qu'après avoir été soi-même ouvrier, les deux fils de Jean, Jacques Nathalis et Jacques Alphonse, passent « par les écoles », apprenant la gestion et la comptabilité, s'initiant à la direction managériale³², laissant à leur père le développement commercial. Dès 1865, Jean Junqua adopte la stratégie de la distribution vers Paris et les grandes villes françaises. Il se concentre sur l'exportation afin d'alimenter en produits manufacturés les nouvelles colonies françaises implantées dans les pays d'Amérique latine, particulièrement le Chili.

S'étant affranchi de la mainmise de l'Espagne depuis 1818, le Chili et ses grandes villes portuaires comme Valparaíso s'ouvrent à l'arrivée de commerçants européens, anglais tout d'abord puis français dès 1860. Le Chili se présente comme un pays disposant d'un grand potentiel à exploiter, jouissant désormais d'une plus grande stabilité politique. La colonie française qui s'y développe a le devoir patriotique de développer au maximum ses activités économiques pour accroître l'importance et l'influence de la France dans ce pays. Elle a pour cela à se doter d'armes commerciales afin d'être en mesure de lutter contre les colonies des autres nations concurrentes. Alliant « le drapeau et le commerce³³ » dans une optique patriotique, Jean Junqua y trouve un tout nouveau marché de distribution de ses chapeaux qui achalandent les commerces locaux de détail et les maisons de nouveautés gérées par des expatriés français. Il faut admettre qu'à partir des années 1850, le Chili s'inscrit dans un véritable « boom » économique. Son affaire de distribution et de négoce devient très vite rentable puisqu'elle répond à une demande toujours plus croissante de produits manufacturés, symbole du « chic à la française » que réclame la haute bourgeoisie locale des colons européens.

30. LAMOTHE, 1881, p. 615.

31. ORTIGUE ET ROLLAND, 1984.

32. Tous deux exerceront le métier de comptable ou de percepteur après la cessation d'activité de l'entreprise à partir de 1886-1887.

33. FERNÁNDEZ-DOMINGO, 2006.

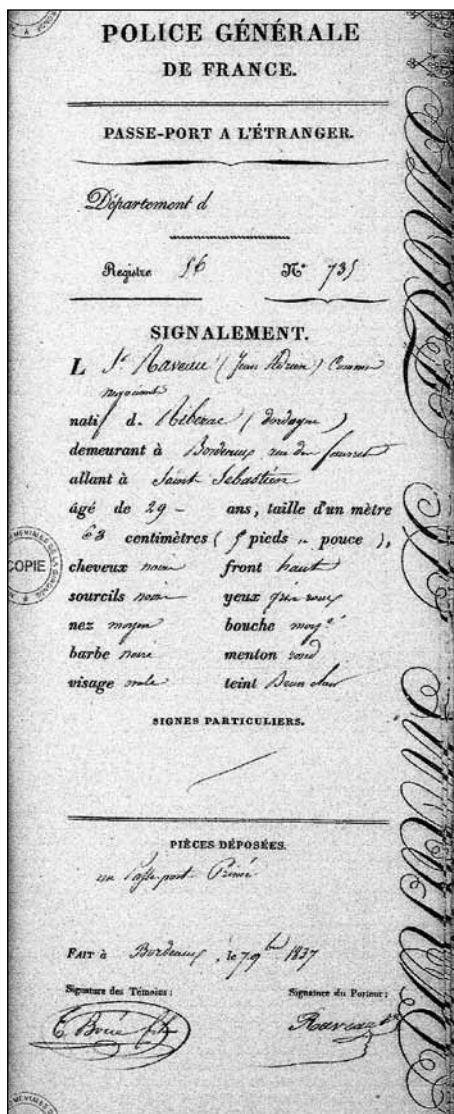


Fig. 10. Passeport du jeune commis négociant Jean Adrien Raveau (1808-1859) établi en septembre 1837 (archives privées famille Raveau).

Stratégies matrimoniales

Les relations commerciales avec le Chili et la ville de Valparaíso marquent le début de l'enrichissement exponentiel de la famille Junqua à Ribérac. Jean Junqua s'engage alors dans une stratégie d'alliances matrimoniales pour ses deux fils survivant, Jacques Nathalis et Jacques Alphonse, mais aussi pour sa dernière fille, Marie Angéline, qui convolent tous les trois en justes noces dans une période de moins de six ans. De tels mariages d'intérêt n'ont rien de surprenant dans ce dernier tiers du XIX^e siècle, surtout au sein de cette nouvelle bourgeoisie commerçante et industrielle, celle que nous pourrions appeler « des nouveaux riches » et qui a bâti sa réussite sur les fruits de son travail. Ces trois mariages sont conformes aux comportements sociaux de l'époque et ont pour principal objectif à la fois la réussite de l'entreprise, la pérennité du patrimoine et de la fortune familiale, la promotion et la validation d'un nouveau statut social. Mais dans le cas particulier de la chapellerie où la transmission du métier ne peut se poursuivre sur plusieurs générations sans une continuité dans la politique des mariages, Jean Junqua rompt avec la tradition de s'unir entre familles de chapeliers. Son fils aîné survivant, Jacques Nathalis, épouse à Ribérac le 24 avril 1870, Marie Jeanne Adrienne Raveau (1842- ?). Cette union de l'aîné, qui doit naturellement succéder au patriarche à la tête de l'entreprise familiale, parachève une double stratégie matrimoniale de la part de Jean Junqua. En premier lieu, il s'agit pour lui d'une manœuvre de « prestige » puisque son fils, Jacques Nathalis, épouse la fille d'un notable plus que respectable, René Louis Alexandre Raveau ³⁴ (†1876), juge au

34. Descendant en ligne directe du seigneur de La Guionie et de La Derâme, fiefs de Villeteureix, appartenant à François Raveau marié, le 17 avril 1736, à Gabrielle Sabouroux, fille du seigneur du Malardier à Bertric-Burée.

tribunal civil de Ribérac en 1870. Parallèlement, il entre aussi dans une famille de grands négociants français émigrés au Chili peu après l'indépendance du pays en 1818. En effet, la branche familiale cousine de la jeune épouse est déjà installée au Chili en la personne de Jean Adrien Raveau³⁵, né le 25 février 1808 au château de La Derâme à Villeteureix, décédé à Tomé³⁶ en 1859 et qui épousa une Chilienne, Dolorès Vizcaya-Bazan (1816-1894) (fig. 10).

Cette union scelle entre les deux familles Junqua et Raveau un rapprochement entre deux dynasties d'affaires, assurant pour l'une un débouché commercial à l'export de ses produits et pour l'autre un moyen de s'approvisionner en direct et sans doute à moindre coût.

Désireux de fonder une véritable dynastie commerciale et industrielle à Ribérac, Jean Junqua choisit lui-même avec soin les futurs conjoints de ses enfants. Pour Jacques Alphonse et sa sœur Marie Angéline, il porte son dévolu sur un frère et sa sœur, tous deux enfants de Simon Pierre Marcon (1813-1880) et de Jeanne Marie Mélia Lemoine (1828-1895). Le 30 mars 1875 à Bordeaux, Jacques Alphonse Junqua épouse Marie Antoinette Marcon (1828-1895). L'année suivante, le 14 novembre 1876 à Ribérac, Marie Angéline Junqua s'unit au frère de sa belle-sœur : Jean Ludovic Marcon (1855-1887). Cette famille de négociants en vins de Bordeaux et du Libournais dispose d'une fortune très confortable³⁷ qui, à la mort du père Simon Pierre, le 31 janvier 1880 à Ribérac, se décline en un « mobilier important, quelques valeurs mobilières mais surtout un patrimoine immobilier valant plus de 125 000 francs : une propriété à Caudéran, une maison située rue du Tondu à Bordeaux, une maison à Ribérac et quatre chalets à Royan-Pontailac³⁸ ».

Jean Ludovic Marcon s'investit momentanément dans l'activité de la chapellerie de Ribérac de son beau-père de 1876 à 1881. Il y consacre aussi une partie de la fortune de sa famille, n'hésitant pas à s'en proclamer propriétaire dans certaines de ces correspondances. Toutefois, il décède prématurément à l'âge de 32 ans, en 1887 à Bordeaux.

La stratégie matrimoniale que Jean Junqua met en place pour ses enfants démontre son réel souci dynastique... une volonté farouche de transmettre son œuvre. Il semble avoir pensé à tout, s'être aussi préparé à toutes les éventualités. Sans doute a-t-il mis en place une sorte de pacte de famille pour éviter des querelles entre plusieurs branches de descendants, dont certains sont plutôt des « actionnaires » percevant les dividendes et d'autres des gestionnaires. Mais il ne maîtrise cependant pas certains paramètres exogènes totalement

35. Il existe encore à ce jour une descendance directe de Jean Adrien Raveau au Chili.

36. Tomé est une ville portuaire située au nord de la ville de Concepción, distante d'environ 600 kilomètres au sud de la capitale Santiago et du grand port de Valparaíso.

37. Archives privées famille Besson-Léaud.

38. Quartier hautement résidentiel de Royan, situé en front de mer et créé, en 1850, par les spéculations immobilières de l'entrepreneur bordelais Jean Lacaze.

imprévisibles. Son entreprise, dans laquelle par tradition le chef réinvestit les bénéfices, sera ébranlée par la longue crise économique des années 1880, situation aggravée par des tensions politiques au Chili. La famille Junqua, alors chahutée par les turbulences économiques, se verra dans l'impossibilité de recourir au secours financier de la famille Marcon qui, elle aussi, entrera dans un long combat judiciaire contre leur beau-frère³⁹.

Négoce et politique

À l'instar de nombreux entrepreneurs du XIX^e siècle désireux d'affirmer leur nouveau statut, Jean Junqua est très tôt tenté de jouer un certain rôle en politique et bien sûr de siéger au conseil municipal. En ce sens, il ne fait que reproduire à Ribérac une sorte de tradition familiale. Ses deux cousins de Sainte-Bazaille, Jean et Jacques fils de manufacturier, inaugurent dès le 10 août 1830 une longue lignée d'adjoints au maire qui se succéderont jusqu'à la fin du XIX^e siècle. C'est justement Pierre Junqua (le frère de Jean Ulysse qui vient lui prêter main forte à la fabrique de Ribérac vers 1863) qui, après un long mandat d'adjoint de 1871 à 1880, est élu maire de Sainte-Bazaille en 1888⁴⁰. Dès 1849, alors âgé de 34 ans, Jean Junqua devient membre actif du parti Républicain... un véritable militant comme on peut le concevoir à notre époque.

À l'occasion des élections législatives des 13 et 14 mai 1849, la campagne électorale est particulièrement virulente et passionnée à Ribérac. En compagnie d'Armand Dusolier et Alexandre Dufraisse, il est alors accusé de captation de suffrages sous couvert de manœuvres frauduleuses. Les trois acolytes auraient envoyé aux électeurs militaires du département des lettres les incitant à accorder leurs suffrages aux candidats du comité socialiste, plus particulièrement ceux de « la Montagne⁴¹ ». Seul l'un d'entre eux est reconnu coupable le 6 novembre 1849 et condamné par le tribunal d'assises de Périgueux. Jean Junqua est acquitté⁴². Malgré la victoire nationale du Parti de l'Ordre, réunissant tous les conservateurs royalistes légitimistes et orléanistes, les bonapartistes etc. autour du slogan : « Ordre, Propriété, Religion », la

39. Jeanne Marcon, sœur de Jean Ludovic et Marie Antoinette Marcon, épouse Jules Romain Raillon en 1884. Celui-ci met en œuvre immédiatement une vaste opération de spoliation de l'héritage de son beau-père Simon Marcon. Au terme de plus de 25 ans de procédure, il ne restera rien de la fortune Marcon.

40. ALIS, 1892.

41. La Montagne est le nom pris par le groupe de républicains, les « démocrates-socialistes », qui à l'Assemblée nationale constituante de 1848 et à l'Assemblée législative de 1849, tentent de défendre, contre les attaques du parti de l'Ordre et des républicains modérés, les acquis politiques et certains acquis sociaux de la révolution de février 1848. Alexandre Auguste Ledru-Rollin (1807-1874) en est l'organisateur.

42. *Journal de jurisprudence et des débats judiciaires*, gazette des tribunaux du 14/11/1850, p. 1288.

gauche républicaine qui a emprunté aux révolutionnaires d’antan le nom de « Montagne » réalise une poussée spectaculaire dans des départements dévoués à la gauche comme la Dordogne.

Au fur et à mesure qu’il développe ses affaires commerciales, misant sur la production à grande échelle et investissant dans une fabrique moderne, Jean Junqua conquiert une progressive envergure politique. On le retrouve dès 1853, sous le mandat du maire Élie François Némorin Délugin⁴³ (1817-1905), siégeant au conseil municipal de Ribérac. Il sera régulièrement réélu conseiller municipal pendant plus de trente ans d’affilée, occupant même la charge de premier adjoint du maire Pierre Henri Dutheuil⁴⁴, en avril 1877 sur proposition du ministre de l’Intérieur. Le 15 août 1865, il participe en compagnie de Pierre Serbat⁴⁵ à la commission qui conduit les travaux nécessaires du champ de foire de Ribérac, alors même que le maire en poste est le conservateur Oscar Bardi de Fourtou⁴⁶ (1836-1897). Est-ce un hasard si celui-ci signe à l’été 1865 l’arrêté municipal autorisant l’installation d’une fabrique de chapeaux concurrente à la sienne sachant qu’il est un de ses plus virulents adversaires ?

L’adhésion de Jean Junqua au parti républicain ne trahit aucune manœuvre particulière visant à favoriser ses affaires commerciales mais illustre bien de réelles et sincères convictions. Il restera toujours un farouche opposant au conservatisme et à la droite monarchiste qui règne depuis plusieurs décennies sur Ribérac et sa région. En homme de convictions engagé dans des actions concrètes, il prend tout naturellement la présidence du comité électoral de Léonce Claverie, candidat républicain s’opposant à Oscar Bardi de Fourtou pour la campagne électorale des législatives de 1877 alors que ce dernier est ministre de l’Intérieur depuis le 18 mai 1877. Conforté dans son siège de député le 14 octobre suivant, son élection est toutefois invalidée le 18 novembre 1878, soupçonné d’avoir fait pression sur les électeurs de Ribérac et d’avoir usé de tentatives de corruption. Entre le 28 octobre et 16 novembre 1878, Jean Junqua et Aurélien Brugère déposent contre le ministre, précisant qu’ils n’ont « jamais constaté lors des élections précédentes une pression électorale équivalente à celle exercée dans la période du 14 octobre 1877⁴⁷ ». Les pressions vont jusqu’à menacer de fermeture la Société de Secours Mutuel de Ribérac, vice-présidée par Jean Junqua, si celui-ci ne revient pas sur sa

43. Maire de Ribérac du 3 janvier 1851 au 20 janvier 1855, président du conseil d’arrondissement de Ribérac de 1872 à 1879. Docteur en droit, il exerça comme avocat et fut bâtonnier de l’Ordre des avocats. Il est fait chevalier de la Légion d’honneur le 4 janvier 1852. Descendant d’un autre Némorin Délugin, sieur de La Vergne, son père Jean Nicolas fut maire de 1814 à 1824 de sa commune de naissance, Boutailles-Saint-Sébastien, en Dordogne.

44. L’avocat Dutheuil est maire de mai 1877 à janvier 1878 puis de juin 1889 à octobre 1891.

45. Pierre Serbat a déjà occupé le poste de maire de mars 1848 à 1851 et succède à Oscar Bardi de Fourtou de 1870 à 1874.

46. Oscar Bardi de Fourtou est maire de Ribérac de janvier 1865 à 1870. Il deviendra aussi député et sénateur de la Dordogne puis ministre de l’Intérieur entre 1874 et 1877.

47. *Annales du Sénat et de la Chambre des Députés*, imprimerie du Journal Officiel, Paris, t. IX, 28/10 au 16/11/1878, p. 242.

décision de ne pas assister à la réception en l'honneur du président Mac-Mahon. Force est de constater que Jean Junqua ainsi que Jean Prosper Achille Simon⁴⁸, tous deux conseillers municipaux, font l'objet d'une surveillance très étroite de la police que supervise le ministre de Fourtou. « Ces derniers sont les plus importants personnages, les plus marquants, les plus empressés à combattre de toutes les façons la candidature de Fourtou » comme le précise leur fiche de surveillance rédigée par les agents de la Préfecture de Police de Paris⁴⁹. Un autre des témoins à charge contre Fourtou n'est autre qu'Aurélien Brugère (1841-1922), maire de Montpon-sur-l'Isle, farouche opposant républicain lui aussi. Jean Junqua est toutefois récompensé de son investissement personnel et politique puisqu'il voit enfin la victoire des Républicains et de celui qui devient son ami, Aurélien Brugère, aux élections législatives du 21 août 1881.

L'énigme de la « disparition » de Jean Junqua

La fin de l'année 1884 est marquée par la « disparition » brutale de Jean Junqua en un lieu et en des circonstances qui restent encore une énigme archivistique. Réélu conseiller municipal le 18 mai, sous un nouveau mandat de son ami Achille Simon, il n'est cependant plus mentionné comme tel à partir du 22 juillet suivant, disparaissant ensuite définitivement de la liste des élus ribéracois.

Que s'est-il passé ?

D'ordinaire le décès d'un élu est généralement mentionné dans les délibérations du conseil municipal après avoir fait l'objet d'un hommage particulier de l'assemblée. Or, dans le cas présent, rien n'est spécifié pour Jean Junqua tout comme son éventuelle démission de ses fonctions ou sa révocation, situation qui n'aurait pas manqué d'être largement débattue. Si le registre d'état civil de cette année là reste muet sur son éventuel décès à Ribérac, il est néanmoins plus que probable que Jean Junqua soit décédé au cours du dernier semestre de 1884 à l'âge de 69 ans. Un autre événement accrédite aussi cette hypothèse. Dans la même période, son fils Jacques Nathalis entame une réorientation radicale de son activité professionnelle alors qu'il s'occupait sans doute de la comptabilité. Il laisse alors à son frère Jacques Alphonse le soin de reprendre seul les rênes de la fabrique. La situation économique et financière de l'entreprise familiale Junqua est certes des plus moribondes et ne permet sans doute plus de subvenir aux besoins d'une si grande famille et de ses nombreuses ramifications collatérales. Le 18 novembre 1884, Jacques Nathalis intègre l'administration des finances comme receveur municipal

48. Il fut maire de Ribérac une première fois du 20 janvier 1855 au 1^{er} avril 1858 puis une seconde fois de décembre 1877 à mars 1887, décédant en fonction.

49. Archives Nationales, Paris, archives de la préfecture de Police, dossier Fourtou, Ba 996.

spécial de la ville et des établissements de bienfaisance de Ribérac, percepteur surnuméraire de 3^e classe, par arrêté du préfet de la Dordogne ⁵⁰.

Le patriarche aurait-il accepté de son vivant que son fils héritier puisse quitter l'entreprise familiale ? On ne peut qu'en douter et en déduire que le décès de Jean, cumulé aux grandes difficultés économiques et financières de la fabrique, ont sans doute conduit Nathalis à opter pour une telle réorientation. Grand bien lui en prit puisqu'il est le seul à avoir pu trouver une issue favorable à la ruine financière qui s'abat sur la famille dès 1886-1887. Son emploi de receveur municipal lui permet de rester à Ribérac où il décèdera dans les premières décennies du XX^e siècle. De son union avec Marie Jeanne Adrienne Raveau naît une seule et unique fille, Renée Marguerite Amélie, en 1871. Cette dernière épouse en janvier 1897 à Ribérac, Henri Violette, directeur des cours complémentaires de l'école primaire de Levallois-Perret et natif de Mâcon (Saône-et-Loire). L'année suivante en 1898 naît Pierre Alexandre ⁵¹, à qui succèdent deux autres enfants dont un dénommé Jean Paul. C'est désormais à Paris et la région parisienne, à Levallois-Perret, que la descendance de Jacques Nathalis s'établit définitivement. À la mort de ce dernier, plus aucun Junqua ne vit à Ribérac, attendu que Paris les attire tous.

Le choix radical de Jacques Nathalis d'entrer dans l'administration municipale constitue aussi un aveu de l'impossibilité pour la chapellerie familiale de se relever durablement des graves difficultés économiques qui l'assaillent depuis les années 1881 et qui conduiront tout droit à sa fermeture dans les années 1886-1887.

Chapellerie Junqua : chronique d'une mort annoncée ?

Par le mariage, en 1870, de Jacques Nathalis avec la branche métropolitaine de la famille Raveau, Jean Junqua scelle aussi un partenariat commercial et d'affaires avec la branche cousine de cette famille de négociants immigrés au Chili. Les « cousins » Raveau du Chili descendent de Jean Adrien (1808-1859), fils du second mariage de Jean François Raveau (1766-1849), né au domaine de la Derâme de Villeteureix, avec Marguerite Dussolier. Celui-ci, également surnommé Lajaunie, fut maire de Saint-Pardoux-de-Drôme de 1821 à février 1837.

La réussite du négoce et de l'activité industrielle, du Chili jusqu'au tréfonds du Ribéracois, repose sur des liens familiaux utiles issus de mariages d'intérêt renforcé d'un solide réseau de connaissances. Ayant le Chili comme débouché presque exclusif de sa production, la chapellerie de Ribérac au Châlard

50. *Mémorial des percepteurs et des receveurs des communes, hospices, bureaux de bienfaisance et autres établissements publics*, Paris, éditions de publications périodiques Paul Dupont, décembre 1884, t. LXI, n° 24, p. 618.

51. Archives privées Raveau, lettre de Marie Jeanne Adrienne Raveau à son petit-fils du 27/04/1909.

essuie « une considérable baisse du chiffre de ses affaires⁵² », consécutivement à la guerre qui oppose le Chili au Pérou et à la Bolivie entre 1879 et fin 1883.

Ce conflit armé peu connu, appelé Guerre du Pacifique ou Guerre du Nitrate⁵³, reste particulièrement meurtrier accusant près de vingt-mille morts. Il marque un coup d'arrêt brutal des activités de négoce et entraîne l'usine ribéracoise dans l'abîme d'une faillite inévitable. Si elle emploie jusqu'à quatre-vingt personnes à l'apogée de son activité... en 1881, elle n'occupe plus que onze hommes, tous ouvriers chapeliers originaires de Saint-Séverin, La Tour-Blanche, Lalinde, Bordeaux, Périgueux ou Belvès. La photographie ponctuelle que représente le dénombrement de la population de Ribérac en tout début d'année 1881⁵⁴, dévoile que la famille Junqua fait corps autour de son patriarche et chef, Jean. On y retrouve son fils Jacques Nathalis, sa fille Anne surnommée Marie toujours célibataire à vingt-sept ans, sa bru Jeanne Raveau et ses petits-enfants. Sa dernière fille Angéline, épouse de Jean Ludovic Marcon, et son fils Raoul complètent la famille laissant entendre que, dans l'adversité économique, tous ses membres resserrent les rangs. Jacques Alphonse est quant à lui ponctuellement absent. Mais la guerre chilienne n'explique pas à elle seule la faillite de la chapellerie familiale de Ribérac. En 1881 justement, le maire de Ribérac Achille Simon espère sincèrement voir la fabrique se relever, affirmant que « le travail va s'y ranimer dans de nouvelles conditions⁵⁵ ». N'omettons pas que l'industriel ribéracois ne réalise qu'un seul type de chapeaux, parmi les trois catégories qui existent au XIX^e siècle : le feutre, la paille et le tissu (soie). Il ne peut donc pas échapper aux conséquences dramatiques qui impactent cette industrie particulière lorsque le consommateur et client versatile délaisse le feutre. Malgré un bref retour en grâce, ce matériau de base connaît une nouvelle éclipse à partir des années 1870, supplanté par la mode du chapeau de paille, du canotier et du panama.

Ayant fait le choix de concentrer exclusivement la distribution de ses chapeaux vers le Chili, en partenariat avec la famille Raveau, Jean Junqua a certes grandement mis en péril son exploitation et son patrimoine. Mais un autre facteur structurel et conjoncturel pèse aussi. Déjà à Sainte-Bazaille, le marché amorce un inexorable déclin. Maintes villes du Sud, comme Aix-en-Provence ou Albi, connaissent une décadence irrémédiable de leur chapellerie de feutre en cette fin du XIX^e siècle. À Bordeaux et Dijon c'est pire ; elle a complètement disparu avant l'année 1900. Voilà donc la fin de l'âge d'or où chacun fait l'emplette d'un chapeau pour la moindre occasion. Parallèlement,

52. LAMOTHE, 1881, p. 615.

53. Cette guerre fait perdre à la Bolivie sa province de Litoral, qui était son unique accès à la mer. Le Pérou se retrouve amputé de la région de Tarapacá. Le Chili augmente son territoire de ces deux régions à forte concentration en nitrate, principale richesse minière indispensable à l'agriculture européenne.

54. ADD, 6 MI 130, dénombrement de population signé le 31 janvier 1881.

55. LAMOTHE, 1881, p. 615.

une importante stagnation économique s’amorce, en France, dans un contexte de crise qui sévit à partir de 1880 et perdure jusque vers les années 1893-1894. De ce fait, la disparition du chef de l’entreprise familiale à la fin de l’année 1884 entrave sans doute la reprise de l’activité de production à des niveaux qu’elle a connus précédemment. Mais déjà cette fin du XIX^e siècle exprime bien plus que la simple fin d’un cycle de vie d’un produit. L’histoire même du chapeau est en train de se terminer. Il va irrémédiablement passer de mode et finir par complètement disparaître des têtes, alors qu’il eût été inconvenant et vulgaire, tant pour les hommes que pour les femmes, « de sortir en cheveux » il n’y a encore que quelques décennies ! L’effet à Ribérac est presque immédiat. Au-delà de la fermeture de la fabrique Junqua vers 1886-1887, c’est toute une profession qui disparaît presque entièrement. En 1891, il n’existe plus qu’un seul chapelier, ancien ouvrier de l’usine. Il s’agit d’Henri Roux âgé de cinquante-trois ans, natif de Gironde et demeurant rue de l’Hôtel de Ville.

Peu après la « disparition » de Jean Junqua au crépuscule de l’année 1884 et l’entrée de Jacques Nathalis dans l’administration municipale, la fabrique est maintenue hors d’eau par Jacques Alphonse Junqua (1874-1911), époux de Marie Antoinette Marcon, surnommée « Mary ». Celui-ci ne parvient malheureusement pas à redresser l’affaire malgré un entourage relationnel bienveillant.

En effet, Jacques Alphonse Junqua est franc-maçon depuis quelques temps déjà, initié comme Apprenti au sein de la loge maçonnique L’Union Sincère⁵⁶ de Mussidan, au cours de la seconde période d’activité de celle-ci. Il est plus que probable qu’Eugène Frédéric Brûlé (1831-1905), receveur particulier des Finances de la ville de Ribérac et franc-maçon actif, soit personnellement intervenu pour faciliter l’entrée de son « frère » Jacques Nathalis dans l’administration municipale. Indépendamment, Jacques Alphonse participe à la création d’une nouvelle loge, La Ruche des Patriotes, qui allume officiellement ses feux à Ribérac⁵⁷, le dimanche 26 avril 1885, sous la présidence du Vénérable Maître à titre provisoire, Aurélien Brugère⁵⁸ (fig. 11). Ce dernier, maire de Montpon-sur-l’Isle⁵⁹ et député de la Dordogne⁶⁰,

56. Après une première période d’activité, entre 1866 et 1871, la loge de Mussidan se met en sommeil pendant neuf ans. Elle rouvre ses travaux, à partir de 1880 jusqu’en 1886, où elle se voit dans l’obligation de déménager à Montpon-sur-l’Isle. Après la mort de son Vénérable Maître Jean Durand, le 14 décembre 1894, la loge cesse définitivement ses activités.

57. Dès sa création, les membres de la loge se réunissent en tenues rue Notre-Dame à Ribérac, sans doute au domicile particulier de l’un d’entre eux. Le temple actuel, situé en bordure de la rue et de la place du Palais, n’est inauguré que le 19 novembre 1893.

58. François Jules Marie, dit Aurélien, Brugère est initié, en 1880, au sein de la loge Les Amis Persévérants et l’Étoile de Vésone Réunis de Périgueux et accède au grade de Maître, le 16 juin 1881, au sein de la loge L’Union Sincère de Mussidan.

59. Il occupe la fonction de maire de Montpon-sur-l’Isle du 28 février 1878 jusqu’au 6 avril 1890, date à partir de laquelle il ne se représente pas et quitte la région pour un emploi de percepteur.

60. Aurélien Brugère occupe le siège de député du 23/05/1880 au 27/10/1881 (union Républicaine) puis du 04/10/1885 au 11/11/1889 (Union des Gauches). Il bat le 21/08/1881, aux élections législatives pour Ribérac le candidat Patureau-Lanauve (député sortant bonapartiste) de 8154 voix contre 8104. Sa victoire constitue une « revanche » pour son ami et Frère Achille Simon, candidat malheureux face à Oscar Bardi de Fourtou.



Fig. 11. Temple maçonnique de La Ruche des Patriotes, rue du Palais à Ribérac, érigé en 1893 (photo Catherine Charles).

n'est pas moins que le plus proche compagnon en politique de leur père Jean Junqua...

Le 17 mai 1885 suivant, le Frère Brugère est remplacé, comme Vénérable Maître à titre définitif de La Ruche des Patriotes, par Eugène Frédéric Brûlé. Au trio précité s'ajoutent quinze autres membres fondateurs. Dix d'entre eux appartiennent à la loge Les Amis Persévérants et l'Étoile de Vésone Réunis (Périgueux) :

- Alcide Duman, minotier habitant à Bressols (Tarn-et-Garonne),
- François Ladevi-Roche, médecin et maire de Saint-Germain-du-Salembre,
- Louis Antoine Sudrie, employé des Ponts et Chaussées,
- Joseph Deborde, notaire à Allemans,
- Jean Prosper Achille Simon, médecin et maire en fonction de Ribérac,
- Joseph Rebeyrol, professeur à l'École Primaire Supérieure de Ribérac,
- Étienne Lagarde, lui aussi professeur à l'École Primaire Supérieure de Ribérac,
- Edmond Coulombeix, conducteur des Ponts et Chaussées,
- Jules Rolden, négociant à Périgueux,
- Alfred Bloys, instituteur.

Les cinq autres sont membres d'autres loges, plus ou moins lointaines :

- Désiré Bastin, entrepreneur de travaux publics, membre de la loge L'Industrie, Orient⁶¹ de Saint-Étienne,
- Adolphe Cros-Puymartin, architecte, membre de la loge L'Avenir de Nontron,
- Honoré François Aurillac, médecin, membre de la loge L'Accord Parfait de Rochefort,
- Ange Rossi, chef de section au chemin de fer, membre de la loge La Fraternité, Orient de Brive,
- Henri Lamon, rentier, membre de la loge vénézuélienne Léottad n°12 à Caracas (Venezuela).

61. Le mot Orient sert à désigner la ville où se situe une loge maçonnique.

Contrairement à certaines rumeurs d'affairisme qui se répandent déjà à cette époque... où la société française se nourrit d'un certain antimaçonnisme, l'entraide fraternelle se limite strictement à aider son propre frère à trouver un emploi, n'évitant ni à la chapellerie de sombrer dans la faillite ni à Jacques Alphonse de couler sous les dettes.

La participation de Jacques Alphonse dans la création de la nouvelle loge peut être envisagée comme un « juste retour des choses », en « remerciement » de l'attribution d'un travail à son frère Jacques Nathalis par Eugène Frédéric Brûlé. En effet dès le 2 avril 1880, date à laquelle il est nommé en poste à Ribérac, le Frère Brûlé⁶² se met en quête de rassembler un nombre suffisant de Frères pour permettre la création d'une loge. Il n'y parvient qu'au terme d'un long et fastidieux travail de recrutement qui dura près de cinq ans. Jacques Alphonse lui apporte ainsi son aide ponctuelle puisque moins d'un an après la création de La Ruche des Patriotes, il demande, le 1^{er} mars 1886, sa mise « en congé illimité » de la loge de Ribérac afin de partir pour Valparaíso au Chili (fig. 12). Espérant se refaire une santé financière et y retrouver son ancien niveau de fortune, il séjourne en Amérique Latine de 1887 à 1898, en compagnie de ses enfants et de sa femme « Mary », pour qui cette expérience est un échec complet. De nature dépressive, elle ne supporte que très difficilement l'éloignement de la France et d'avec sa mère, avec laquelle elle entretient une correspondance dense et régulière.

La situation financière de Jacques Alphonse s'aggrave d'autant plus que l'héritage revenant à son épouse est détourné par les malversations frauduleuses de son beau-frère. À leur retour du Chili vers 1898-1899, il ne peut que constater amèrement la dilapidation totale de la fortune familiale

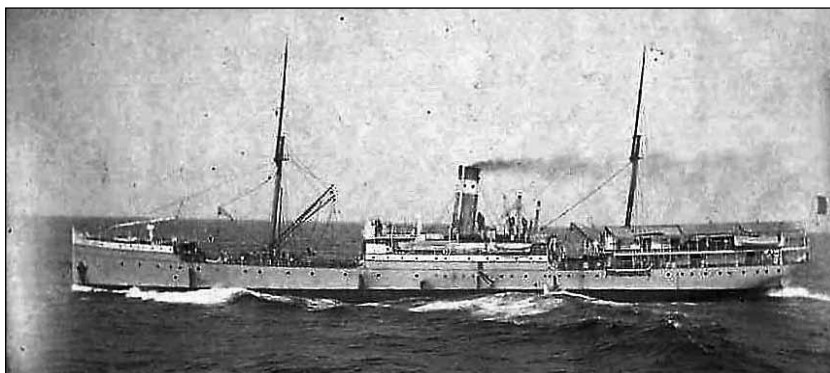


Fig. 12. Paquebot à vapeur *Ville de Maceio*, Compagnie des Chargeurs Réunis, assurant la traversée de l'Atlantique à destination du Chili, à la fin du XIX^e siècle.

62. À cette époque, Eugène Frédéric Brûlé est rattaché à une loge de région parisienne et participe aux travaux de celle de Périgueux en qualité de visiteur.

des Marcon. Dès lors, les membres de la famille spoliée (et plus tard leurs descendants) se lancent dans une succession de procès et recours, procédure qui se poursuivra jusqu'en fin 1925.

Jacques Alphonse Junqua passe les treize dernières années de sa vie, en région parisienne, occupant un emploi de comptable alors que sa femme est gardienne d'immeuble. Le couple ne reviendra jamais ni à Ribérac ni en Périgord. Rien n'indique si Jacques Alphonse poursuit dans la voie maçonnique lors de son long séjour au Chili. Mais, peu après son retour en France, il s'installe momentanément en 1904, à Levallois-Perret au 75 rue Voltaire⁶³, se situant à toute proximité⁶⁴ de sa nièce Renée Marguerite Amélie (fille de Jacques Nathalis), épouse d'Henri Violette instituteur. Les deux hommes peuvent fort bien avoir fréquenté la même Loge puisque le jeune instituteur public n'échappe pas à voir son appartenance à la franc-maçonnerie dévoilée⁶⁵ en 1905.

Le sort des locaux de la chapellerie de Ribérac

Après la cessation de l'activité industrielle et de la fermeture de la fabrique Junqua au Châlard, les locaux semblent être laissés en l'état, abandonnés aux assauts du temps. Le quartier occupe encore quelques rares familles de filateurs en 1891, concentrés entre l'usine à gaz et la gare. Ces deux dernières ne survivront pas non plus au XX^e siècle...

L'usine à gaz, inaugurée dans la ferveur populaire en février 1888, est immédiatement dirigée par Louis Koelher⁶⁶, fils d'un vigneron alsacien et qui reste l'un des illustres co-fondateurs en 1909 du Club de Rugby Ribéracois. Vingt ans plus tard, en 1908, le gaz est remplacé par l'électricité pour l'éclairage public de la ville. Louis Koelher achève sa brillante carrière, en juillet 1927, en qualité d'administrateur principal de la Société Parisienne de Distribution d'Électricité... société qui est un des pivots de la création d'EDF en 1945.

La gare de Ribérac et sa ligne de chemin de fer à destination de Périgueux sont inaugurées le 18 décembre 1881, plaçant Ribérac à une heure et demie de la capitale périgourdine. Trois trains aller-retour desservent Périgueux quotidiennement. Le succès est immédiat puisqu'en 1889 cette section accueille près de trente et un mille voyageurs par an ! Elle est ensuite

63. Archives privées famille Besson-Léaud.

64. Le couple Violette demeure à environ 400 mètres du couple Junqua... La rue Vallier étant l'ancienne appellation de l'actuelle rue Louise-Michel.

65. *Les francs-maçons dans l'enseignement : 4 000 noms tirés du « Répertoire maçonnique » et des archives de l'Association antimaçonnique de France*, éditions bureaux de l'Association antimaçonnique de France, Paris, 1911, 119 pages.

66. Il naît à Ribeauvillé, dans le Haut-Rhin, le 5 août 1861. Lui aussi franc-maçon au sein de la loge de Ribérac, La Ruche des Patriotes ; il est initié le 16 mai 1903, accède au grade de Compagnon le 7 mai 1904 et est élevé au grade de Maître le 20 mai 1905.

agrandie par la jonction, le 27 août 1888, avec la section Ribérac-Mussidan. Le « nœud ferroviaire », connexion de communication entre Angoulême, Périgueux, Libourne et Limoges avec pour point de convergence Ribérac, se développe assez rapidement. Le 8 juillet 1894, s'ouvre la section Ribérac-Angoulême, finalisée le 1^{er} juillet 1906 par la section Ribérac-Parcoullac-Médillac. Cependant, l'essor du transport automobile individuel entraîne, dans les années 1950, la fermeture définitive de l'ensemble des sections ferrées passant par Ribérac.

À la fin du XIX^e siècle, l'essor de la papeterie entraîne une forte demande en pièces de feutre... ce même drap de laine non tissé qui entre dans la confection des chapeaux et des uniformes. Ayant ce matériau en commun, on pourrait voir dans l'industrie papetière une possible reconversion de l'activité de la fabrique Junqua alors que la chapellerie traditionnelle de feutre entame son irréductible déclin. Le feutre pour chapeaux, en tant que produit fini, sert dans l'industrie papetière au cours de la phase de pressage du papier où, placé entre les différentes couches de feuilles « fraîches », il permet d'en évacuer l'humidité résiduelle par ses bords toujours plus grands que les feuilles. L'Angoumois étant un important territoire papetier, il devient de surcroît un des plus grands centres feutriers de France. Les feutres pour papeterie usagés ou non utilisés sont alors récupérés pour servir à la confection des célèbres pantouf es charentaises, dont les ventes explosent au début du XX^e siècle. La « Charentaise » naît lorsque les fabriques de feutres pour papeterie se mettent à produire spécialement du feutre pour pantouf es.

Quoi de plus logique alors que les locaux de l'ancienne chapellerie Junqua, du fait de son idéale situation en bord de Dronne et de la voie de communication ferrée, intéressent un couple d'industriels charentais, originaires de L'Isle-d'Espagnac. En 1895, Émile Marty et son épouse Honorine Rousselin s'installent à Ribérac. Ils sont déjà propriétaires depuis 1883 d'une même fabrique de feutres pour papier, au lieu-dit Chaumontet⁶⁷, situé en plein cœur de la ville de L'Isle-d'Espagnac en proche banlieue d'Angoulême. Celle-ci employant déjà vingt-sept personnes⁶⁸ se complète de la toute nouvelle fabrique qui ouvre ses portes au Châlard sous le nom de Marty-Rousselin.

Mais c'est grâce au mariage, le 28 octobre 1898 à Ribérac de leur fille, Madeleine Jeanne Rose Marty, née le 16 janvier 1870 à L'Isle-d'Espagnac, que l'activité de cette fabrique de feutres pour papeterie va croître de manière extraordinaire. En effet, elle épouse un ingénieur, tout droit sorti de l'École des Arts et Métiers d'Angers⁶⁹. Homme d'initiative, Ernest Henri Postillon (1868-1936), originaire de Sigogne (Charente) et ancien élève de l'École Primaire

67. Le site industriel a aujourd'hui entièrement disparu et se trouve remplacé par une école maternelle.

68. Inventaire historique des Sites Industriels et Activités de Services, référence POC 1600397.

69. Promotion du 29 septembre 1883 et diplômé en 1886.

Supérieure de Ribérac, se lance dans la modernisation de l'outil de fabrication et parvint à le placer au sommet de l'industrie de la région. Diplômé en 1886, Ernest Postillon est alors nommé sous-ingénieur aux services du jour des Mines de Buay puis ingénieur du chemin de fer et des services électriques de la Compagnie de Chemin de Fer. En octobre 1898, il prend donc la direction de l'usine de feutre de Ribérac en qualité d'ingénieur.

À son décès le 21 août 1936 à Ribérac ⁷⁰, la direction de l'établissement plus connu désormais sous le nom d'Ets Postillon & Cie, jugé « modèle » dans son domaine, revient à son fils Henri Émile (1900-1971) qui, en 1962, cède l'entreprise au Groupe Albany International. Spécialisé dans les tissus techniques, les textiles pour l'industrie et dans les matériaux composites, cette société fournit tant l'industrie papetière que l'aéronautique. Mais la fabrication de feutre, employant près de cinquante-deux ouvriers dans les années 1960, s'achève en 2009 par la fermeture définitive du site de Ribérac.

Près de quatre ans après la fermeture de l'ancienne usine de feutre, une nouvelle entreprise ⁷¹ en occupe désormais l'emplacement depuis le 1^{er} mars 2014... poursuivant sans peut-être le savoir le rêve entrepreneurial d'un modeste artisan chapelier qui, en 1865, a le premier fait résonner le bruit d'une machine dans le quartier du Châlard. C'était il y a plus de cent cinquante ans !

C. C.-G.

Bibliographie

- ALIS abbé Raymond Louis, 1892. *Histoire de la ville et de la baronnie de Ste Bazeille (de l'ancien diocèse de Bazas) : depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours*, Agen, éd. Michel & Médan, 607 p.
- DAVIET Jean-Pierre, 2011. « Mémoires de l'entreprise française du XIX^e siècle », *Revue d'Histoire du XIX^e siècle* (Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle), n° 23, Nouvelles approches en histoire économique, p. 105-119.
- FERNÁNDEZ-DOMINGO Enrique, 2006. *Le négoce français au Chili, 1880-1929*, Rennes, éd. Presses Universitaires de Rennes, 379 p.
- GUILLAUMIN Gilbert 1859. *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation*, t. I – A à G, Paris, Librairie Guillaumin et Cie, 1828 p.
- LAMOTHE Louis de, 1881. « Voyages agricoles en Périgord », *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne : journal de la ferme modèle et des comices agricoles du département*, t. XLII.
- ORTIGUE Edmond et ROLLAND Raymond, 1984. « Les chapeliers de Camps-la-Source (XV^e-XIX^e siècle) », *Études rurales*, n° 93-94, L'eau, p. 243-270.

70. *Bulletin administratif de la Société des Anciens Élèves des Écoles Nationales des Arts et Métiers*, école d'Angers, n° 10, octobre 1936, p. 677.

71. Il s'agit d'une PME spécialisée dans la construction métallique.

Nouvelles données sur « l'appendicite » de Joel White McPherson en 1944

par Jean-Pierre DUHARD

L'évasion par ses propres moyens en mars 1944 d'un pilote allié, alors que Jean Gaussen, jeune interne à l'hôpital de Périgueux, avait préparé, à la demande d'un agent des services secrets, un plan médical pour simuler une appendicite, permettant un enlèvement par des résistants, resta longtemps pour lui un mystère. Il fut éclairci en 1981 (trente-sept ans après les événements), alors qu'il était parvenu, grâce aux mormons, à retrouver l'intéressé, qui était en phase terminale d'une longue maladie. Ce dernier eut le temps de dicter un résumé de ses aventures avant de décéder en octobre 1981, et ce récit a fourni la matière à Jean Gaussen d'un article paru en 1996 dans notre Bulletin¹.

Il s'agissait du lieutenant Joel W. McPherson, pilote de chasse de la 8^e Air Force américaine qui s'était parachuté en France le 29 janvier 1944 à la suite d'avaries sur son appareil. Recueilli par le maquis, puis fait prisonnier le 6 mars 1944 par les gardes de la gendarmerie du capitaine Jean, il était retenu à la prison de Périgueux.

1. Le présent texte est une suite à cet article de Jean Gaussen, « Histoires d'évasion » (GAUSSEN, 1996).

Le plan proposé par le jeune interne était de faire simuler au prisonnier une crise d'appendicite un dimanche où il serait de garde, d'espérer son transfert à l'hôpital où il le recevrait et agirait en sorte de faire programmer l'intervention pour le lendemain où de faux infirmiers, mais vrais résistants, viendraient le chercher avant son départ au bloc opératoire.

La déclassification des documents secrets de l'USA Air Force aux archives de Washington, et les possibilités de recherches qu'offre le Web, nous ont permis d'accéder au dossier militaire de ce pilote et de retrouver son fils Dean, qui nous a communiqué les documents en sa possession, permettant de retracer une histoire plus complète. Les circonstances et les suites de l'appendicéctomie subie font l'objet du présent article ; son séjour dans le maquis en Périgord et son évasion feront l'objet d'autres publications.

Alors qu'il avait été recueilli par un groupe de maquisards à Saint-André-de-Double (Dordogne) et suivait leurs déplacements pour échapper à la traque des Allemands et des gardes de la gendarmerie, Joel McPherson (fig. 1) avait été capturé avec eux le 6 mars 1944 et conduit à Périgueux. D'abord gardé deux jours à la gendarmerie, il fut transféré à la maison d'arrêt de la place Belleyme.

Le 8 mars, un agent des services secrets alliés demanda son concours à Jean Gaussen (fig. 2), qui appartenait au groupe de Mireille, l'alias de Mojzesz Goldman, pour faire évader un militaire de nom et nationalité non précisés, que les Allemands retenaient à la maison d'arrêt, ce qu'il accepta.

Les différents témoignages sur l'aventure de McPherson à Périgueux

Pour reconstituer l'histoire de la fausse appendicite et de l'évasion qui s'en suivit, nous disposons de plusieurs récits, ceux de Joel McPherson et ceux de Jean Gaussen, faits à des moments différents : 1944 et 1981 pour le premier, 1982 et 1996 pour le second.

Concernant Joel McPherson, les plus anciens récits sont ceux recueillis dès son retour en Angleterre, lors du débriefing de début août 1944 avec le Military Intelligence Service et conservés dans son « *E & E Report 849 Evasion in France* ».

Nous y avons trouvé trois versions : une manuscrite, difficile à lire, mais qu'a pu déchiffrer en grande partie et traduire Jean-Louis Gaussen, une dactylographiée et corrigée manuellement, et enfin la version dactylographiée définitive, officielle, datée du 9 août 1944. Elle a été compilée par Dorothy

A. Smith, capitaine au Women's Army Corps, et approuvée par W. S. Holt, lieutenant-colonel d'active, commandant.

Les trois versions se recoupent pour l'essentiel, mais non dans tous les détails, et nous retiendrons ceux de la version manuscrite, sans doute plus spontanée et plus proche de la vérité. En sachant que la mémoire est toujours une reconstruction active et dynamique et que les récits successifs peuvent varier en fonction du contexte présent.

Une seconde version date de 1981, trente-sept ans plus tard, c'est celle que Joel McPherson dicta sur son lit de malade à Mrs G. Layton, professeure de français au collège voisin, alors qu'il était en phase terminale d'un cancer du côlon ; il devait décéder quelques jours plus tard.

À la suite de ce décès, J. Gaussen voulut à son tour fournir son témoignage, ce qu'il fit une première fois dans une lettre adressée à Dean McPherson, son fils ; ce dernier ne lui répondit pas, faute de la comprendre, car elle était en français, mais nous assura, en janvier 2016, l'avoir reçue. J. Gaussen compléta son récit dans l'article cité de 1996. Après être parvenu à entrer en contact avec le fils de McPherson, nous avons pu obtenir quelques détails supplémentaires.

Un dernier témoignage nous a été fourni par le fils du docteur Paul Delluc (fig. 3), chirurgien qui reçut et opéra McPherson ; il s'agit du docteur Gilles Delluc, né en 1934, qui avait dix ans au moment des faits.

C'est à partir de cet ensemble que nous allons tenter de reconstituer l'histoire de sa fausse crise d'appendicite, dont il fut opéré sans nécessité, et qui aboutit à l'évasion réussie qu'il mit en œuvre deux semaines plus tard.

Le plan d'évasion préparé par Jean Gaussen

Revenons à Jean Gaussen : natif de Neuvic-sur-l'Isle en Dordogne, il était devenu « faisant fonction d'interne » en chirurgie dans le service du Dr Henri Gaillard à l'hôpital de Périgueux.

Le 10 mars 1944, un vendredi, un agent des services secrets lui demanda donc son concours :

« Je m'occupais dans la clandestinité de soigner et faire évader les prisonniers des autorités d'occupation. Un jour, on me prévint qu'un militaire allié venait d'être incarcéré à la prison de la ville. [...] Rapidement, j'échafaudais un projet pour le faire sortir de la prison, le faire transporter à l'hôpital et le faire évader. »

Ce plan était donc de faire simuler au prisonnier une crise d'appendicite un dimanche, jour où il était de garde et les chirurgiens en titre de repos, d'espérer son transfert à l'hôpital, où il le recevrait et ferait programmer

l'intervention pour le lendemain, le lundi 13 mars². Mais, de faux infirmiers, mais vrais résistants, viendraient le chercher avant son départ pour le bloc opératoire, l'enlevant de force si nécessaire. Jean Gausсен écrivait en 1982 au fils :

« Que s'est-il passé exactement dans la prison, je ne l'ai jamais su. Votre père est arrivé le samedi à l'hôpital et a été immédiatement opéré. »

L'exécution du début du plan

Le matin du samedi 11 mars, au moment de recevoir son petit-déjeuner, un des gardiens français de la prison, complice, glissa à McPherson un petit paquet qui contenait du tabac Bull Durham³, celui dont on se sert pour rouler les cigarettes. Des comprimés d'aspirine *Usine du Rhône* y étaient joints, contenus dans un petit étui métallique, rien de compromettant, s'il y avait un contrôle.

Il y avait également une note dans le paquet expliquant : « *Friends await you in the hospital* » (Des amis vous attendent à l'hôpital), et le texte, préparé par Gausсен et traduit en anglais, se poursuivait en indiquant comme simuler une crise d'appendicite.

« Le manuel du parfait simulateur n'existant pas, relatait J. Gausсен, je dus écrire le chapitre de l'appendicite : description des douleurs, attitude dans le lit, manière de réagir à la palpation, emplacement du point douloureux. Les vomissements étant impossibles à simuler, il fallait les provoquer. Je connaissais une vieille recette : un comprimé d'aspirine réduit en poudre et mélangé au tabac d'une cigarette. Le gardien transmet les instructions.

J'étais sans inquiétude quant aux conclusions futures du médecin attaché à la prison. L'idée qu'il puisse méconnaître une appendicite était hors de question et qu'il puisse repousser le diagnostic à une deuxième visite n'était guère pensable, surtout un dimanche. Voici donc le plan qui, pour réussir, devait respecter un horaire absolument strict. »

« Il y avait une note dans le paquet, se souvenait McPherson en 1981, me disant d'écraser l'aspirine dans une des cigarettes et de la fumer. Cela me causerait une forte nausée, de la fièvre et les symptômes de l'appendicite. La note me disait bien comment feindre l'appendicite, mais ne me disait pas quand je devais commencer. Je pris sur moi de commencer sur-le-champ. »

2. Ce genre d'extraction n'était pas exceptionnel. Florentino Goikoetxea Beobide (1898, Hernani - 1980, Ciboure), un Basque du sud, réfugié à Ciboure en 1936 pour fuir le franquisme, devint passeur pour le réseau Comète à partir de 1942. Le 26 juillet 1944, alors qu'il passait du courrier pour l'*Office of strategic services*, il avait été blessé et arrêté par une patrouille allemande. Conduit à l'hôpital de Bayonne, il y fut enlevé vingt jours plus tard par deux résistants du réseau Phratie. Caché à Biarritz, il y resta jusqu'à la Libération (<http://www.euskomedia.org/aunamendi/66614>).

3. Le *Genuine Bull Durham smoking tobacco* était une marque de renommée mondiale de tabac en feuilles, fabriqué à Durham, en Caroline du Nord, depuis 1850. Sa présence en Périgord ne pouvait provenir que de conteneurs parachutés par les Alliés à l'intention de la Résistance.



Fig. 1 à 3, de gauche à droite : Joel McPherson (circa 1943, coll. McPherson), Jean Gausсен (circa 1950, coll. Gausсен), Paul Delluc (circa 1946, coll. G. Delluc).



Fig. 4 : La place Francheville, la place Bugeaud et, en arrière de celle-ci, l'ancien hôpital de Périgueux (démoli dans les années 1950) (coll. Archives départementales de la Dordogne, fonds Roger Henrard).

McPherson ignorait alors d'où provenait le paquet et ne l'apprit que l'année suivante, une fois revenu aux USA, quand il reçut une lettre datée du 16 octobre 1945, émanant d'une M^{me} Gaston Breton, de Périgueux, lui apprenant qu'elle avait remis le paquet à un policier de la prison, sympathisant de la Résistance :

« Vous serez très surpris de recevoir cette lettre. L'année dernière, quand vous étiez à l'hôpital, j'ai eu l'occasion de vous envoyer un petit paquet par un policier. Vous m'avez écrit une lettre et dit avoir été pris ensuite par les Allemands. Maintenant la guerre est finie et vous devez être très heureux également. [...] Je serais très heureuse de recevoir de vos bonnes nouvelles très bientôt. Maintenant, Périgueux est calme et libre. Jamais les Français ne doivent oublier ce que le peuple américain a fait pour nous. Sincères salutations. M^{me} Breton. »

Joel McPherson se souvenait avoir été aidé par son compagnon de cellule, un maquisard détenu avec lui, et qui ne le dénonça pas, ce qui lui aurait certainement valu l'indulgence des Allemands et, peut-être, la liberté. Dans le texte manuscrit, il précise :

« J'étais en prison à Périgueux quand les cigarettes et le mot m'ont été discrètement transmis. Max Paulins⁴ était le maquisard qui était dans la cellule avec moi. Il m'a aidé dans le cadre de la "ruse", bien qu'il savait qu'il n'avait pas la possibilité lui-même de s'échapper. »

Aussitôt qu'il eut achevé cette cigarette, la fièvre apparut, avec les nausées, et il se sentit vraiment malade ("*truly miserable*"). Il appela le gardien, en lui montrant qu'il souffrait du ventre, et celui-ci transmit sa plainte au médecin de la prison qui vint l'examiner. Il parlait très bien anglais, écouta les symptômes, vérifia la sensibilité appendiculaire, et assura à la direction de la prison qu'il s'agissait d'une crise d'appendicite et qu'il devait être transporté à l'hôpital pour un examen complet.

Il était environ 14h30 quand une ambulance vint le prendre pour le transférer. Il n'existait pas d'hôpital pénitentiaire à Périgueux, mais le vieil hôpital (fig. 4) disposait d'une petite salle forte de détention, dont la sécurité avait été renforcée après l'enlèvement de deux hommes de Mireille trois mois auparavant⁵. Les verrous et les chaînes avaient été changés, et deux gardiens armés mis en faction dans le couloir en permanence.

Toujours dans son récit manuscrit, et ce n'est pas repris dans le texte officiel, Joel McPherson poursuit :

4. Son nom ne figure pas dans l'ouvrage GILLOT et MAUREAU, 2011.

5. Rapporté également par PENAUD, 1985, p. 188-189. Lors de notre externat à Bordeaux dans les années 1960, nous avons visité une salle de détention à l'ancien hôpital du Tondu. L'accès nous avait paru assez peu sécurisé, notre blouse blanche ayant servi de sésame.

« À l'hôpital, un petit homme me glissa une autre note : "Vous êtes maintenant entre les mains d'amis. Lundi ou plus tard, nous vous emmènerons dans un lieu sûr". Il n'ont pas voulu me donner à manger, j'étais encore (nauséux ?). Le docteur m'a donc enlevé l'appendice. »

L'intervention du chirurgien modifie le plan de Jean Gausсен

À la nuit tombante, deux garçons de salle arrivèrent avec un brancard, disant que le docteur désirait l'examiner en bas, et il crut que c'était pour le faire évader, plus tôt qu'annoncé. McPherson assura qu'il n'avait pas besoin de brancard et pouvait marcher seul. Accompagné des brancardiers et de deux gendarmes, il descendit vers une salle, qui était celle d'opération, où le médecin lui dit de monter sur la table et commença à le palper.

Ce docteur ne parlait pas anglais et ils ne pouvaient donc communiquer, mais il l'examina longuement (sans doute perplexe), conclut à une appendicite, et une infirmière commença à préparer le masque d'anesthésie, pendant que le médecin se lavait les mains et enfilait des gants en caoutchouc.

Réalisant que l'on s'apprêtait à l'opérer sur un faux diagnostic, McPherson quitta la table d'un bond et tenta de leur montrer qu'il allait bien en exécutant des mouvements de gymnastique, n'importe quoi, pour leur prouver qu'il était en parfaite santé. Il raconte :

« Ce même soir, j'ai été amené à la salle d'opération et le médecin a commencé à me piquer. J'ai parlé et parlé et puis je suis descendu de la table et fait des exercices sur place, mais personne n'était convaincu. Les gendarmes ont essayé de me retenir et j'ai lutté violemment, mais fus finalement maîtrisé et on me mit le masque avec l'éther. »

L'infirmière, le garçon de salle et les gendarmes répétaient « allez, allez... » et commencèrent à s'impatienter. Effectivement, après une discussion de quelques minutes, ils le placèrent sur la table en le maintenant de force, avec rudesse disait-il et malgré sa résistance, le médecin commença à le piquer, le masque lui fut appliqué et son appendice enlevé.

L'explication de cette intervention tardive nous semble liée au fait qu'il n'était pas à jeun, comme il l'indique, l'ambulance étant venue le chercher « juste après le déjeuner ». Le temps de jeûne recommandé avant une intervention abdominale est d'au moins six heures.

À l'époque, l'anesthésie se faisait avec le masque d'Ombredanne appliqué par une infirmière, permettant de faire respirer de l'éther halogéné (non inflammable) et de ventiler le patient. Cette méthode fut utilisée jusqu'aux années soixante, et par expérience personnelle, nous savons que l'odeur de l'éther est désagréable à dose anesthésique, donne l'impression de manquer

d'air, procure un endormissement rapide et profond, un réveil lent, et des nausées (voir vomissements) postopératoires fréquentes après administration prolongée. Selon son témoignage manuscrit (traduit), il ne put lutter longtemps, mais mit du temps à se réveiller :

« Je me réveillai plusieurs heures plus tard avec beaucoup de souffrance, car ils n'avaient pas beaucoup de morphine et, de plus, j'étais troublé par la nature des événements et je passai ma colère sur tous ceux qui approchaient. »

Pourtant, la douleur abdominale après appendicectomie est en général tout à fait tolérable, même si elle est une gêne aux mouvements les premiers jours. Personne ne lui expliqua, sans doute, qu'il avait été opéré par une incision dans le bas de la fosse iliaque droite, point préconisé par un compatriote américain, le Dr Charles McBurney un demi-siècle plus tôt. Ce qui le préoccupait davantage était de savoir ce qu'était devenu l'interne annoncé ⁶ :

« L'interne qui était une partie essentielle de l'ensemble du système n'est pas venu en service jusqu'à lundi, et je suis arrivé le samedi ! Le médecin qui a effectué l'intervention a envoyé des excuses à Philippe d'avoir fait manquer mon évaison, mais a fait dire que mon appendice était vraiment en mauvais état ! »

Le lendemain, le dimanche 12 mars, jour de son vingt-sixième anniversaire, il eut la visite de la *Sipo-SD* (administrée par la Gestapo) dans la salle forte de l'hôpital, mais, trop malade, il ne put leur répondre :

« Les Allemands vinrent me voir et me demandèrent mes nom, grade et date de naissance. Après avoir examiné ma chemise vert olive, ils décidèrent que je n'étais pas un officier, comme je l'assurai, et partirent mécontents après quelques remarques insultantes dans ma direction. »

Le lundi matin de bonne heure, comme annoncé dans le mot remis à son arrivée, deux hommes en uniforme blanc (des blouses propres empruntées à un boucher) arrivèrent avec un brancard disant que le docteur désirait l'examiner en bas. L'infirmière du service leur répondit qu'il était trop malade pour être déplacé, ayant été opéré l'avant-veille pour une appendicite.

Quand les brancardiers improvisés entendirent cela, « leurs visages s'allongèrent d'un pied » observa McPherson, et il comprit immédiatement qui ils étaient. Ils quittèrent la pièce sur-le-champ. Quelques minutes après, le docteur arriva et quand l'infirmière lui demanda pourquoi il voulait voir

6. Ce commentaire ne figure pas dans le *Report 849* final.



Fig. 5. La caserne Daumesnil à Périgueux (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

l'opéré en bas, il répliqua qu'il n'avait envoyé personne, n'ayant aucune raison de l'examiner au sous-sol. Ils eurent une longue conversation concernant les deux brancardiers supposés et conclurent qu'ils étaient certainement des gens de la Résistance.

À partir de ce moment-là, il fut gardé de très près, la porte verrouillée en permanence et, chaque fois que quelqu'un venait dans la pièce, les revolvers des gardes étaient dégainés. Vers le milieu de l'après-midi, les gendarmes arrivèrent avec une ambulance allemande et le transportèrent à l'infirmerie de la caserne Daumesnil, occupée par les troupes allemandes (fig. 5).

Jean Gausсен arrive trop tard

Revenons maintenant aux deux récits de Jean Gausсен, qui complètent et explicitent celui de Mc Pherson ⁷. Le plan du jeune interne était de recevoir le faux malade le dimanche, de prévenir alors le chirurgien de garde, sans lui parler de complot avec la Résistance, et de lui proposer de temporiser

7. Guy Penaud a relaté le témoignage de J. Gausсен dans son livre : PENAUD, 1985, p. 188-189.

jusqu'au lundi matin, en exposant que la crise d'appendicite était peu grave, et le lendemain, les résistants viendraient l'enlever.

Mais, le samedi, le jeune interne était absent de l'hôpital ; il avait (sans doute) rejoint sa famille à Neuvic par le train régulier assurant la liaison de Périgueux à Bordeaux⁸. Par contre, il était de garde le lendemain, dimanche 12 mars, et escomptait pouvoir accueillir ce militaire candidat à l'évasion, dont il ne savait ni le nom, ni la nationalité. Lorsqu'il arriva dans le service de chirurgie le dimanche après-midi, il apprit ce qui s'était passé :

« Je rencontrais une vieille infirmière de la salle d'opération : "Ah monsieur, si vous aviez été là hier !... Une appendicite... un prisonnier... un Anglais ou un Américain... je ne sais pas... On ne comprenait pas ce qu'il disait... Ah monsieur, si vous aviez vu cette comédie... Il ne voulait pas être opéré... il disait : demain, demain... Quand il a vu le masque, il a même dit "Moa pas malade". Je crois qu'il n'est pas normal... Il va nous faire un *delirium*⁹, c'est sûr !" ».

À ce moment-là, il était trop tard pour joindre le commando chargé de l'enlèvement et J. Gaussen ne pouvait non plus aller lui rendre visite, car cela aurait pu compromettre sa sécurité de sympathisant actif de la Résistance. Le lundi matin de bonne heure, il se posta à proximité de l'entrée de l'hôpital, gardée par un concierge, espérant intercepter les hommes de main et leur indiquer de procéder malgré tout à l'enlèvement, malgré l'intervention subie. Mais ce n'est pas par cette entrée qu'ils pénétrèrent, mais par une autre, destinée aux véhicules et que personne ne gardait, et il les attendit en vain :

« Le lendemain matin, je surveillais discrètement l'entrée de l'hôpital pour intercepter les infirmiers, mais la malchance persistait. Je ne les repérais pas. Ils ne passèrent pourtant pas inaperçus avec leur blouse d'une blancheur éclatante qui étonnait un peu, dans ce vieil hôpital, qui n'était pas habitué à tant de propreté. Ils arrivèrent sans encombre à la salle des détenus où, le plus simplement du monde, et sans la moindre demande d'explication, les policiers leur ouvrirent la porte. Ils réclamèrent l'appendicite, s'étonnèrent que l'opération ait déjà eu lieu, vérifièrent eux-mêmes en soulevant le drap du malade, s'excusèrent et disparurent rapidement. Un quart d'heure plus tard, l'alerte était déclenchée. [...] Le soir même la police allemande venait le chercher et l'emmenait vers une destination inconnue. [...] Pour quelles raisons le docteur Paul Delluc l'a-t-il opéré d'urgence ? [...] Je suppose qu'il a pensé que

8. Celui qui fera l'objet du hold-up de plus de 2 milliards de francs du 26 juillet 1944 en soirée en gare de Neuvic ; y participait, entre autres groupes, celui d'Ansel-Diener, auquel appartenait J. Gaussen.

9. Le *delirium tremens*, conséquence du sevrage alcoolique, se manifeste par de l'agitation, de la fièvre, des troubles de la conscience ; cette « vieille infirmière » avait certainement eu l'occasion d'en observer chez des paysans, souvent buveurs d'alcool artisanal distillé à partir de prunes ou de râpe de raisin.

l'Américain voulait prolonger au maximum son séjour en France dans l'attente du débarquement proche et qu'il a pratiqué une opération de complaisance. »

Témoignage de Gilles Delluc

Ces raisons, un témoin oral nous les a exposées : son fils, lui-même médecin (et préhistorien), le docteur Gilles Delluc¹⁰. Né en 1934, il avait dix ans à l'époque des faits, et il en a gardé des souvenirs, son père ayant le soir même raconté ce qui s'était passé.

Le Dr Paul Delluc (1906-1957) était chirurgien-adjoint de l'hôpital de Périgueux, dont le chirurgien-chef était le Dr Henri Gaillard, et ils partageaient le même service. Les raisons cherchées par Jean Gausсен se résumaient en une phrase, et un commentaire :

« Mon père pratiqua cette intervention médicalement inutile pour gagner du temps et sauver provisoirement cet aviateur prisonnier des Allemands. Cela concordait avec son attitude habituelle de chirurgien, chrétien fervent et discret, volontaire et patriote. Il avait servi dans une ambulance chirurgicale légère affectée à la Ligne Maginot (ACL franco-anglo-américaine 212) avec son ami le Pr Henri Redon et, peu avant la Libération, il s'engagea dans l'Armée secrète¹¹. Son propre père, le colonel Gustave-Barthélemy Delluc, ami de Lucien Dutard¹², faisait de son mieux à Cadouin¹³. »

Selon Gilles Delluc, son père n'avait pas été mis au courant du complot, mais quand il vint l'examiner, sans être dupe de son état réel, il décida de l'opérer « en urgence », quasiment de force, afin de gagner du temps à n'importe quel prix :

« Le soustraire, ne serait-ce que provisoirement, aux Allemands, tel était le véritable motif de son intervention (aux deux sens du terme). C'est ce qu'il nous raconta le soir même à la maison, à ma mère et à moi. Je me souviens même très bien qu'il était fier d'avoir pu tenter quelque chose. Et j'étais fier de lui. En revanche, cette appendicectomie empêcha l'enlèvement du pseudo-malade par la Résistance le lundi matin.

« En conclusion, pour moi : a - Le mérite d'avoir fait sortir McPherson de la prison – soit l'essentiel – revient à la Résistance et à M. Jean Gausсен ; b - L'intervention chirurgicale, effectuée par le Dr Paul Delluc, dans son ignorance du complot, pour tenter de sauver le prisonnier, a voulu parer au plus pressé. Elle empêcha la Résistance de continuer l'action prévue, mais

10. Ancien médecin-chef de service du Centre hospitalier de Périgueux.

11. Attestation d'Eugène Connangle, futur lieutenant-colonel Martial (archives Delluc).

12. L. Dutard (1912-2003), instituteur militant au parti communiste, était entré en Résistance ; il devint après la Libération député de la Dordogne.

13. FAUCON et coll., 1990, p. 129-130 et 134.

elle permit de gagner du temps. Le convalescent put s'évader peu après... sans l'aide de personne, et sans mesure punitive pour personne, à ma connaissance¹⁴. »

De l'appendicectomie à l'évasion de McPherson

Nous ajouterons à ces commentaires de Gilles Delluc, que la fin de l'histoire ne se serait certainement pas passée ainsi en cas d'enlèvement, les Allemands étant coutumiers de se livrer à des représailles, y compris sur des innocents. Quant à Jean Gaussen, il ne put connaître l'issue de ce complot que trente-sept ans plus tard, comme il le confiait en 1982 à Dean McPherson, le fils de l'opéré malgré lui :

« Par la suite, j'ai souvent, très souvent, pensé à cette extraordinaire aventure et à maintes reprises j'ai caressé le projet de retrouver la trace de celui qui avait été opéré par ma faute. Mais j'étais toujours obsédé par l'idée que ma tentative n'ait eu de suite tragique, car dans les jours qui ont suivi le débarquement de Normandie, la police allemande et surtout la Gestapo n'étaient pas particulièrement tendres. Presque tous nos prisonniers ont été fusillés. J'étais partagé entre l'espoir de le retrouver et la crainte d'apprendre sa fin tragique.

« Je pense que c'est la raison inconsciente pour laquelle je n'ai pas poussé très avant mes recherches. Et puis le temps a passé et l'année dernière on m'a demandé d'écrire quelques histoires d'évasion auxquelles j'avais participé. Je me suis enfin décidé à raconter l'histoire de votre père et à savoir ce qu'il était devenu. Je ne connaissais pas son nom. Je l'ai appris par les registres de la prison où j'ai pu pénétrer non sans beaucoup de difficultés. Voilà brièvement racontée l'histoire dont votre père fut le héros malchanceux et moi l'infortuné instigateur. »

Un détail précisé dans un article de journal le concernant est que, parvenu dans la caserne où il était désormais prisonnier, et mis en cellule, McPherson n'avait pas repris son transit (fait ses gaz) et il demanda au médecin s'il pouvait cependant boire de l'eau. Pour réponse, celui-ci lui apporta un café chaud :

« Je ne sais ce que c'était supposé faire, mais je reconnais maintenant que je n'ai jamais eu d'autre ennui de gaz avec ça. »

14. Le grand-père de Gilles Delluc, le colonel (ER) G.-B. Delluc avait « pratiquement neutralisé tous les dangers qui ont pesé sur la population [de Cadouin], notamment sur les résistants », après le meurtre d'un sous-officier allemand par R. Mathé en octobre 1943, rapportent Gillot et Maureau (2011). « L'intervention de mon grand-père avait commencé par "Je suis le colonel Delluc. Mettez-vous au garde-à-vous pour me parler" », témoigne Gilles Delluc.

Dans le *Report 849*, Joel McPherson fournit d'autres détails sur son transfert et sa détention à la caserne Daumesnil :

« L'hôpital militaire allemand était dans leur caserne. Les officiers étaient allemands, mais les troupes georgiennes. Je fus mis dans une cellule avec deux soldats, mais le fait que je sois officier était maintenant établi, et tout le personnel subalterne entrant ou sortant de la pièce devait me saluer et se montrer correct. »

McPherson poursuivait son récit en racontant qu'après quelques jours passés dans cette caserne, il remarqua que les plantons allemands le regardaient en parlant de la *Vaterland* (patrie)¹⁵. Il en déduisit qu'il allait être dirigé sur l'Allemagne et enfermé dans un camp de prisonniers de guerre. Cela le détermina à s'échapper au plus vite (*it was now or never*), surtout quand un des médecins allemands, arrivés avec l'*Ostlegionen 799* (ou *Georgisches Infanterie Bataillon 799*), après lui avoir ôté ses points de suture le déclara prêt à partir (*ready to move*).

Ce que la Résistance n'avait pu réussir à l'hôpital civil, le pilote de chasse allait y parvenir seul dans une caserne pourtant envahie par la troupe. Mais c'est une autre histoire, que nous aurons peut-être l'opportunité de raconter.

Dr J.-P. D.

Bibliographie

- DELLUC Gilles, 2016. « L'appendicite du lieutenant McPherson, dans les souvenirs du Dr Gilles Delluc », témoignage manuscrit.
- DUHARD Jean-Pierre, 2015. « Jean Gausсен : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine », *BSHAP*, t. CXLII, p. 477-504.
- FAUCON M. et coll., 1990. *Francs-Tireurs et partisans français en Dordogne*, Tulle, éd. Maugein.
- GAUSSEN Jean, 1982. « Lettre manuscrite de J. Gausсен à Dean McPherson » (archives Gausсен).
- GAUSSEN Jean, 1996. « Histoires d'évasion », *BSHAP*, t. CXXIII, p. 227-238.
- GILLOT Jean-Jacques, MAUREAU Michel, 2011. *Résistants du Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.

15. Lu dans le *Winter Haven Daily News-Chief* du 1^{er} octobre 1967 (arch. McPherson).

MCPHERSON Joel, 1944. W. E & E REPORT n° 849, « Evasion in France », *Head Quarter European Theater of Operations, P/W and X Detachment, Military Intelligence service*, 9 août 1944. Récit allant de sa panne à son passage en Espagne. Le dossier inclut un texte manuscrit, une version dactylographiée, corrigée par le compilateur, et une version définitive approuvée par le lieutenant-colonel W.S. Holt, AC Commanding.

PENAUD Guy, 1985. *Histoire de la Résistance en Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest (rééd. en 2013).

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

L'abbé Breuil provoque un effondrement à Lascaux en 1940

par Brigitte et Gilles DELLUC

Une reconstitution cinématographique de la découverte de Lascaux a été tournée par Bernard de Colmont et Roger Verdier dès 1942. L'un était un explorateur, collaborateur de Jacques Soustelle au Musée de l'Homme¹. L'autre sera, en 1946, le réalisateur de La Parade du rire, une anthologie du rire au cinéma.

Ce court métrage noir et blanc (12 minutes), intitulé La Nuit des temps, présenté par le documentariste Marcel de Hubsch, a été produit par la société Atlantic Film en 1944 et projeté à l'époque dans les salles de cinéma. L'un des inventeurs de Lascaux, Jacques Marsal, alors requis du Service du Travail obligatoire (STO) à Vienne (Autriche), a eu un jour la surprise d'assister à la projection de ce film. Il nous a raconté qu'il s'était alors écrié pour ses compagnons : « Les gars, j'y étais !² ».

Le tournage s'est déroulé dans les bois de la colline de Lascaux, dans les rochers de La Balutie et dans une grotte proche de Montignac (plus

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.

1. Son fils a laissé un grand nom à Saint-Tropez.

2. Ce film a été réédité en 2001 en DVD dans la série *Palettes*, en complément de *Lascaux, préhistoire de l'art* d'Alain Jaubert. Il est accessible sur la toile (http://www.dailymotion.com/video/xedbn_lascaux_shortfilms). Ne pas confondre avec le titre d'un scénario de Barjavel (1965), film non réalisé.

probablement Maillol que La Balutie), ainsi que dans la grotte de Lascaux. Le cameraman a filmé dans presque toutes les galeries de Lascaux, y compris dans le Puits. Avec Léon Laval, jouant l'instituteur, et un groupe de jeunes garçons, il a filmé essentiellement dans la Salle des Taureaux et au début du Diverticule axial. L'éclairage devait être suffisamment puissant : les peintures pariétales sont parfaitement lisibles. Des batteries d'accumulateur d'automobile ont sans doute été utilisées.

Un scénario à la façon de Léon Laval

Le scénario est avant tout une évocation de la découverte de Lascaux, avec tous les poncifs habituels racontés par l'ancien instituteur Léon Laval : la grotte de Lascaux aurait été découverte et explorée par hasard par de jeunes garçons alors qu'ils recherchaient, avec le chien de Marcel Ravidat, un souterrain dans la colline de Lascaux ; ils seraient ensuite allés chercher leur instituteur pour lui montrer leur découverte.

Cette *vulgate* a été récitée pendant des années, y compris par les inventeurs eux-mêmes, Marcel Ravidat et Jacques Marsal, devenus guides. Elle rajeunissait les explorateurs et surtout télescopait les détails de cette aventure qui s'étale en fait sur plusieurs jours : le 8 septembre 1940, jour du repérage de l'aven d'entrée grâce au chien Robot ; le 12 septembre, première pénétration dans la caverne ; les jours suivants, exploration complète et visites des jeunes de Montignac, jusqu'au 16 ou 17 septembre, date de la première entrée dans la grotte de Léon Laval, leur ancien instituteur³.

D'après la notice accompagnant sa réédition, le film a été tourné en 1942, sans doute pendant l'été (les arbres ont encore leurs feuilles), bien avant l'invasion de la Zone libre le 11 novembre 1942. Manifestement, au moment de ce tournage, l'inventeur Marcel Ravidat et son compagnon, Jacques Marsal, n'interviennent pas. Marcel Ravidat est parti pour les Chantiers de la Jeunesse le 1^{er} juillet 1942 et il y restera jusqu'au 26 février 1943. À son retour, menacé par le STO, il se cache dans une des grottes de Maillol, entre dans la Résistance le 17 juin 1943, dans le futur détachement FTP Jacquou le Croquant, puis il rejoint la Première Division française libre et ne reviendra que la guerre terminée⁴. Jacques Marsal, malgré son jeune âge, sera requis par le STO de 1943 à 1945 en Autriche. Leurs deux autres compagnons du 12 septembre, Georges Agniel et Simon Coencas, étaient repartis pour Paris très peu de temps après la découverte, sans aucun retour en 1942.

3. DELLUC, 2008 et 2016.

4. DELLUC, 2003.

De multiples erreurs

Dans le film, l'apprenti garagiste Marcel Ravidat (18 ans) est remplacé par un jeune louveteau, reconnaissable à la croix potencée cousue sur son chandail⁵. Il est accompagné de *cinq* garçonnets d'une dizaine d'années.

À l'époque, Léon Laval est à la retraite depuis plusieurs années. Néanmoins on le voit sur l'écran jouer le rôle de l'instituteur : il se met en scène dans sa classe, avec des jeunes élèves. Alors qu'il n'était pas du tout sévère, il tance même très durement l'un d'eux (fig. 1) et lui inflige une punition : « Vous me copierez 50 fois : "Je ne connais rien à l'histoire de l'homme des cavernes" ».



Fig. 1. Léon Laval, jouant le rôle de l'instituteur, tance sévèrement un de ses élèves (extrait de *La Nuit des temps*).

En outre, il parle en roulant les « r », contrairement à la réalité, et, pour ce faire, il est doublé par l'acteur Claude Dauphin, qui croit imiter ainsi un accent périgordin⁶. Ensuite, Léon Laval va visiter la grotte avec une demi-douzaine de garçonnets, munis de bougies, de lampes de poche et de lampes à carbure, en pénétrant non par la pente abrupte et glissante du cône d'éboulis mais par une étroite et haute galerie dans laquelle il marche sans difficulté : la scène a été tournée dans le Diverticule axial, à proximité de la Salle des Taureaux (fig. 2).

5. Dans le scoutisme, les louveteaux et les Jeannettes ont de 8 à 11 ans.

6. Nous devons ces détails à son fils, notre regretté ami François Laval (*in verbis*, 2013).



Fig. 2. Dans le film *La Nuit des temps*, l'instituteur pénètre dans la grotte de Lascaux par le Diverticule axial, en suivant les garçons.

Un détail passionnant : l'effondrement

Il y a plus intéressant encore. Une fugace image du film montre un gros effondrement aux bords nets, large d'au moins 3 mètres. Il apparaît comme creusé à l'emporte-pièce dans le sol de la Salle des Taureaux, juste devant l'entrée du Diverticule axial (fig. 3).

Un plan daté de septembre 1940, levé par le Limousin Franck Delage, montrait, en ce lieu, le dessin d'un petit orifice arrondi au niveau du sol, évoquant un « suçoir », désigné comme « dénivellation en liaison (?) avec une galerie inférieure⁷ ». Ce suçoir apparaît de même comme un petit cercle sur le plan de Jacques Marsal en 1965 ; le plancher stalagmitique de la Salle des Taureaux ne le recouvrait pas et se poursuivait sur la partie orientale du Passage⁸.

On avait la notion que, au cours de l'automne 1940, l'abbé Henri Breuil avait vidé l'eau des gours (elle empêchait son photographe de prendre des photos) et provoqué un effondrement à l'entrée du Diverticule axial. Mais il n'en demeurait aucune trace visible.

Résumons. L'entrée primitive de Lascaux était un petit aven de 1 mètre de large et de profondeur, au fond duquel s'ouvrait un orifice de 20 à 30 cm de

7. DELLUC, 2008, p. 251.

8. DELLUC, 2008, p. 248.



Fig. 3. L'effondrement du sol de la Salle des Taureaux de Lascaux, à l'entrée du Diverticule axial (extrait de *La Nuit des temps*).

diamètre. Il donnait accès à la pente du cône d'éboulis aboutissant à la Salle des Taureaux, 10 m plus bas. Cet orifice fut élargi le 12 septembre par Marcel Ravidat et ses trois compagnons pour ménager un passage vers la grotte. Les jours suivants, les jeunes gens améliorèrent l'accès et leur ancien instituteur Léon Laval put y descendre le 16 au soir ou le 17 septembre. Très vite la foule afflua et l'entrée fut transformée en une sorte d'entonnoir de plusieurs mètres de diamètre et de profondeur.

Les pluies d'automne pénétrèrent largement dans la Salle des Taureaux. À l'extérieur, on creusa une tranchée pour dévier l'eau et on recouvrit l'orifice à l'aide de genévriers. Mais l'eau s'était accumulée dans les gours de la salle⁹. Les peintures étant quasi plafonnantes, il était difficile à Fernand Windels de les photographier correctement de face et l'abbé Breuil jugea bon de vidanger ces retenues d'eau.

Une malencontreuse opération

Dix ans plus tard, H. Breuil a laissé un texte très précis sur cette opération de vidange et sur les conséquences de son évacuation souterraine¹⁰ :

9. Petits barrages de calcite.

10. BREUIL, 1950.

« Je fus prévenu [de la découverte] dès le 17 septembre, grâce au concours du Dr Cheynier de Terrasson, je m’y rendis avec lui et l’abbé Jean Bouyssonie dès le 21. Ayant alerté le Préfet de la Dordogne, M. D. Peyrony, directeur des antiquités préhistoriques, et le Comte et la Comtesse de La Rochefoucauld, propriétaires, j’y retournais avec eux les 27 et 28 septembre, puis vins m’installer le 14 octobre au château tout voisin de Puy-Robert, passant tout mon temps, chaque jour, à diriger les travaux plus photographiques de M. Windels et les premiers relevés de M. Maurice Thaon [...] Lors de ma première visite, l’entrée qui, lors de la découverte, n’était guère qu’un trou de blaireau, à peine élargi par les garçons [...] avait dû être un peu améliorée en notre honneur, puis davantage en celui des officiels qui survinrent. Elle donnait accès sur une pente rapide, glissante, savonnée de glaise. L’on dut, pour y tenir debout, tailler et boiser des marches.

« Même telle, cette unique entrée datait de peu d’années. Le trou profond, rempli auparavant d’argile, avait été adopté par un grand pin. Mais un ouragan le renversa, voici 30 ans. Sa culée de racines, entraînant la terre, démasqua un petit trou au creux d’un profond demi-entonnoir où personne ne chercha à s’infiltrer [jusqu’au jour de la découverte le 12 septembre 1940].

« À l’entrée, on put observer [...] que son fronton était la trajectoire d’une fente de la masse rocheuse qui forme [...] le toit de la caverne. En temps de pluie, l’eau s’échappe à torrent de cette fente, dévalant sur la pente et envahissant la grotte. Au-delà, après une vive descente, presque une cascade, on atteignait le sol de la grande salle [la Salle des Taureaux]. Le ruisseau temporaire y avait déposé une couche d’une blancheur de neige¹¹, dont la cuvette était barrée en travers par des “gours”, cloisons de calcite pourrie qui retenaient l’eau parvenue de l’entrée. Après une nuit de pluie abondante, je les ai trouvés pleins d’eau, et, pour circuler, je procédai au percement de chaque cloison vers sa base, me gardant de les détruire.

« Pour photographier sans déformation les figures décorant les parois avoisinantes, en plaçant le fond de la caméra parallèlement à la paroi peinte très oblique, je dus entamer en plusieurs points la croûte blanche de calcite du fond de ce bassin. Tandis que nulle pierre ni aucun vestige ne salissait le sol, alors immaculé, je rencontrai sous la croûte calcaire, une bouillie semi-liquide d’argile rougeâtre empâtant des fragments de calcaire, amenés comme elle du dehors par le courant, mais aussi des éclats de silex taillés, mauvais, mais paléolithique supérieur, de rares débris d’os de Renne, et beaucoup de fragments de charbon de conifère...

« L’eau du ruisseau s’engloutissait dans un profond entonnoir placé aux deux tiers de la longueur de la salle, à demi-bouché de sable et d’argile glissés. Lorsque je perçai les “gours”, l’eau (des milliers de litres) se précipita en trombe dans l’entonnoir, y produisant de grands bruits, témoignant de sérieux effondrements de masses meubles suspendues dans la cheminée, et s’abattant en

11. Ce plancher stalagmitique, naturellement produit par l’écoulement temporaire des eaux après la fin de la dernière glaciation, a donné lieu récemment à une série très importante d’analyses et de datations. Il s’est mis en place entre 9 530 et 6 635 ans cal BP ou 8 514 et 5 489 ans cal BP et n’était plus actif depuis des millénaires lors de la découverte de la cavité (GENTY et col., 2011).

des galeries inférieures inaccessibles¹². Le lendemain, nous voulûmes circuler dans le Diverticule Axial prolongeant la salle, et légèrement en contre-bas, mais le sol manqua sous nos pas, s'effondrant de plus d'un mètre ».

Une précieuse photographie de la collection Laval, prise peu après la fin de la guerre, vers 1947, montre le début de l'aménagement du cheminement des visiteurs dans la Salle des Taureaux, limité par un muret (fig. 4). L'orifice de l'effondrement a été remblayé par des déblais argileux provenant des travaux en cours : entassés, ils forment un gros talus contreforté par une tôle ondulée et un étai horizontal. Au-delà, le sol du Diverticule axial semble avoir été profondément remanié et il apparaît nettement plus bas que celui de la Salle des Taureaux. Un des trous d'évacuation de l'eau, percés par l'abbé Breuil dans la paroi du dernier gour, est bien visible sur ce cliché.

L'effondrement du Diverticule axial et le bouleversement de son sol expliquent pourquoi André Glory n'a pas jugé possible d'exécuter une coupe stratigraphique dans cette galerie lors des travaux de climatisation de 1957-1958, sauf dans sa partie terminale intacte, au niveau du Cheval renversé, où les ouvriers avaient accumulé 40 cm de sédiments au-dessus de la couche archéologique¹³.



Fig. 4. La Salle des Taureaux vers 1947. Photo de la collection Laval montrant les travaux d'aménagement pour l'ouverture touristique de la caverne, en particulier le remblaiement de l'effondrement devant l'entrée du Diverticule axial et le trou d'évacuation à la base de la paroi du dernier gour (f èche).

12. On sait aujourd'hui, grâce à la diffusion d'un gaz inerte (argon), que le volume de la grotte est de 3 000 m³, mais que celui du réseau karstique non accessible est de 30 000 m³ (DELLUC, 2008, p. 269).

13. GLORY, 2008, p. 39-44.

À quelque chose malheur est bon

Le récit de l'intervention de l'abbé Henri Breuil sur les gours de la Salle des Taureaux en 1940 et de ses conséquences vient compléter l'historique de Lascaux.

Le déroulement de la découverte de la grotte est aujourd'hui mieux connu, mais nombre de détails échappent encore sur les étapes de l'évolution de la caverne et sur son archéologie : travaux d'aménagement, fréquentation touristique et, surtout, problèmes divers posés par l'afflux des visiteurs et complications liées aux travaux intercurrents. Les épisodes de dégradation de 1957-1958 et surtout ceux apparus en 1999 mériteraient d'être mieux connus.

Toutefois, ces malheurs itératifs de Lascaux ont permis de prendre des précautions extrêmes lors de la découverte des nouvelles grottes ornées, Chauvet et Cussac.

B. et G. D.¹⁴

Bibliographie

- BREUIL Henri, 1950. « Lascaux », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 47, p. 355-363.
- DELLUC Brigitte et Gilles, 2003. « Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux », *BSHAP*, t. CXXX, p. 491-510.
- DELLUC Brigitte et Gilles, 2008. *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.
- DELLUC Brigitte et Gilles, 2016. « La découverte de Lascaux en 1940 : du nouveau avec les Alsaciens », *BSHAP*, t. CXLIII, p. 361-374.
- GENTY D., KONIK S., VALLADAS H. et col., 2011. « Dating the Lascaux cave gourd formation », *Radiocarbon*, vol. 53, n° 3, p. 479-500.
- GLORY André, 2008. *Les recherches à Lascaux (1952-1963). Documents recueillis et présentés par Brigitte et Gilles Delluc*, XXXIX^e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, éd. CNRS.

14. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris. UMR 7194 du CNRS (Histoire naturelle de l'Homme préhistorique). gilles.delluc@orange.fr

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 7

**Paulin de Périgueux
et le *carmen epigraphicum*
de la basilique
Saint-Martin de Tours**

par François MICHEL

« Que deviennent les Nitiobroges, que deviennent tes Vésunniens qui, te revendiquant tour à tour, ont sans cesse entre eux de saintes contestations ? Tu tiens à l'un de ces peuples par ton patrimoine, à l'autre par ton mariage ; les uns invoquent ton origine, les autres ton alliance. Mais ce qui vaut mieux, tous deux te réclament à cause de tes qualités. Toi, cependant, tu jouis d'un grand bonheur puisque la bonté de Dieu a permis que deux peuples reconnaissants rivalisent de zèle à qui te retiendra, te possédera plus longtemps. Et toi, te partageant sagement entre eux, et leur accordant tour à tour ta présence, tu rappelles tantôt Drépanius aux uns, tantôt Anthédius aux autres ; et s'il s'agit de l'art du rhéteur, ceux-ci n'ont plus à regretter Paulin, ni ceux-là Alcimus¹ ». *L'exorde de l'élogieuse lettre que Sidoine Apollinaire écrit à son ami le rhéteur Lupus dans les années 477-478 nous permet de faire la connaissance de plusieurs hommes de lettres de Périgueux et d'Agen. Si la plupart ne nous sont connus que*

1. Sidoine Apollinaire, *Epistulae*, VIII, 11, 1-2, éd. A. Loyer, CUF, Paris, 1970, t. 3, p. 110.

par leur nom, l'un d'entre eux a toutefois signé une œuvre si importante que celle-ci, au V^e siècle, a largement dépassé le cadre du Périgord : il a en effet été l'auteur d'un carmen epigraphicum, poème en vers destiné à être reproduit sur les murs de la toute nouvelle basilique de Saint-Martin à Tours. Il s'agit de Paulin de Périgueux, personnage dont la carrière et les réalisations méritent que l'on y consacre ces quelques pages².

Qui était Paulin de Périgueux ?

Également appelé, dans la littérature moderne, Paulin le poète ou Paulin le rhéteur, Paulin de Périgueux a longtemps été confondu avec Paulin de Nole, dont il n'a pourtant été le contemporain que durant la première moitié de sa vie. Paulin de Nole est en effet né en 353, devient évêque de Nola, en Campanie, à partir de 409, et meurt en 431. Les deux personnages ne sont définitivement différenciés qu'au XVII^e siècle, lorsque l'on établit que Perpetuus, avec lequel notre Paulin entretient une correspondance et qui est le destinataire de son *carmen epigraphicum*, ne devient évêque qu'en 458 ou 459.

Quelques étapes de la vie de Paulin peuvent être retracées d'après les informations que donnent ses œuvres et ses contemporains. C'est dans un poème intitulé *De visitatione nepotuli sui*, probablement écrit en 464, que l'on apprend qu'il est affligé par les maux de la vieillesse³. Il est donc probablement né à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle.

Sidoine Apollinaire nous le présente comme un rhéteur dont le talent a manifestement marqué son temps, et ce sont probablement les qualités du rhéteur et celles du poète qui ont permis à l'homme de foi de rédiger son œuvre majeure, une *Vie de saint Martin*. Cette œuvre est du reste parsemée d'indications le concernant : ainsi précise-t-il lui-même, au détour d'un vers, qu'il fait partie du peuple que saint Martin, d'origine dalmate, mort en 397, était venu convertir : il est donc gaulois. Il signale également, de manière indirecte, qu'il se nomme Paulin, mais seulement lorsqu'il fait allusion à la guérison de Paulin de Nole par Martin, que celui-ci a rencontré, et en disant qu'il cherche à être guéri comme celui dont il porte le nom. De plus, en élevant son visage « vers les saints mystères », il se présente comme l'un des officiant de la messe⁴.

2. Cette étude n'aurait pas vu le jour sans la ferme conviction de notre cher ami Jean-Paul Bordier, qui nous a, dès 2010, proposé de mener à bien en sa compagnie un travail portant sur les origines du christianisme en Périgord. Ses talents de chercheur, servis par une excellente connaissance des sources anciennes, ont permis à nos investigations communes d'aboutir à des résultats significatifs, dont témoigne la récente révision de la liste épiscopale de Périgueux. Qu'il trouve ici l'expression de notre haute estime et tous nos remerciements.

3. *Gravis lamenta senectae* (E.-F. Corpet, *CŒuvres*, p. 206-207).

4. Ces informations sont issues de l'ouvrage de S. Labarre, *Le manteau partagé*, p. 14-20.

Enfin, cet homme de foi, qui correspond avec l'évêque Perpetuus de Tours (458-488), ne possède pas ce genre de relation par hasard. En effet, c'est au détour d'une lettre, dans laquelle il évoque « mon diacre Dominissimus » qui lui sert de messenger, que l'on apprend qu'il est un dignitaire ecclésiastique de haut rang⁵. Le possessif démontre en effet qu'il est évêque, seul membre de l'Église qui puisse être assisté de diacres et, surtout, les ordonner⁶.

Plus que probablement monté sur le trône épiscopal de Périgueux avant 466, il meurt à un âge avancé, vers 473-475, sans avoir de successeur immédiat. En effet, l'année 475, le siège est vacant, comme en témoigne une lettre de Sidoine Apollinaire à l'évêque Basilius : « Bordeaux, Périgueux, Rodez, Limoges, Javols, Eauze, Bazas, Saint-Bertrand de Comminges, Auch (et ce sera bientôt le cas dans un nombre bien plus grand encore de cités), amputées par la mort de leur suprême pontife, sans qu'on ait nommé par la suite dans les fonctions des défunts d'autres évêques [...] toutes ces villes ont vu s'élargir le domaine des ruines spirituelles⁷ ». Qu'est-il donc advenu entretemps qui puisse expliquer un tel constat ? La réponse est liée à l'arrivée de nouveaux occupants sur le sol gaulois : il s'agit des Wisigoths.

C'est au début du V^e siècle que ceux-ci, qui professent l'arianisme, se sont installés en Aquitaine⁸. Si nicéens et hérétiques cohabitent longtemps, il n'en est plus de même lorsque, en 465, Euric devient roi⁹. Viscéralement antinichéen, il cherche, dès 466, à faire disparaître les dignitaires ecclésiastiques, et tout particulièrement les évêques. Dès son avènement, on ne pourvoit donc pas au remplacement des titulaires défunts, et c'est probablement à la mort de Paulin que le siège épiscopal n'est plus pourvu. Au moins de 475 à 484, le Périgord n'a donc plus eu d'évêque nicéen. Peut-être même y a-t-il eu à Périgueux un évêque arien dont nous n'avons pas conservé la mémoire. C'est à la mort d'Euric, en 484, que son successeur Alaric II cherche à se concilier l'Église et autorise l'élection d'évêques. C'est ainsi qu'en 506, au concile d'Agde, se présente un évêque de Périgueux nommé Cronope, dont l'építaphe, réalisée par le poète Venance Fortunat, peut nous laisser croire qu'il ne l'est

5. *Versus per Dominissimum meum diaconum sicut praecepisti emisi* (E.-F. Corpet, *Œuvres*, p. 204-205).

6. J. Clemens, « Le troglodytisme martinien selon Paulin de Périgueux », dans *Bergerac et le Bergeracois, actes du XLII^e congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest* (Bergerac, 21-22 avril 1990), Bordeaux, 1992, p. 109-124, et J. Clemens, *Du troglodytisme à l'enfermement, pour une nouvelle histoire des mentalités en Aquitaine*, Bordeaux, 1998, p. 21-26.

7. *Burdigala, Petrogorii, Ruteni, Lemovices, Gabalitati, Helusani, Vasates, Convenae, Auscenses, multoque iam maior numerus civitatum summis sacerdotibus ipsorum morte truncatus nec ullis deinceps episcopis in defunctorum officia suffectis [...] latum spiritalis ruinae limitem traxit* (*Epistulae*, VII, 6, 7, éd. A. Loyer, CUF, Paris, 1970, tome 2, p. 43-46).

8. Selon l'*interpretatio* prônée par le prêtre Arius au IV^e siècle, le Fils est inférieur au Père, puisque créé par lui. Les ariens conçoivent donc une hiérarchie divine différente de celle des catholiques. De plus, Marie est exclue, car elle est la mère du Christ-Homme, et non la mère du Christ-Dieu. L'arianisme a été défini comme hérésie lors du concile de Nicée (325), mais a été adopté par de nombreux empereurs et par plusieurs ethnies barbares, cf. E. Mâle, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 192-193.

9. M. Rouche, *L'Aquitaine*, p. 36 et 40-41, et n. 199 et 202 p. 485.

pas devenu tout à fait par hasard : il rappelle en effet que « des deux côtés de votre famille, une lignée de prêtres a conféré vers vous ; la dignité pontificale vous est échue en héritage¹⁰ ». L'un des prédécesseurs de Cronope était donc membre de sa famille ; il est cependant hasardeux, faute d'un argument décisif, de considérer Paulin comme un ancêtre de Cronope¹¹.

L'œuvre de Paulin de Périgueux dans son contexte politique et religieux

D'après les détails qui parsèment l'œuvre de Paulin, il est aisé de deviner que s'il a mis sa rhétorique au service de saint Martin, c'est probablement sur la demande de Perpetuus, l'évêque de Tours, qui désire alors promouvoir le culte du saint en construisant une nouvelle basilique et en mettant en valeur des vertus plus en rapport avec le monde dans lequel on vit alors¹². Saint Martin s'est en effet distingué par son sens de la charité, qu'il illustre l'épisode qui l'amène à se priver de la moitié de son manteau pour en couvrir un pauvre qui s'avère ensuite, dans un songe, n'être autre que le Christ. Perpetuus est un savant, familier d'exégèse¹³, et par la mise en valeur de cet épisode où transparait l'amour du prochain, il est aisé d'imaginer quel modèle de société plus fraternelle, plus tournée vers autrui, il envisage de proposer¹⁴.

Cependant, il est aussi mû par des considérations politiques. Tenu au courant par ses collègues des autres évêchés de l'interventionnisme croissant des Wisigoths ariens lors des élections des évêques, il cherche à enrayer cette influence en soutenant non seulement ses collègues, mais aussi les adversaires militaires des Wisigoths, comme le Romain Aegidius, pour lequel il demande (et obtient) l'intercession de saint Martin lorsqu'il combat les hérétiques¹⁵.

L'appel aux bonnes volontés s'inscrit donc dans une préoccupation qu'ont alors tous les évêques des Gaules. Perpetuus fait commencer la construction de la nouvelle basilique en 461 : elle se poursuivra jusqu'en 491 et il pourvoira dans le même temps à sa décoration et à son embellissement, en la faisant orner de fresques ou de mosaïques évoquant les lieux saints, ainsi que les miracles accomplis par saint Martin (fig. 1). Ces dernières images sont à but

10. *Ordo sacerdotum qui fluxit utroque parente / venit ad heredem pontificalis apex* (Carmina, IV, 8, v. 7-8, éd. M. Reydellet, CUF, Paris, 1994, tome 1, livres I-IV, p. 139-140). Nous conservons ici le nom de Cronope sous l'orthographe donnée par Fortunat.

11. Sur l'existence de « dynasties » épiscopales issues de la haute aristocratie romaine, cf. L. Pietri, *Tours*, p. 132-137.

12. L. Pietri, *Tours*, p. 529-530.

13. L. Pietri, *Tours*, p. 138-139.

14. M. Roch, « "Ce pauvre lui était réservé". L'attention au prochain dans la vie de saint Martin de Tours », *Connaissance des Pères de l'Église*, 127 (2012-3), p. 47-51, et plus particulièrement p. 50.

15. M. Rouche, *L'Aquitaine*, p. 34, fait de Tours « un foyer de propagande anti-wisigothique » et, p. 40, rappelle que saint Martin lui-même a dû lutter contre l'arianisme de son propre évêque ! L'Église de Tours a donc une ferme position anti-arienne.

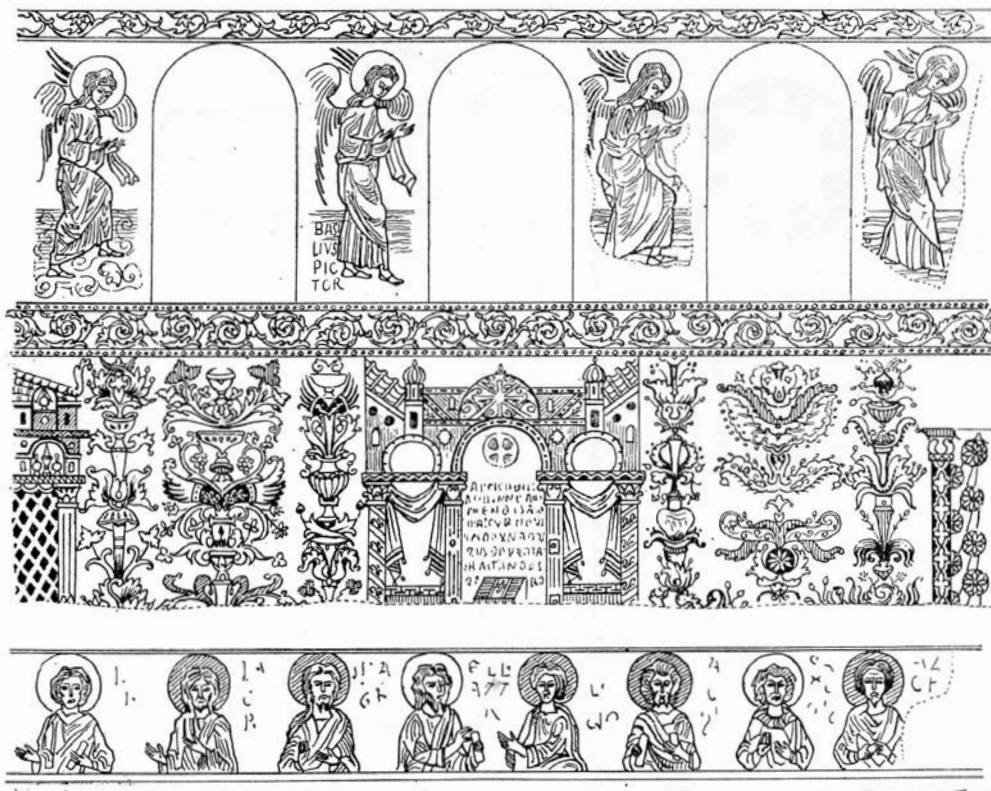


Fig. 1 : Exemple de décor historié : nef de la basilique de la Nativité à Bethléem, IV^e-XII^e siècle, partie située au-dessus de la colonnade (d'après R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, 1912, p. 11, fig. 4).

pédagogique, car elles illustrent la sainteté dans le siècle. Tous les décors ont été complétés par des légendes, bien souvent écrites en vers, et cet ensemble s'avère constituer la première manifestation d'une évangélisation par l'image et par le texte¹⁶.

C'est probablement d'après la *Vie de saint Martin* de Sulpice Sévère, écrite au début du V^e siècle, qu'ont été envisagés les décors de l'église nouvelle, et c'est sans doute une version de cette œuvre que Perpetuus a envoyé à Paulin, puisque ce dernier mentionne la *splendidam historiam* qu'il doit transcrire en vers¹⁷. Toujours est-il que le détail du poème montre que Paulin en a écrit le dernier chant entre 460 et 464, puisqu'il y fait allusion à des événements politiques et militaires qui datent de cette époque, mais ne mentionne pas la mort d'Aegidius, survenue en 465.

Paulin de Périgueux fait parvenir son texte à Perpetuus en l'accompagnant d'un poème composé à propos de la guérison de son petit-fils, le *De*

16. E. Mâle, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, cf. chap. VI, « La décoration des basiliques de la Gaule », p. 188-196, et sur la basilique Saint-Martin de Tours p. 194-195.

17. L. Pietri, *Tours*, p. 735-738, suggère que les livres I à III sont directement inspirés de la *Vie de saint Martin* écrite par Sulpice Sévère, les livres IV et V des *Dialogues* du même auteur, et le livre VI d'une dissertation de Perpetuus sur les miracles accomplis par saint Martin.

771

A t q; haerens unipidas succurrit utriq;
G rates scē tibi dū sp̄s hos regit artus.
Mens & lingua can & nunc respice cetera clement
Membra domus celeris reuehens fomenta salutis.
Et tibi commissam propice solare senectam.
O p̄tata indulgens pro pere uel prestata seruas.
FINIUNT VÉR PAULINI DE VISITATIONE
NEPOTULI SVI.
INCIPIUNT ALII DE ORANTIBVS.
Quisq; solo adclinis mer sista impuluerit autū.
Humidaq; in lise pres sista lumina terrae.
A tollens oculos trepido miracula visu.
Concipe & eximio causam committe patrono.
Nulla potest tantas complecti pagina uires.
Quam quā ipsa his titulis cements & saxa notentur.
Terrenum non claudite opus qd̄ regia celi.
Suscipit & titulis inscribunt sidera gemmis.
Mastini si queris opem trans astra resurgens.
Tange polum angelicum seruatissima & heretico & am.
Illic conuinctum dno perquire patronum.
Sed tantē aetheri semper uestigia regis.
Sedubitas in gestu oculis miracula cerne.

Fig. 2a. *Carmen epigraphicum*, par Paulin de Périgueux, manuscrit sur parchemin, IX^e-X^e siècle (abbaye de Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 573, f. 171, www.e-codices.unifr.ch).

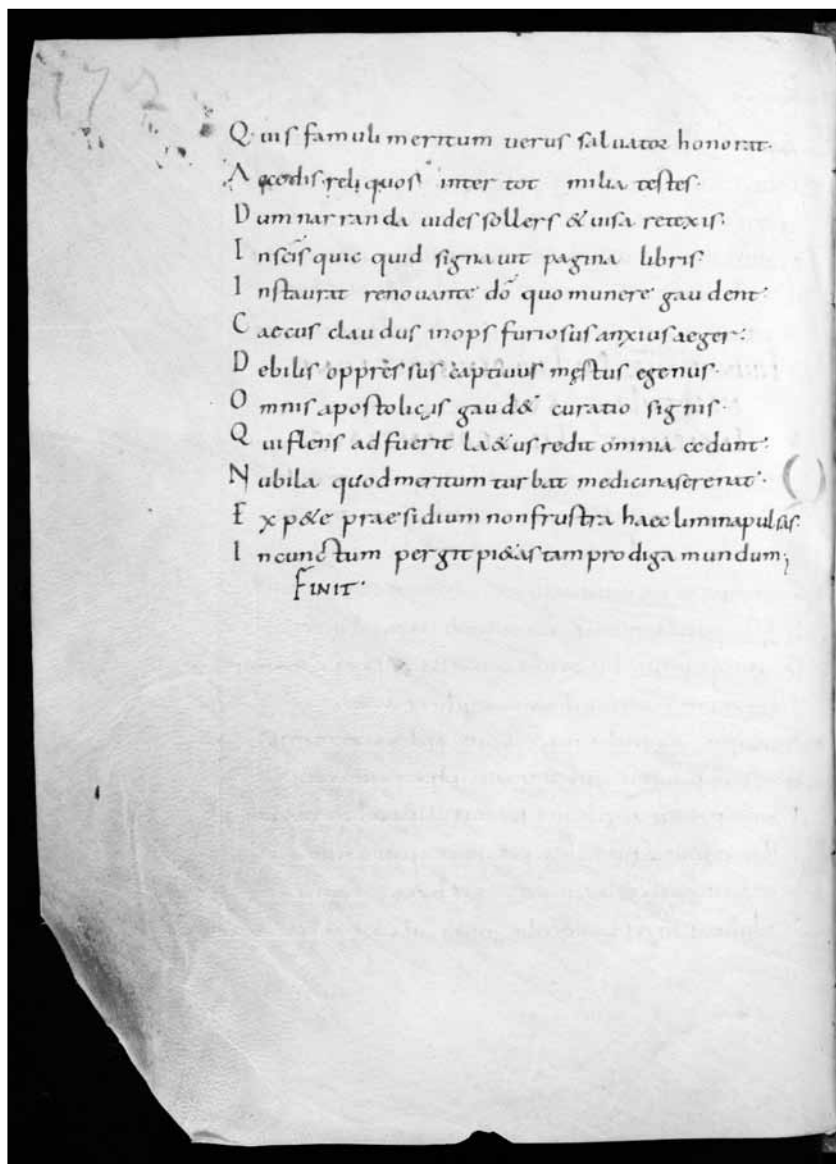


Fig. 2b. *Carmen epigraphicum*, par Paulin de Périgueux, manuscrit sur parchemin, IX^e-X^e siècle (abbaye de Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 573, f. 172, www.e-codices.unifr.ch).

visitatione nepotuli sui. On y apprend que ses petits-enfants, malades, ont été guéris par l'imposition du texte envoyé par Perpetuus, ce qui renforce encore l'aspect miraculeux attaché au culte de saint Martin. C'est après la réception de ces deux textes que l'évêque de Tours demande à Paulin de concevoir un autre poème destiné à être inscrit sur les murs de la nouvelle basilique pour illustrer les miracles de saint Martin. Il ne reste actuellement à Tours aucune trace de ce texte, si ce n'est la copie que nous ont conservée les *scriptoria* (fig. 2).

Le *titulus* de Paulin de Périgueux

L'inscription était, semble-t-il, écrite au-dessus de la porte qui ouvrait vers la Loire, et sous une forme dont le détail n'est pas précisé : elle pouvait être peinte, inscrite en mosaïque, ou gravée sur le linteau de pierre¹⁸. Mais elle devait être bien visible, de manière à être lue ou déclamée alors que le pèlerin entrait dans l'église (fig. 3).

Le poème se compose de vingt-cinq hexamètres dactyliques qui donnent un avant-goût de ce que ceux qui viennent visiter la basilique vont rencontrer, tant au plan matériel qu'au plan spirituel. En effet, les vers 3-4, 13 et 16 évoquent les images de saint Martin qu'offraient les murs de l'église, et le vers 6 mentionne les inscriptions en rapport avec ces images (*titulis*). Les vers 16-17 suggèrent que la source de l'image est le texte de la *Vie de saint Martin*. Enfin, les derniers vers du poème exhortent le fidèle à demander le secours de saint Martin. Paulin célèbre donc globalement l'enseignement que les fidèles vont trouver en ces images¹⁹.

L'inspiration de Paulin est d'origine purement personnelle : il n'a, en effet, rien utilisé qui puisse venir d'auteurs anciens ou contemporains. Pourtant, dans sa *Vie de saint Martin*, il ne s'est pas privé de s'inspirer de Virgile, d'Ovide, de Lucain, de Prudence, de Claudien, voire directement de Paulin de Nole²⁰. Il est également à noter que son poème ne présente pas davantage de références aux écritures sacrées : si sa *Vie de saint Martin* comporte de multiples emprunts à l'Ancien Testament, notamment au Livre des Nombres, au Livre des Psaumes, et au moins autant au Nouveau Testament, plus particulièrement aux Évangiles et aux Actes des apôtres, dans ce poème n'en apparaissent aucun emprunt, aucun écho²¹. Paulin de Périgueux, en réalisant son *carmen*, a donc eu à cœur de réaliser une composition inédite et de source fondamentalement personnelle. L'œuvre est ainsi dégagée de toute inspiration qui ne vienne pas

18. Un fragment de marbre retrouvé lors de fouilles effectuées à la fin du XIX^e siècle porte quelques caractères identifiés comme faisant partie de l'un des textes de la basilique de Perpetuus (cf. L. Pietri, *Tours*, p. 814-815).

19. T. Sauvel, « Les miracles de saint Martin », *Bulletin Monumental*, CXIV (1956-3), p. 159.

20. CSEL, p. 166-171.

21. CSEL, p. 172.



Fig. 3 : Exemple de poème associé à un décor d'église : mosaïque de Germigny-des-Prés (799-818) et *carmen* de Theodulf (d'après J. Hubert, *L'art pré-roman*, Paris, 1938, pl. XX-e).

Orac(u)lum s(an)c(tu)m et cherubin(i) hic aspice spectans et testamenti emmicat arca Dei / haec cernens precibusque studens pulsare tonantem Theodulfum votis iungito qu(a)eso tuis.

« Regarde le saint Oracle et les chérubins, contemple la splendeur de l'Arche de Dieu et, à cette vue, songe à toucher par tes prières le Maître du tonnerre et associe, je t'en prie, le nom de Théodulf à tes prières ».

de la piété et qui aurait pu prêter à confusion en gâchant l'effet poétique par une approche trop rhétorique.

La version que nous en présentons est fondamentalement celle de E. Le Blant, avec quelques additions tirées du *CSEL* ; quelques variations du texte latin existent selon les manuscrits et nous les envisageons en appareil critique. La traduction en prose est celle de E.-F. Corpet, la traduction en vers (annexe 1) est celle d'un anonyme du XX^e siècle.

*Epigramma basilicae Martini apud Turones
inscriptum super ostium a parte Ligeris*

Texte latin établi d'après E. Le Blant, *Inscriptions*, p. 237-238, *CSEL*,
E.-F. Corpet, *Œuvres*, p. 212, et L. Pietri, *Tours*, p. 807-808

*Quisque solo adclinis mersisti in pulvere vultum
humidaque illisae pressisti lumina terrae
attollens oculos trepido miracula visu
concipe et eximio caussam committe Patrono.
Nulla potest tantas complecti pagina vires
quamquam ipsa his titulis coementa et saxa notentur
Terrenum non claudit opus quod regia coeli
suscipit et rutilis inscribunt sidera gemmis
Martini si quaeris opem trans astra resurgens
scande polum angelicum scrutatus in aethera coetum.
Illic coniunctum Domino perquire patronum
sectantem aeterni semper vestigia regis.
Si dubitas ingesta oculis miracula cerne
queis famuli meritum verus salvator honorat
Accedis reliquos inter tot millia testes
dum narranda vides sollers et visa retexis
In sanctis quidquid signavit pagina libris
instaurante Deo quo sancti munere gaudent
coecus claudus inops furiosus et anxius aeger
debilis oppressus captivus moestus egenus.
Omnis apostolicis gaudet curatio signis
Qui flens adfuerit laetus redit. Omnia cedunt
nubila quod meritum turbat medicina serenat.
Expete praesidium : non frustra haec limina pulsas.
In cunctum pergit pietas tam prodiga mundum.*

Apparat critique : v. 1 : *adelinis* CSEL ; v. 2 : *inlisae* CSEL et Pietri ; v. 4 : *causam* Pietri ; v. 6 : *ipsa* manque dans certains manuscrits, Le Blant, *Recueil* ; *caementa* CSEL et Pietri ; v. 7 : *caeli* CSEL et Pietri ; v. 10 : parfois *tange* pour *scande*, Le Blant, *Recueil*, CSEL et Pietri ; *aethere* CSEL et Pietri ; v. 14 : *quis* CSEL et Pietri ; v. 15 : *reliquis* CSEL et Pietri ; *testis* CSEL et Pietri ; v. 18 : *instaurat renovante Deo quo munere gaudent* CSEL et Pietri ; v. 19 : *caecus, clodus, furiosus, anxius, aeger* CSEL, *caecus* Pietri ; v. 20 : *maestus* CSEL et Pietri ; v. 25 : *perget* CSEL et Pietri.

*Inscription de la basilique Saint-Martin à Tours
gravée au-dessus de la porte, du côté de la Loire*

Traduction française de E.-F. Corpet, *Œuvres*, p. 213

O toi qui, le visage incliné vers la terre, as plongé ton front dans la poussière,
et pressé de tes paupières humides le sol où tu te prosternes,
lève les yeux maintenant, de tes regards tremblants observe ces miracles,
et remets le soin de ta cause à ce défenseur incomparable.
Aucune page ne saurait embrasser l'étendue de sa puissance
bien qu'on ait pu graver ses titres sur le ciment et sur la pierre.
Comment enfermer dans les bornes d'une œuvre humaine une gloire admise
au royaume céleste
inscrite en rayons étincelants sous la voûte étoilée ?
Si tu désires l'appui de Martin, que ton âme, s'élançant au-delà des astres,
touche le firmament et, parcourant la plaine éthérée, s'introduise dans l'assem-
blée des anges.
C'est là que tu trouveras ton saint patron réuni au Seigneur,
attaché sans relâche aux pas du Roi éternel.
Si tu doutes, contemple les prodiges placés devant tes yeux,
ces miracles dont le véritable sauveur honora les mérites de son serviteur :
et bientôt tu ajouteras ton témoignage à celui de tant de milliers d'autres,
car après avoir vu, tu voudras raconter et tu décriras avec soin un si rare
spectacle.
Toutes les merveilles signalées par la sainte écriture, il les recommence avec
l'aide de Dieu ;
il renouvelle les bienfaits qui rendent au bonheur
l'aveugle, le boiteux, le pauvre, le possédé, le soucieux,
le malade, le faible, l'opprimé, le captif, l'affligé, l'indigent.
Toute guérison réussit à ses vertus apostoliques.
Qui se présente en pleurant s'en retourne joyeux : tous les nuages qui troublent
la pureté d'une vie méritante
se dissipent devant son influence salutaire qui ramène la sérénité
Réclame son assistance : ce n'est pas en vain que tu frappes à cette porte.
Sa charité libérale s'étend sur l'univers entier.

L'illustration écrite des fresques ou des mosaïques de l'église Saint-Martin de Tours a donc fait l'objet d'un véritable appel aux forces poétiques chrétiennes²². L'évêque de Clermont-Ferrand Sidoine Apollinaire s'est lui aussi vu demander des légendes pour ces images : il a donc composé, sur la requête de Perpetuus, vingt vers destinés à proclamer la gloire de la nouvelle église ainsi, au passage, que celle de l'évêque constructeur²³ !

C'est du reste peut-être en rapport avec la notoriété de Sidoine Apollinaire que les modernes ont parfois rudement traité Paulin, l'accusant de se montrer très expansif, ou plus exactement de soumettre un peu trop l'art du poème aux exigences de la rhétorique : ainsi a-t-on pu lire que « dans la seconde moitié du siècle suivant, vers 463, Paulin de Périgueux composa une nouvelle *Vita Sancti Martini*. Sans rien apporter de nouveau, ce versificateur impénitent trouva moyen de dire en plusieurs pages ce que Sulpice-Sévère avait dit en quelques lignes²⁴ ». Certaines appréciations se sont avérées beaucoup moins indulgentes : « Paulin de Périgueux, un demi-siècle après la mort du saint, se fit l'écho de cette passion universelle en acceptant une tâche au-dessus de ses forces, et chanta en vers demi-barbares le héros de la Gaule christianisée. Les six livres qu'il lui a consacrés font regretter le style de Sulpice-Sévère dont il ne fut que l'amplificateur malheureux. Les vices de son œuvre, quelle que fût la décadence des lettres, frappèrent-ils ses contemporains ? Un siècle à peine s'était écoulé que Fortunat de Poitiers reprenait le même thème et accroissait son propre renom en glorifiant à son tour saint Martin²⁵ ».

Nous ne mentionnons évidemment ces considérations que pour mémoire, car entretemps, justice a été rendue à Paulin de Périgueux, heureusement redécouvert et surtout identifié à un évêque engagé. Artisan et militant de la propagande anti-arienne, notre compatriote n'était pas en grâce auprès des Wisigoths et sa mort les a certainement délivrés d'un adversaire déclaré. Mais son souvenir a perduré dans la mémoire du temps, et Sidoine Apollinaire, ne pouvant publiquement, sous le règne d'Euric, évoquer son rang de dignitaire ecclésiastique et louer ses qualités de poète engagé, a préféré évoquer celles du rhéteur.

F. M.

22. La littérature et les copistes ont transmis 20 textes qui étaient écrits dans la basilique Saint-Martin à Tours, 5 textes venant du groupe épiscopal et 4 textes qui se trouvaient dans la cellule de saint Martin à Marmoutier ; 16 textes ont été rédigés anonymement alors que Fortunat a écrit 11 textes, Paulin et Sidoine Apollinaire chacun un texte (cf. E. Le Blant, *Inscriptions*, n° 165 à 194) ; un texte est dorénavant reconnu comme faux (E. Le Blant, *Inscriptions*, n° 184).

23. *Epistulae*, IV, 18, 5, éd. A. Loyen, CUF, Paris, 1970, t. 2, p. 152-153.

24. T. Sauvel, « Les miracles de saint Martin », *Bulletin Monumental*, CXIV (1956-3), p. 153.

25. J.-G. Bulliot, « La mission et le culte de saint Martin », *Mémoires de la Société Éduenne*, XVI (1888), p. 67-94, et plus particulièrement p. 68-69, cité dans *BSHAP*, XIX (1892), p. 48 ; *contra* L. Pietri, *Tours*, p. 746.

Éditions des écrits de Paulin de Périgueux

- E.-F. Corpet, *Œuvres = Paulin de Périgueux, œuvres*, édition et traduction E.-F. Corpet, Paris, 1849. Y. Germain, *Paulin de Périgueux, La vie de saint Martin de Tours*, Clermont-Ferrand, 2008, n'en réédite que la traduction.
- CSEL = *Paulini Petricordiae carmina quae supersunt*, éd. M. Petschenig, dans CSEL (*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*) 16, 1^{re} partie (*Poetae christiani minores*), Vienne, 1888, p. 1-190.
- E. Le Blant, *Inscriptions* = E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, t. I, *Provinces gallicanes*, Paris, 1856, *Tours*, p. 225-257, et plus particulièrement p. 237-239 inscr. n° 176.

Bibliographie abrégée

- S. Labarre, *Le manteau partagé* = S. Labarre, *Le manteau partagé, deux métamorphoses poétiques de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux (V^e s.) et Venance Fortunat (VI^e s.)*, dans *Collection des Études Augustiniennes*, 158, Paris, 1998.
- L. Pietri, *Tours* = L. Pietri, *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle. Naissance d'une cité chrétienne*, École française de Rome, 1983.
- M. Rouche, *L'Aquitaine* = M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781). Naissance d'une région*, Paris, 1979.

Bibliographie complémentaire

- J.-M. Drevon, *De Paulini Petrocorii vita et scriptis, quid ad litteras praesertim christianas contulerit legenda Sancti Martini*, Agen, 1889.
- A. Huber, « Die poetische Bearbeitung der *Vita S. Martini* des Sulpicius Severus durch Paulinus von Périgueux », dans *Programm des königlich humanistischen Gymnasiums*, Kempten, 1901, p. 1-40.
- E. Labroue, « L'école de Périgueux au V^e siècle. Poètes et rhéteurs », dans *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche (Rome, 1-9 avril 1903)*, vol. II, Rome, 1905, p. 161-174.
- E. Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892, Additions et corrections, p. 453-456.
- L. Pietri, « Les *tituli* de la basilique Saint-Martin édifée à Tours par l'évêque Perpetuus », dans *Mélanges d'histoire ancienne offerts à W. Seston*, Paris, 1974, p. 419-431.

Annexe 1. Poème à la gloire de saint Martin composé par Paulin de Périgueux (V^e siècle) (traduction anonyme, XX^e siècle)

Toi qui visage au sol et front dans la poussière,
découvre ce sanctuaire de tes yeux larmoyants,
lève les yeux au ciel, de ton regard tremblant,
contemple ton Sauveur, et devant lui espère.

Aucun mot ne pourra présenter sa vraie force,
même ce que l'on écrit sur ces murs faits de pierre.
Le royaume céleste ne peut être de terre,
et l'éclat des étoiles encore le renforce.

Toi qui cherche Martin, regarde au firmament,
contemple dans le ciel l'assemblée des élus
et là tu le verras, au Seigneur confondu,
suivre les pas du Roi, oui, éternellement.

Le miracle accompli ne laisse rien au doute,
témoignage brillant donné aux serviteurs.
Tu seras l'un d'entre eux, et à tes auditeurs,
tu pourras raconter et indiquer la route.

Quoi que l'homme ait écrit dans les livres sacrés,
la grâce de Martin est sur les affligés.
Sur l'aveugle, le boiteux, le pauvre ou l'estropié,
possédé, indigent, captif ou opprimé.

C'est de Sa sainteté que vient la guérison.
Celui qui vient pleurant repart en grande joie.
Les nuages s'en vont, la vie renaît en toi.
Demande-lui son aide, Il te la donnera :
son Être tout entier n'est que Miséricorde.

L'Étrurie : un monde sans fin. À la rencontre des peuples d'Italie centrale

1^{er} - 8 octobre 2016

par François MICHEL

Au début du mois d'octobre de cette année 2016, la Société historique et archéologique du Périgord a proposé à ses sociétaires de découvrir l'Étrurie à travers ses paysages et son histoire. Au départ de Rome, notre périple nous a successivement conduits à Sienne, à Pérouse, à Orvieto, au cœur d'une région vaste, aux aspects très variés, aujourd'hui partagée entre le Latium, la Toscane et l'Ombrie. Ce territoire était celui des anciens Étrusques, que nous avons rencontrés à diverses reprises et dont nous avons apprécié bien des aspects de la civilisation. Le nom des Étrusques est habituellement auréolé de mystère, mais nos sociétaires ont appris au fil de notre voyage à bien connaître ce peuple.

Issus au IX^e siècle av. J.-C. d'une civilisation nommée Villanovienne, du nom d'une petite commune située dans la périphérie de Bologne, et qui a livré de nombreux vestiges matériels, ceux qui sont devenus les Étrusques représentent un ensemble culturel, religieux, économique et politique dont le territoire d'origine se trouve entre l'Arno et le Tibre. Ils ont très vite pris contact avec les civilisations orientales, phénicienne et grecque, sur l'île d'Ischia, où ils tenaient commerce. La richesse des élites d'Étrurie, édifiée sur l'agriculture et l'industrie, et notamment la production dès le VII^e siècle av. J.-C. de la céramique dite *bucchero nero*, leur a très rapidement permis

d'importer de grandes quantités de vases précieux, d'objets rares, destinés aux vivants, mais très souvent placés dans les tombes afin d'accompagner les morts vers l'au-delà. Les contacts se multipliant ont au fil du temps permis le développement d'une civilisation raffinée, culturellement très influencée par les peuples voisins, à telle enseigne que l'on a longtemps pensé que les Étrusques n'étaient pas indigènes. L'erreur était simplement historiographique, et croire Hérodote lorsqu'il évoquait au V^e siècle av. J.-C. l'origine lydienne des Étrusques s'est avéré hasardeux. Leur langue, codifiée avec un alphabet dérivé du grec, est dorénavant bien connue, et ce n'est que parce que nous ne disposons pas de textes juridiques, religieux ou administratifs en nombre que certaines notions nous font défaut. Les rares informations indirectes que nous avons sont celles que nous fournissent les écrivains romains, dont certains étaient du reste d'origine étrusque. L'histoire de ce peuple, sans représenter un mystère, est donc émaillée d'incertitudes. Dès le III^e siècle av. J.-C., il se fond dans le peuple romain, et sa renommée se confond dès lors avec celle de ses représentants les plus éminents, au nombre desquels se trouve Mécène, le conseiller d'Auguste, un Étrusque d'Arezzo. Cependant, les caractères préindo-européens des Étrusques, l'originalité de leur civilisation et les intenses relations qu'ils ont nouées avec les autres peuples méditerranéens font d'eux une composante incontournable de l'histoire de l'Europe du sud.

Notre voyage a comme d'habitude débuté à l'ombre du Puy-Saint-Front et notre autobus familial nous a rapidement transportés à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac d'où un vol d'Air France nous a emmenés à Rome. Seule l'arrivée nous a permis, une fois sortis de la couche de nuages, de constater que nous étions en plein pays étrusque. Un autre bus nous a alors emmenés vers notre hôtel où nous avons retrouvé notre cicerone qui nous attendait. Notre premier dîner romain nous a sans tarder été proposé... dans un édifice qui dépendait autrefois des thermes de Dioclétien ; c'est donc là où les Romains prenaient des bains que nous avons pris notre repas !

Après une nuit paisible, notre départ pour Cerveteri s'est effectué assez tôt pour nous permettre d'effectuer la longue promenade champêtre qui permet d'accéder à la vaste nécropole étrusque (fig. 1), où nous avons découvert aussi bien les *capsae* qui protégeaient les urnes villanoviennes que le vaste tombeau collectif de la tombe du pilastre dorique. Allant de surprise en surprise, nous sommes descendus sous terre à la recherche des délicats ornements de la tombe des stucs (IV^e siècle) et avons parcouru les allées sépulcrales où les caveaux furent réalisés sur le même modèle. Nous avons enfin contourné les vastes *tumuli* datés du VIII^e siècle av. J.-C. et admiré les tombes avec *dromos* qui y étaient creusées.

Nous avons ensuite pris la route de Tarquinia où nous attendait notre déjeuner. Encore quelques pas et nous entrons dans le palais Vitelleschi, ancienne demeure d'un cardinal et actuel siège du musée archéologique de Tarquinia. Nous y avons découvert, entre autres, d'immenses collections



Fig. 1. Nécropole de Cerveteri (tombes du VI^e siècle av. J.-C.).



Fig. 2. Nécropole de Tarquinia, tombe des démons bleus (fin du V^e siècle av. J.-C.).

céramiques ainsi que les remarquables sarcophages sculptés des familles aristocratiques de la ville : certains venaient de Grèce, d'autres ont été réalisés sur place, mais tous témoignent du respect dû aux morts. Les petits chevaux de Tarquinia, qui ornaient le fronton du grand temple nommé « Altare della Regina », nous ont donné un excellent aperçu de la finesse de l'art étrusque. Nous nous sommes ensuite rendus à la nécropole de Tarquinia et avons visité plusieurs tombes aux fraîches peintures multicolores (fig. 2). Elles semblent avoir été récemment réalisées et nous offrent un large panorama de l'art et des croyances des Étrusques. Notre hôtel situé non loin nous a proposé un dîner réparateur suivi de notre première nuit en territoire étrusque.

Le lendemain, nous sommes partis pour Vulci, où nous avons tout d'abord, en attendant le gardien des clefs, admiré les abords du château de la Badia et parcouru le pont du diable ! Cet antique pont-aqueduc a plusieurs fois été restauré au cours des âges, mais sa forme est indiscutablement antique (fig. 3). Au sortir de la monumentale tombe François, dont les peintures ne



Fig. 3. Le « pont du diable » à Vulci.



Fig. 4. Promenade sur le site de Vulci.

subsistent plus que sous la forme de reproductions, nous avons parcouru sous un ciel éclatant le vaste site campagnard qui abrite les ruines d'une ville antique d'empreinte étrusque, puis romaine (fig. 4). Nous avons admiré les restes des remparts du IV^e siècle av. J.-C., d'un arc de triomphe et de plusieurs monuments, en particulier du vaste temple étrusque. Un déjeuner nous attendait au restaurant du site avant que, dans l'après-midi, nous prenions la route de Roselle. Une fois passés en Toscane, nous avons évoqué la mémoire de Lucien

Bonaparte, prince de Canino, initiateur des fouilles étrusques, et avons visité la ville antique de Roselle, située sur une éminence rocheuse que l'on atteint par un raidillon aménagé. Ce site complexe niché entre deux collines est dominé par un petit amphithéâtre bien conservé. C'est ensuite à travers les magnifiques paysages toscans que notre trajet nous a conduits vers Sienne, où nous avons rejoint notre hôtel et pris notre dîner aux portes de la vieille ville.

Le lendemain, c'est sous la houlette d'une guide locale qu'a débuté la visite de la ville de Sienne. Elle nous a emmenés de la forteresse des Médicis à la piazza del Campo (fig. 5), où a lieu le célèbre Palio, en passant par la



Fig. 5. Photo de groupe sur la piazza del Campo à Sienne.

maison de sainte Catherine de Sienne, puis par les petites rues qui mènent à la cathédrale, que nous avons visitée dans ses moindres détails. Nous avons également vu le monumental baptistère avant de disposer d'un temps de liberté mérité. En début d'après-midi, nous sommes partis pour Chiusi par des routes pittoresques. Nous nous sommes aussitôt rendus à la nécropole pour découvrir par petits groupes la tombe de la Scimmia (le singe), aux très intéressantes peintures funéraires : elles figurent des jeux donnés en mémoire d'une dame de la noblesse étrusque qui y assiste protégée sous une ombrelle. Le petit singe qui donne son nom à la tombe est perché sur un tronc d'arbre dessiné derrière l'arbitre d'une rencontre entre deux lutteurs. En centre-ville, le remarquable musée archéologique nous a ensuite ouvert ses portes et nous a permis, parmi les vases canopes et le *bucchero nero*, de découvrir avec intérêt que, dans l'Antiquité, on réalisait aussi des cages de terre cuite pour engraisser des loirs, dont les gourmets étaient friands ! En prenant ensuite la route de Pérouse, nous sommes passés non loin du célèbre lac Trasimène, où Hannibal infligea une cinglante défaite aux armées romaines au début de la deuxième guerre punique. À Pérouse, notre repas nous attendait à notre hôtel, situé au pied de la Rocca Farnese.



Fig. 6. Basilique Saint-François à Assise.

La matinée suivante nous a vus arpenter le pavé d'Assise sous un grand soleil. La promenade, dirigée par une guide locale, nous a conduits vers la basilique Saint-François (fig. 6) où, tant dans l'église supérieure que dans l'église inférieure, nous avons longuement pu admirer les fresques signées Simone Martini, Cimabue et Giotto qui détaillent la vie de saint François. Après être passés devant le temple de Minerve, aujourd'hui transformé en église, et avoir visité l'église Sainte-Claire, où se trouvent les reliques des saints franciscains, nous avons bénéficié d'un temps libre propice au déjeuner avant de revenir à Pérouse pour y visiter le superbe musée archéologique. Installé dans l'ancien couvent de Saint-Dominique, il présente au public la reconstitution d'une tombe familiale remarquable, celle des *Cai Cuti*, dont on découvre l'évolution : du III^e siècle au I^{er} siècle av. J.-C., ces Étrusques sont passés de la pratique de l'inhumation à celle de l'incinération et ont regroupé dans leur tombeau 50 urnes cinéraires ; ils ont parallèlement romanisé leurs noms et, dans le même temps, progressivement abandonné l'alphabet étrusque pour l'alphabet latin. Nous avons également pu admirer une remarquable collection d'urnes réparties le long du cloître, qui comportent de magnifiques exemples des thèmes funéraires étrusques, pour la plupart dérivés de la mythologie grecque. Une petite promenade en ville nous a ensuite permis de nous familiariser avec la Pérouse médiévale et de trouver des restaurants agréables avant d'envisager un retour à l'hôtel.

C'est tôt dans la matinée que nous avons laissé Pérouse en passant par Todi et la vallée du lac de Corbara, où un militaire nous a clairement signifié lors d'un arrêt qu'un barrage est une installation vitale pour la défense nationale. Nous avons ensuite aperçu au loin la ville d'Orvieto, l'ancienne Volsinie étrusque, juchée sur son éperon rocheux. En y arrivant, nous nous sommes tout d'abord arrêtés à la curieuse nécropole du Crocefisso di Tufo (fig. 7), où

les maisonnettes qui constituent autant de tombes sont identifiées par des noms inscrits sur les linteaux des portes : ceux-ci sont étrusques, mais aussi grecs, latins, ou même gaulois, preuve s'il en est de l'acculturation de ces peuples au mode de vie des Étrusques. Nous avons ensuite pris le funiculaire qui nous a emmenés aux portes de la vieille ville. Un autobus nous a alors transportés jusqu'à la cathédrale (fin XIII^e-XIV^e siècle) dont la façade, toute habillée de marbre, présente des scènes très délicatement gravées issues de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le monumental intérieur abrite les superbes fresques de la chapelle de San Brizio, œuvres de Fra Angelico et de Luca Signorelli (deuxième moitié du XV^e siècle). À l'issue de cette visite, un temps de liberté a permis à ceux qui le souhaitent de goûter à l'excellente cuisine de l'Ombrie.

En début d'après-midi, nous avons pris la route de Rome pour visiter le musée étrusque installé dans les espaces de la Villa Giulia, demeure estivale du pape Jules III. Les immenses collections, méticuleusement classées selon leurs provenances, nous ont offert un complément indispensable au panorama déjà entrevu : le décor des temples de Pyrgi (fig. 8) et de Veies, les remarquables vases attiques à figures rouges issus des tombes de Cerveteri, les produits de l'industrie égyptienne ou du commerce transsaharien, au nombre desquels figurent des œufs d'autruche, nous ont fait envisager avec un regard moins candide une synthèse de la civilisation étrusque ainsi que de ses curiosités. À l'issue de cette visite, nous avons rejoint notre hôtel et avons pu prendre à proximité notre dîner.



Fig. 7. Nécropole du Crocefisso di Tufo (Orvieto, V^e-III^e siècle av. J.-C.).



Fig. 8. Ornaments du fronton du temple de Pyrgi figurant deux épisodes des « Sept contre Thèbes » (V^e siècle av. J.-C.).

La matinée du lendemain nous a vus arpenter les rues de Rome à pied pour nous rendre jusqu'aux Musées du Capitole. Il s'agissait d'y découvrir des antiquités étrusques dont personne n'ignore l'intérêt depuis l'école primaire, la célèbre louve du Capitole ainsi que la base du temple de Jupiter Capitolin. Nous avons été comblés : une promenade dans les espaces des musées nous a permis de prendre la mesure de la grandeur de la Rome antique, depuis les épisodes glorieux de la période républicaine peints sur les murs de la salle des Horaces et des Curiaces ou de la salle des Capitaines jusqu'aux fastes triomphaux de la salle de la louve. Nous avons ensuite découvert avec stupeur la monumentalité des fondations du temple de Jupiter Capitolin, dont la construction a commencé sous le règne de Tarquin l'Ancien, le premier roi étrusque de Rome, avant de découvrir depuis les immenses baies du *tabularium* le paysage du *forum*. La visite de la galerie des empereurs nous a permis de mieux connaître ceux qui ont régné sur l'Empire durant trois siècles : leurs portraits déjà sans complaisance ont été complétés par la peinture de leurs traits de caractère qui leur ont donné toute l'épaisseur humaine nécessaire.

L'après-midi n'a pas été si libre qu'il n'y semblait, puisque quelques-uns de nos touristes ont choisi de suivre notre cicerone à la recherche d'endroits inédits de Rome. Commencée au Colisée, notre petite promenade s'est poursuivie à San-Pietro-in-Vincoli, puis, après un passage sur le *forum* de Trajan, à la fontaine de Trevi. Elle s'est achevée au ghetto où nous avons tous pu constater combien grande était la difficulté de prendre les autobus de Rome, même aux endroits où ils sont censés passer régulièrement...

Un autobus nous a, le lendemain matin, emmenés à l'aéroport de Fiumicino où, après avoir laborieusement édité leurs cartes d'embarquement, nos touristes ont repris l'avion vers Bordeaux. Notre autobus familier nous attendait à Mérignac et notre retour à Périgueux s'est effectué sans encombres.

En conclusion, nous pouvons avec certitude affirmer que pour nos sociétaires, les Étrusques ont cessé d'être un mystère pour devenir une réalité. Le parcours que nous avons effectué, s'il nous a permis de bien connaître leur civilisation et les lieux où ils vivaient, nous a aussi fait découvrir le Moyen Âge du Latium, de la Toscane, de l'Ombrie, et des paysages splendides. Nous tenons à remercier toute l'équipe des organisateurs pour nous avoir fait découvrir ces lieux magiques, le président Fayolle qui a mené le groupe de Périgueux à Rome, Pierre Besse le magicien de nos oreillettes, et François Michel, l'infatigable grimpeur sur les monts de Toscane. Nous tenons tout particulièrement à remercier Sophie Bridoux-Pradeau qui, sans bouger de Périgueux, a assuré toute l'intendance d'un voyage qui s'est déroulé sans le moindre accroc.

F. M.

Photographies : Pierre Besse.

PETIT PATRIMOINE RURAL

Le travail à ferrer les bœufs du Grand But à Veyrines-de-Vergt

Dossier réalisé par l'équipe de Vergt
de la Pierre angulaire*

Historique

Dans les années 1830, la forge du Grand But appartenait à Antoine Daubisse. Elle passe ensuite à Privat dit Rougier, forgeron, époux d'une fille Daubisse. Jacques Roubenne est le propriétaire actuel ; c'est son père, également forgeron, qui a acheté la propriété du Grand But à un descendant de Privat, dont on retrouve la marque sur divers outils conservés sur place (croissant, faucille...) (fig. 1).

Comme de nombreuses forges de village ou de campagne, la forge du Grand But a été reconvertie au milieu du XX^e siècle en atelier de mécanique de proximité pour assurer l'entretien du matériel agricole et des véhicules



Fig. 1. Marque Privat sur un outil de la forge.

* Alette Grelier, Marylène Beau, Josette Mayeux, Luc Mayeux. www.lapierreangulaire.fr

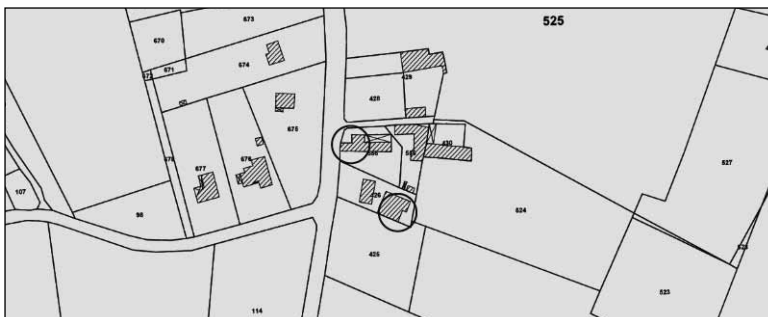


Fig. 2. Cadastre de 1938. Au nord-ouest, ancienne forge et ancien emplacement du travail. Au sud-est, emplacement actuel du travail.



Fig. 3. Cadastre de 1830. Ancien emplacement du travail.

automobiles de toutes sortes. Le travail du Grand But est actuellement installé dans le hangar construit à la suite de cette reconversion et désaffecté depuis que M. Roubenne a pris sa retraite (fig. 2).

Initialement, le travail était installé dans une petite maison située à l'angle sud de la route départementale D42E2 de Vergt à Sainte-Alvère et d'une petite voie desservant le lieu-dit en direction de l'est (fig. 3). La forge était installée dans la partie ouest du bâtiment et le local abritant le travail lui était contigu.

Le travail a été utilisé aussi longtemps que la traction animale avec des bovins a été pratiquée, c'est-à-dire jusqu'au début des années 1960. C'est le père de l'actuel propriétaire qui a été le dernier utilisateur, avec le concours de M. Robert Farge. Ce dernier, qui nous a expliqué en détail le fonctionnement de l'appareil, a aussi exploité une forge à Lespinasse, lieu-dit situé à guère plus d'un kilomètre, au nord du Grand But. Il nous a indiqué qu'il en connaissait un dans le bourg de Salon tout proche, ce qui permet de penser qu'il existait une forte densité de ce type d'établissement. On le conçoit aisément quand on sait la lenteur des bœufs...

L'ancienne forge de M. Roubenne est un véritable musée. Il a conservé les outils et fournitures nécessaires au travail de la forge : des ébauches de fers à bœufs, encore liées entre elles, avec la plaque du fabriquant, malheureusement cassée, mais aussi des outils de « soins » vétérinaires pratiqués à la forge, le travail étant utilisé pour immobiliser les animaux et, bien sûr, tous les outils du forgeron ainsi que la caisse à outils qui est un petit coffre à pieds



Fig. 4. Caisse à outils.

et non pas une simple caisse (fig. 4). M. Roubenne possède également un très ancien tour pour métaux, véritable pièce de musée mais qui fonctionne encore.

Ce travail comporte de nombreux accessoires que l'on ne voit pas habituellement. On peut donc se demander si cet appareil est simplement complet ou s'il a été équipé de ses divers palans par un forgeron particulièrement inventif. L'étude d'autres travaux dans la région devrait permettre d'y répondre.

Descriptif

L'appareil est dénommé localement « tramail ». Bien qu'il ait été démonté depuis très longtemps (environ 30 ans), restauré et remonté récemment, il est complet, doté de tous ses appareillages, ce qui paraît exceptionnel.

Il n'est actuellement pas ancré dans le sol et son orientation peut être modifiée, raison pour laquelle elle ne figure pas sur la vue de dessus de la figure 5. Autrefois l'appareil avait son grand axe orienté nord-sud, l'entrée (arrière) étant au sud.

Il est constitué d'un bâti (fig. 7 et n° 1, fig. 5) en chêne dont les quatre poteaux verticaux étaient, à l'origine, plantés dans le sol du local attenant à la forge, qui l'abritait. Ces poteaux ont été sectionnés au niveau où ils entraient dans le sol lors du démontage et les parties inférieures vermoulues reconstituées par des entures boulonnées. Ces poteaux sont reliés entre eux par des traverses horizontales et la structure est rigidifiée, sur les grands côtés, par des liens et, sur les petits côtés, par des pièces de bois hautes et taillées en arc dans leur partie inférieure. Le tout, assemblé par tenons et mortaises, est assujéti par des chevilles. Ces chevilles fabriquées au moment du remontage de l'appareil ont une tête de section carrée, pour faciliter le démontage éventuel, ce qui est une création du propriétaire. À l'origine, elles aff euraient.

Sur chaque grand côté, un rouleau (fig. 8 et n° 2, fig. 5), pièce de bois cylindrique horizontale, est emboîté dans les poteaux par ses extrémités, également cylindriques, mais de diamètre inférieur. Chaque rouleau est percé diamétralement de quatre trous cylindriques, deux à chaque extrémité,

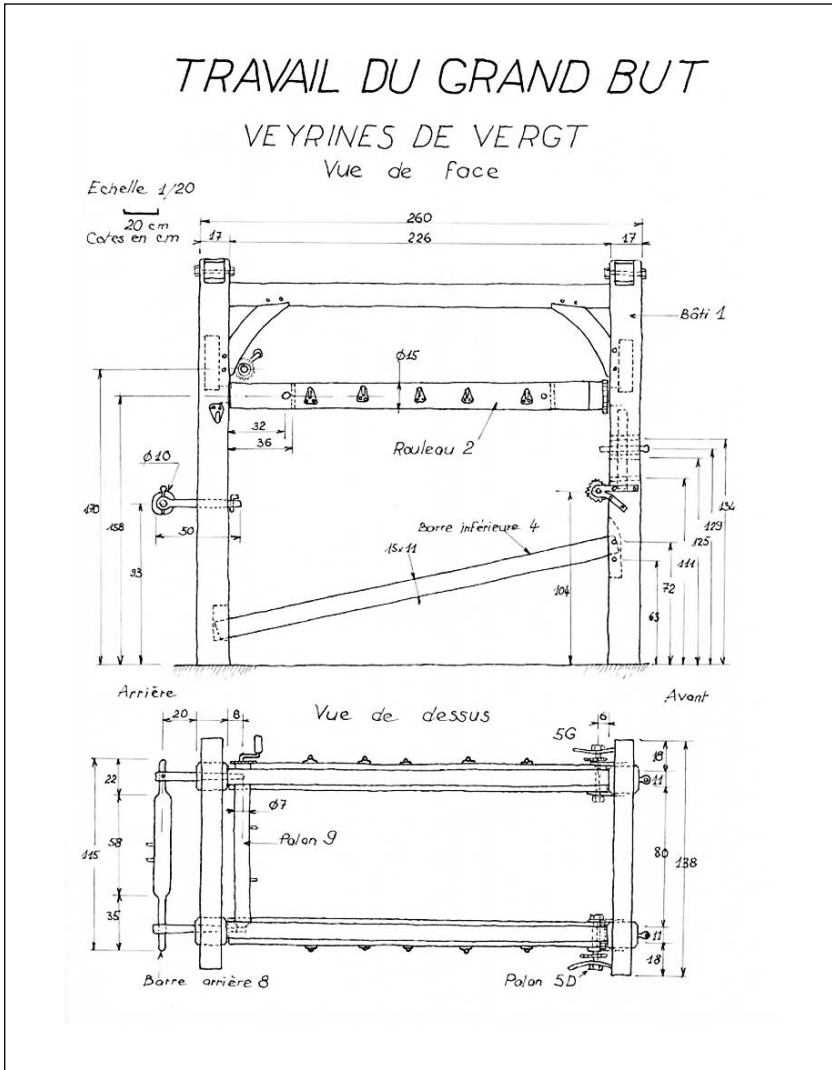


Fig. 5. Travail du Grand But, relevé, vue de face et vue de dessus.

décalsés de 90 degrés. Cinq crochets métalliques auxquels sont suspendues les sangles sont alignés sur une génératrice du rouleau. De l'arrière vers l'avant, les deux premiers retiennent la première sangle dénommée suspende par les professionnels. Le quatrième et le cinquième retiennent la deuxième suspende, pour les gros animaux. Pour les petits animaux, la suspende arrière était fixée aux troisième et quatrième crochets. Quatre barres métalliques (n° 3, fig. 6) permettaient de manœuvrer les rouleaux grâce aux perforations qu'ils comportent



Fig. 10. Traverses basses vues de l'avant (n° 4, fig. 5), joug (n° 6, fig. 6) et étrier pour immobiliser la tête (n° 7, fig. 6).



Fig. 11. Palan avant droit (n° 5D, fig. 5).



Fig. 12. Barre arrière en position « gros animaux » (n° 8, fig. 5).

et de les bloquer en position de travail. Le rouleau de droite comporte à l'avant une roue dentée à cliquet anti-retour qui permettait de l'immobiliser après ajustement de la tension des suspentes (fig. 9).

Au bas de chaque grand côté, une barre de bois (fig. 10 et n° 4, fig. 5) pouvait être positionnée entre les poteaux pour attacher les membres antérieurs. Chacune comporte un tenon à chaque extrémité. Celui de l'arrière s'engage dans une mortaise ajustée, qui n'existe plus suite à la restauration des poteaux. Le tenon de l'avant glisse verticalement dans une mortaise du poteau avant, ouverte vers le haut. Lorsque le tenon arrière est engagé dans sa mortaise, la hauteur de la barre peut être réglée, à l'avant, grâce à une goupille métallique, en fonction de la taille de l'animal.

Sur la face arrière de chaque poteau avant est positionné, grâce à des étriers métalliques, un palan (fig. 11 et n° 5D et 5G, fig. 5) constitué d'un axe métallique équipé d'une roue à cliquet (19 et 24 dents) et d'une tige métallique boulonnée sur l'axe, utilisée comme manivelle. Cet appareillage permettait, grâce à une courroie, de tirer le pied pour que la sole des sabots de l'animal soit dirigée vers le haut.

Un joug (fig. 10 et n° 6, fig. 6) est placé entre les poteaux avant. Il est réglable en hauteur grâce aux tenons qu'il comporte de chaque côté, ces tenons pouvant glisser dans les mortaises taillées dans la face intérieure des poteaux. Elles comportent quatre perçages dans lesquels une goupille métallique peut être engagée, de chaque côté, pour positionner et immobiliser le joug. Celui-ci est réversible, une position étant destinée à attacher les animaux à cornes et l'autre à la contention des chevaux au niveau de l'encolure. Une sorte d'étrier métallique (fig. 10 et n° 7, fig. 6), prolongé de chaque côté par une chaîne, est fixé à l'avant de chacun des poteaux antérieurs. La partie droite est réglable grâce à une clavette. Cet accessoire servait à immobiliser la tête.

À l'arrière se trouvent deux barres de bois cylindriques de faible diamètre. La plus basse (fig. 12 et n° 8, fig. 5) est engagée dans deux anneaux tubulaires soudés chacun à une tige métallique de section carrée traversant librement, d'avant en arrière, les poteaux arrière. La tige métallique comporte deux mortaises dans lesquelles peut être placée une clavette, ce qui permettait de positionner cette barre au ras des poteaux ou sensiblement en arrière pour les très gros animaux. Cette barre de bois peut être dégagée des anneaux ou y être bloquée avec une goupille métallique (fig. 13) traversant l'anneau gauche et la barre de bois.



Fig. 13. Goupille d'immobilisation de la barre arrière.



Fig. 14. Palan arrière vu de la gauche (n° 9, fig. 5).



Fig. 15. Suspentes.

Une autre barre (fig. 14 et n° 9, fig. 5), parallèle à la précédente, placée plus haut sur la face avant des poteaux arrière, positionnée par des étriers métalliques, constitue un autre palan. Il comporte une roue à cliquet (21 dents) et une manivelle, pour lever les pieds arrière. Un « crochet inférieur », fixé en partie basse de chacun des côtés extérieurs des poteaux arrière, est destiné à immobiliser les membres arrière en position naturelle. Ces crochets ont disparu en raison des réparations de la base des poteaux.

Enfin, deux suspentes (fig. 15) en fibre végétale (chanvre ?) tressées permettaient de soulever l'animal pour faciliter sa manipulation et l'empêcher d'exercer une poussée excessive sur le bâti. Ces sangles sont larges (30 cm), pour répartir la pression sur le thorax et l'abdomen de l'animal et comportent deux brides de 1 m de longueur et 10 cm de largeur chacune à chaque extrémité, munies d'un œil que l'on engage dans les crochets des rouleaux. La suspente arrière est plus longue que la suspente avant en raison de l'anatomie de l'animal. La longueur totale de celle située à l'avant est de 3,80 m et celle située à l'arrière est de 4,10 m. Une autre suspente, en mauvais état, est sensiblement plus petite : sa longueur est de 2,90 m, sa largeur de 20 cm, et ses brides 40 cm de longueur à une extrémité et 70 cm à l'autre extrémité.

Une toile était tendue entre les poteaux arrière pour se protéger des déjections de l'animal.

Le long du poteau arrière droit est suspendue à un crochet la chaîne grâce à laquelle le bovin en attente de ferrage était attaché à un anneau scellé dans le mur de la forge.

Les fonctions de ces différents appareillages et leur utilisation sont décrites en annexe.

NB. Le plancher et le carton posés au-dessus de l'appareil n'en font pas partie.

Devenir de l'installation

M. Roubenne est très soucieux de la conservation des choses anciennes et notamment de celles qui ont constitué son environnement professionnel. C'est la raison pour laquelle, lorsque le travail n'a plus été utilisé, il l'a démonté et stocké tous ses éléments. Ils sont restés en l'état pendant plus de 30 ans. Il l'a restauré et remonté récemment avec l'intention de l'exposer sous un appentis afin qu'il soit abrité et visible depuis la route. Sa conservation est donc assurée.

Sources orales

Jacques Roubenne et Robert Farge

Annexe. Le ferrage des bœufs

Le travail ne servait pas seulement à ferrer les bœufs ou les vaches, bien que ce soit sa fonction principale. On y recourait aussi pour ferrer les chevaux rétifs et pour soigner le bétail, ce qui faisait du forgeron maréchal-ferrant un vétérinaire de campagne de proximité, dirions-nous aujourd'hui. Ces soins consistaient à soigner les blessures, notamment des pieds, à couper la queue des chevaux de trait, pratique aujourd'hui abandonnée, à sectionner les cornes présentant une courbure anormale et dont la croissance aurait blessé l'animal (à l'époque, les bovins n'étaient pas écornés comme aujourd'hui, pour pouvoir être liés au joug).

Lorsque l'on doit utiliser le travail, la barre arrière inférieure (fig. 12 et n° 8, fig. 5) et les suspentes sont déposées. Le joug (fig. 10 et n° 6, fig. 6) est placé en bonne position (bovin ou équin). Les barres latérales (fig. 10 et n° 4, fig. 5) sont installées. On fait entrer l'animal par l'arrière de l'appareil et on l'empêche de reculer en installant la barre dans l'une de ses positions, selon sa taille. On le lie au joug et, si besoin, on lui passe sur le front l'étrier (fig. 10 et n° 7, fig. 6) pour immobiliser la tête. Pour les chevaux difficiles, on pouvait aussi utiliser un tord-nez, instrument de contention brutal mais très efficace. Les suspentes (fig. 15) étaient engagées dans les crochets des rouleaux, celles de l'arrière installées en position intermédiaire s'il s'agissait d'un animal de faible taille (âne, par exemple) et les barres latérales réglées en hauteur, à l'avant. Les suspentes étaient alors tendues grâce à la rotation des rouleaux entraînés par les barres métalliques (n° 3, fig. 6), sur le principe du cabestan. Ces barres ont une longueur telle qu'engagées dans le rouleau, elles butent sur la partie haute du bâti et empêchent que la rotation s'inverse et que la sangle se détende. Ceci concerne le rouleau gauche, le droit ayant une roue à cliquet permettant un réglage fin de la tension en position de travail (fig. 9).

Les fers sont posés sous les pieds, en diagonale. Par exemple, on ferre le pied avant droit et le pied arrière gauche simultanément, le pied arrière droit étant attaché au poteau arrière droit grâce à une courroie attachée au pied, faisant un tour sur le « crochet inférieur » et dont l'autre extrémité est nouée au poteau. Le membre postérieur à ferrer est tiré en arrière grâce à une courroie qui passe derrière la barre inférieure pour

rejoindre la barre supérieure (fig. 14 et n° 9, fig. 5) à laquelle elle est fixée. La courroie est alors enroulée sur ce palan grâce à la manivelle qu'il comporte du côté gauche. La rotation inverse est empêchée par le cliquet. La courroie tendue jusqu'à ce que le dessous du sabot soit orienté vers le haut. Le membre antérieur est fixé sur le dessus de la barre latérale au niveau du « genou » qui est anatomiquement le carpe. Une courroie est attachée au pied et son autre extrémité est fixée au palan (fig. 11 et n° 5D, fig. 5) du poteau avant droit, et la courroie tendue jusqu'à ce que la face inférieure du pied soit orientée vers le haut.

Le maréchal et son aide, le ferrage étant en général effectué à deux, procèdent alors à la dépose des fers usés, au parage de la corne (du pied) et à la pose des fers neufs qui sont ajustés à chaud, comme pour les chevaux. Les fers (fig. 16), à l'époque que nous évoquons, étaient fabriqués en série et vendus par des grossistes. Au début, ils étaient simplement ébauchés, la sole était plate et la languette dans le même plan. Ils n'étaient pas percés. Le forgeron devait les retravailler à chaud. Plus tard, ils étaient fournis déjà mis en forme, c'est-à-dire avec la sole bombée et étampés, la languette pliée d'équerre. Celle-ci était courbée à la forme du sabot au moment de la pose. Il y avait différentes tailles et les fers des pieds arrière étaient d'une pointure plus petite que les fers des pieds avant. Souvent, un seul fer était posé sur le sabot extérieur du pied avant, en raison de la difficulté d'accéder au sabot intérieur, relevé le long du f anc de l'animal (les bovidés ayant deux sabots à chaque pied). Lorsqu'une diagonale était ferrée, on libérait les membres entravés et on effectuait la même opération sur l'autre diagonale. On détachait alors la tête du joug après avoir dégagé la barre pour laisser sortir l'animal par le côté.

Les bœufs arrivaient par paire et étaient ferrés en une heure et demie, environ. La fréquence du ferrage était variable, en fonction de la chute éventuelle d'un fer, ou de son usure liée à l'intensité du travail et à sa nature (chemins ou champs). Certains jours, huit paires de bœufs étaient en attente d'une nouvelle ferrure et les bouviers restaient manger la soupe chez le forgeron avant de repartir.

Comme indiqué ci-dessus, le maréchal était aussi vétérinaire et à ce titre pouvait fabriquer des fers orthopédiques pour corriger une anomalie du pied ou une attitude défectueuse.

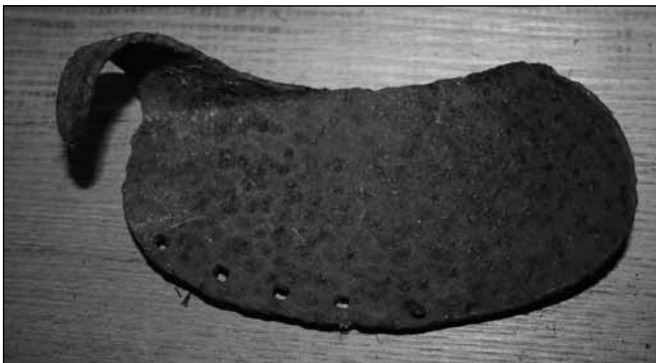


Fig. 16. Un fer.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- L'assemblée générale ordinaire, après report habituel pour cause de quorum non atteint en janvier, aura lieu le 1^{er} mars 2017. Au programme, la présentation des rapports moraux et financiers pour l'année 2016. C'est une année sans élection.

- En raison de la démission de M. Gontran des Bourboux, une place était vacante au sein du conseil d'administration de la SHAP. Selon la procédure statutaire, pour le remplacer, le conseil d'administration du 7 novembre 2016 a accepté la candidature de M. Jean Charles Savignac, comme nouvel administrateur jusqu'aux prochaines élections.

- Tous les membres de la SHAP ayant fourni leur courriel au secrétariat sont régulièrement informés des activités (réunions mensuelles, activités diverses) par la lettre mensuelle envoyée 8 jours avant chaque réunion. En outre notre site (www.shap.fr) est régulièrement mis à jour.

- Le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord a eu lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux (voir p. 429-432 et 3^e livr. 2016, p. 271-276), sur le thème : *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres et lieux*. L'étape suivante est la réalisation des Actes de cette importante manifestation. Les textes des intervenants ont été livrés comme prévu au moment du congrès. Les comités de lecture des deux organisations se réunissent régulièrement pour valider les textes fournis et pour les mettre en forme suivant les normes de notre *Bulletin*. L'ouvrage se substituera à la deuxième livraison de notre *Bulletin*. Les rubriques ordinaires (comptes rendus des réunions mensuelles, notes de lecture...) seront décalées dans la troisième livraison.

- L'équipe de la bibliothèque, sous la conduite de M. Pierre Besse, effectue, en ce moment, un travail considérable pour rendre disponible sur notre site Internet le maximum d'informations sur les richesses de notre *Bulletin*, de notre iconothèque et de notre bibliothèque. *La Mémoire du Périgord* est désormais à jour jusqu'en 2012. Mais il reste encore beaucoup à faire. Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues pour des tâches variées, certaines pouvant être exécutées sur place (18, rue du Plantier à Périgueux), d'autres pouvant être réalisées à domicile. Pour prendre rendez-vous avec M. Pierre Besse, merci de laisser un message à M^{me} Sophie Bridoux-Pradeau au siège de la SHAP, qui transmettra.

- Pour le printemps prochain, la SHAP organise deux sorties thématiques, chacune d'elles pour un nombre limité à 50 personnes, soit la capacité d'un car : le 8 avril 2017, le thème de l'excursion sera « les églises à coupoles du Ribéracois » sous la direction du Dr Serge Larue-Charlus ; le 20 mai 2017, le thème de l'excursion sera « la route des canons », sous la direction de M. Patrick Chouzenoux. En septembre sera organisée une excursion « Autour de l'art baroque », sous la direction de M. Olivier Geneste. La limitation à 50 s'explique par les capacités d'accueil des sites. Si un thème suscite plus de demandes que le quota, il pourra donner lieu à la programmation d'une autre sortie sur le même thème. Tous les renseignements seront fournis sur le site Internet de la SHAP, en particulier les conditions d'inscriptions.

COURRIER DES LECTEURS

- Brigitte et Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) ont participé à l'organisation de l'exposition de Lascaux au Japon, qui a été inaugurée le 1^{er} novembre 2016 : ils ont fourni des photographies et un texte sur le Puits, traduit en japonais pour le catalogue de l'exposition. Leur correspondante, Jannu Igarashi, une de leurs anciennes étudiantes, a travaillé sur plusieurs grottes ornées magdaléniennes de Dordogne, telles les grottes de Font-de-Gaume et de Bernifal, et a soutenu une thèse de doctorat du Muséum national d'Histoire naturelle en 2003.

- Les mêmes ont retrouvé un texte étonnant sur Orllie-Antoine de Tounens dans *Mémoires d'un astronome* par Camille Flammarion (Paris, éd. Ernest Flammarion, p. 448-449). « Un beau jour de l'an 1868, on m'annonça la visite du roi d'Araucanie et de Patagonie, Orllie-Antoine 1^{er}, et je m'empressai de le recevoir avec tous les honneurs dus à son rang. C'était un bel homme à longue barbe noire, dans la quarantaine, dont le nom véritable était Antoine de Tounens, ancien avoué à Périgueux, et qui, en 1860, avait tenté de réunir les différentes tribus de l'Araucanie, alors divisées et en guerre avec le Chili, en un seul peuple dont il s'était, d'accord avec plusieurs caciques, proclamé roi constitutionnel... [Camille Flammarion résume ensuite l'aventure du roi]... Je l'écoutais avec d'autant plus d'intérêt que dans une séance de spiritisme, une

table m'avait déclaré, en 1862, que, lors d'une existence antérieure, j'avais été l'écrivain espagnol don Alonzo de Ercilla, auteur du poème l'*Araucana*, au temps de Philippe II. Je n'avais aucune raison d'admettre cette préexistence, et j'avais attribué cette communication à la subconscience ou à l'habileté du médium, écho des écrits publiés alors sur l'Araucanie ; mais il y avait là une sorte de trait d'union fluide entre mon interlocuteur et moi, et il me semblait qu'en vérité, il n'avait pas plus été réellement roi d'Araucanie que je n'avais été l'auteur de l'*Araucana*. Son prénom d'Orllie (et non Aurélie comme on serait tenté de l'écrire), m'étonnait un peu, car il est assez difficile à prononcer. Mais, en somme, il n'est pas plus surprenant que la tentative exotique de ce monarque *in partibus infidelium*. Ce brave homme est mort dans la misère, en 1878. ». Une caricature parue dans le journal *Le Grelot* (13 octobre 1872), avec la légende « Messieurs, le Roy... d'Araucanie » (fig. 1), témoigne des sourires amusés qui entouraient le personnage dans le milieu parisien à l'époque. Elle est signée Paul Bernay, dessinateur-lithographe.

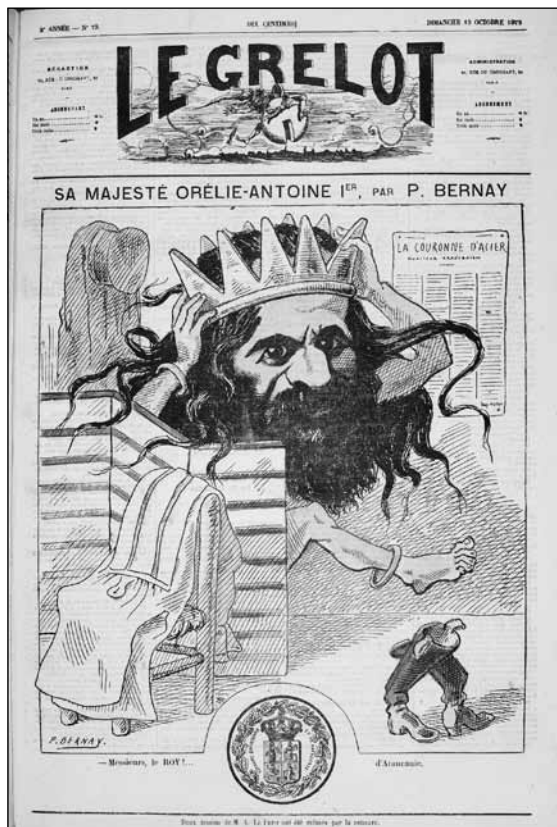


Fig. 1.



Fig. 2.

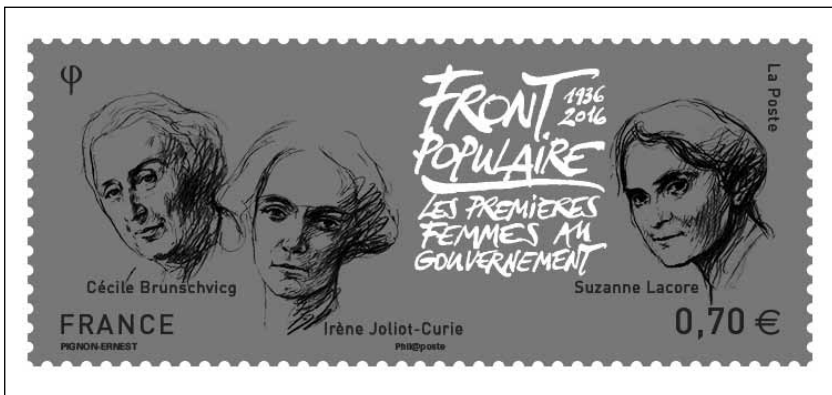


Fig. 3.

- Une enveloppe en souvenir du spéléologue périgordin Pierre Vidal, décédé le 25 juillet 2016, ancien membre de notre compagnie, illustrée par la scène célèbre peinte au fond de la grotte de Villars et affranchie avec un timbre espagnol récent représentant la « vache rouge à tête noire » du Diverticule axial de Lascaux (fig. 2), a été créée par ses amis espagnols pour commémorer l'hommage qui lui a été rendu le 22 octobre 2016 dans la grotte de Villars. De nombreux liens l'attachaient à cette grotte : il faisait partie du Spéléo-Club de Périgueux qui en avait exploré les difficiles galeries dès 1953 et, en 1958, il avait été le premier spéléologue à pénétrer dans la Salle des Peintures. En outre, son mariage y avait été béni par le père Pierre Pommarède.

- Pour commémorer les 80 ans du Front populaire 1936-2016, un timbre français de 0,70 euro (fig. 3) célèbre « Les premières femmes au gouvernement : Cécile Brunshvicg, Irène Joliot-Curie, Suzanne Lacore ». Cette dernière, institutrice en Dordogne de 1894 à 1930, sera sous-secrétaire d'État à la Protection de l'enfance du Front Populaire en 1936.

- M. Jean-Paul Durieux (22, avenue de la Gare, 54350 Mont-Saint-Martin) signale l'émouvant ouvrage de Moriz Scheyer, *Si je survis*, traduction Olivier Nannuni, Flammarion, 2016. L'auteur, journaliste et écrivain autrichien, décédé à Belvès en 1949, relate la persécution des juifs au cours de l'Occupation 1940-1945, ainsi que l'abri et la protection qu'il trouva à Belvès, tant de la part de familles belvésoises que de la communauté des religieuses franciscaines de l'asile de Labarde à Sainte-Foy-de-Belvès. L'ouvrage est illustré par de nombreuses photos de cette dramatique période. M. Durieux signale aussi chez Casterman une bande dessinée consacrée à Joséphine Baker (dessin Catel, scénario et textes par Jean-Louis Bocquet).

DEMANDES DES CHERCHEURS

- M. Frédéric Duhard (franckduhard@orange.fr ; 11, rue de la Garenne, 24490 La Roche-Chalais), ne pouvant se déplacer, recherche une personne pouvant effectuer pour lui des recherches au Service historique des Armées à Vincennes.

- M. K.-P. Pohland (auspicebella@arauca.org) recherche des détails sur la jeunesse d'Orllie-Antoine de Tounens. Ils complèteront le remarquable livre de Jean-François Gareyte : lieu exact de naissance, propriétaires des deux corps de ferme de La Chaise, école fréquentée autre que Chourgnac, lycée fréquenté (interne ou logé en ville).

INFORMATIONS

- Le site-musée gallo-romain Vesunna à Périgueux propose jusqu'au 26 mars 2017 une nouvelle exposition temporaire « Ils sont *food* ces Romains, un *thermopolium* à Vesunna il y a 2000 ans ». En s'appuyant sur les dernières avancées scientifiques dans le domaine de l'alimentation antique, l'exposition, création originale de Vesunna, plonge les visiteurs au cœur d'une étonnante expérience sensorielle pour mieux réfléchir à notre relation à la nourriture, ainsi qu'aux similitudes et différences entre notre monde et celui des Pétrucos. À noter également que toute une partie est consacrée au jeune public avec « le comptoir des petits », une exposition dans l'exposition, alternant entre l'histoire d'un personnage antique, les vestiges archéologiques et des expériences sensorielles.

- Le Musée d'Aquitaine à Bordeaux lance une campagne de mécénat participatif pour la restauration du monument funéraire de Michel de

Montaigne. Cette campagne, intitulée « Cultivons l’humanisme », se déroulera jusqu’au 7 décembre sur la plateforme de collecte de dons « Culture Time ». L’objectif est de réunir 18 000 € qui serviront à financer la restauration et la mise en valeur du cénotaphe (www.culture-time.com/fr/projet/montaigne). Ce type d’opération permet de bénéficier d’une réduction fiscale équivalent à 66 % du montant du don pour les particuliers. Avec « Cultivons l’humanisme », restaurer le cénotaphe de Montaigne devient aussi l’occasion de communiquer très largement pour transmettre les idées de l’homme, figure majeure de l’histoire de Bordeaux et pour faire connaître cette œuvre emblématique des collections du Musée.

- La Fédération des Moulins de France annonce la 23^e édition des Journées européennes des moulins et du patrimoine, les 20 et 21 mai 2017 (www.journees-europeennes-des-moulins.org ; www.fdmf.fr).

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l’attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d’un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

Sommaire et table des illustrations du tome CXLIII (2016) du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*

SOMMAIRE DU TOME CXLIII - ANNÉE 2016

Conseil d'administration pour 2015-2017	3
Rapport moral 2015, par la secrétaire générale B. Delluc	5
Rapport financier 2015, par la trésorière M.-R. Brout.....	8
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
novembre 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	11
décembre 2015, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	16
janvier 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	20
février 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	147
mars 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	151
avril 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	157
mai 2016, présidence de G. Delluc, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	279
juin 2016, présidence de D. Audrerie, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	284
juillet 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	290
août 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	411
septembre 2016, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	416
octobre 2016, présidence de D. Audrerie, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	421

ARTICLES DE FOND

BODDART (Francis A.), Une demeure de la distinction disparue : le chalet de Bassy (1875-1908) à Saint-Médard-de-Mussidan	329-348 (ill.)
BONNEFOND (Huguette), Les prêtres du monuments aux morts 1914-1918 de la cathédrale Saint-Front de Périgueux d'après les archives diocésaines	349-360 (ill.)

CHARIÉRAS (Dominique), En Dordogne, pendant la débâcle de juin 1940, avec maître Isorni et l'Inspection générale du Service de Santé des Armées.....	107-112 (ill.)
CHARLES-GUILLAUME (Catherine), Junqua & Fils, itinéraire d'une famille de chapeliers de Ribérac au XIX ^e siècle	449-476 (ill.)
DELLUC (Gilles), avec la collaboration de Brigitte Delluc, Louis Delluc. Homme de lettres, cinéaste et malade	79-106 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : Quand Charles Garnier et le baron Justus von Liebig redonnaient vie aux squelettes de l'abri Cro-Magnon.....	113-120 (ill.)
DELLUC (Gilles), avec la collaboration de Brigitte Delluc, Dans l'histoire du Périgord : Quelques Périgordins dans les écrits du général de Gaulle.....	225-248 (ill.)
DELLUC (Brigitte), DELLUC (Gilles) STRAUDEL (Jean-Philippe), Dans notre iconothèque : La découverte de Lascaux en 1940. Du nouveau avec les Alsaciens.....	361-374 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : L'abbé Breuil provoque un effondrement à Lascaux en 1940	491-498 (ill.)
DUHARD (Jean-Pierre), Nouvelles données sur « l'appendicite » de Joel White McPherson en 1944.....	477-490 (ill.)
FAUCHER DE CORN (Bernard), Le château du Tuloup à Boulzac.....	441-448 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Montaigne et ses lecteurs.....	317-328 (ill.)
GARELLI (Pierre), Thibaud de La Garde de Saint-Angel pendant la période révolutionnaire.....	179-196 (ill.)
HONDT (Jean-Loup d'), En hommage à Pierre-Paul Grassé (1895-1985). Sa conférence de 1976 sur « Un demi-siècle de zoologie française »	213-224 (ill.)
IGNACE (Jean-Claude), La peste de 1630-1631 à Bergerac	29-58 (ill.)
LAPOUGE (Hervé), Le château de Pluvinières à Piégut-Pluviers.....	311-316 (ill.)
LA SERVE (Jacques de), La « maison Chastenet » à Issac.....	177-178 (ill.)
PAOLETTI (Catherine), Les bastides de la châtellenie de Puyguilhem.....	299-310 (ill.)
PENAUD (Guy), Les deux Périgordines miraculées à Lourdes.....	59-78 (ill.)
RIBEYROL (Claude), Le brûlement des lépreux en 1321	433-440 (ill.)
STONES (Alison), Hélié Salomon, clerc de Saint-Astier, et son traité musical.....	165-176 (ill.)
VÉDRENNE (Jean-Marie), La congrégation du Sauveur et de la Sainte-Vierge en Périgord	197-212 (ill.)

VARIA

CESTAC (Maurice), Le congrès « Les écrivains en Aquitaine » : une réussite.....	429-432 (ill.)
DEMOUY (Max), Notre sortie de printemps. Lascaux 4 et La Roque-Saint-Christophe.....	257-260 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Le programme de la SHAP en 2016.....	27-28
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Les historiens du Sud-Ouest à Périgueux en septembre.....	163-164
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Diversité de nos actions.....	297

FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Un passé inépuisable	427-428
MICHEL (François), Naples et la Campanie. Le Périgord sous le volcan 24-31 octobre 2015.....	127-135 (ill.)
MICHEL (François), L'Étrurie : un monde sans fin. À la rencontre des peuples d'Italie centrale.....	513-520 (ill.)
Voyage en Étrurie, 1 ^{er} -8 octobre 2016.....	136 (ill.)
LXIX ^e congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, Périgueux, 10 et 11 septembre 2016. Les écrivains en Aquitaine	271-276

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD

MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 5. Les faux épigraphiques, une étude à part entière	121-126 (ill.)
MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 6. Annibert le centenier et le domaine franc du Villadeix	375-396 (ill.)
MICHEL (François), Notes d'épigraphie du Périgord - 7. Paulin de Périgueux et le <i>carmen epigraphicum</i> de la basilique Saint-Martin de Tours.....	499-512 (ill.)

PETIT PATRIMOINE RURAL

LA PIERRE ANGULAIRE, ÉQUIPE DE VERGT, La halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac	249-256 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, ÉQUIPE DE VERGT, La croix du bourg de Cendrieux	397-402 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, ÉQUIPE DE VERGT, Le travail à ferrer les bœufs du Grand But à Veyrines de Vergt	521-530 (ill.)

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Les chantiers de la Jeunesse et la Dordogne (1940-1944). De la Révolution nationale à la production industrielle</i> , par Francis A. Boddart (Gontran des Bourboux).....	137
<i>Le Périgord, de l'aiguière au zinzolin</i> , par Monique Bourgès-Audivert (Jeannine Rousset).....	138
<i>Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac. Cartes postales, photographies (1860-1960)</i> , collectif (Dominique Audrerie)	138
<i>Le Périgord et la Terre Sainte</i> , par Dominique Audrerie (Jeannine Rousset)	139
<i>Monsieur le président Sylvain Floirat</i> , par Michel Massénat (dir.) (Gérard Fayolle)	139
<i>Promenades autour des ruines féodales du Périgord</i> , par Pierre-Lucien Bertrand (Dominique Audrerie)	140
<i>Le chemin d'Ernoa. La femme de nulle part. Fièvre. L'inondation</i> , par Louis Delluc (coffret DVD) (Gérard Fayolle)	261
<i>Cro-Magnon (Homo sapiens). Le premier d'entre nous</i> , par Gilles Delluc (avec la coll. de Brigitte Delluc) (Gérard Fayolle).....	262
<i>Périgord, terre occitane</i> , par Joan-Lois Leveque (Patrick Petot)	262
<i>Trésors baroques en Périgord</i> , par Olivier Geneste (Dominique Audrerie)...	263
<i>Une odeur de pain chaud. Au cœur du Périgord des années cinquante</i> , par Annie Herguido (Jeannine Rousset).....	263

<i>1940 en Dordogne, année de ruptures</i> , par Catherine et François Schunck (Patrick Petot).....	403
<i>Les Mémoires de ma famille</i> , par Bertrande de Lécluse-Trévoëdal née Labrousse de Beaugard (Claude-Henri Piraud)	404
<i>Jean-Louis Dubut de Laforest : un écrivain populaire</i> , par François Salaün (Gérard Fayolle)	404

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte).....	141-144 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	265-270 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	405-408 (ill.)
DELLUC (Brigitte).....	531-536 (ill.)

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

2 ^e trimestre 2016	28
3 ^e trimestre 2016	264
4 ^e trimestre 2016	298
1 ^{er} trimestre 2017.....	428

ILLUSTRATIONS DU TOME CXLIII - ANNÉE 2016

Cartes et plans

Halle de Beaugard à Beaugard-et-Bassac, plan et coupes.....	250, 251
Halle de Beaugard à Beaugard-et-Bassac, plan cadastral, 1830.....	254
Sigoulès, plan cadastral, 1830.....	306
Molières, plan cadastral, 1830	307
Bassy à Saint-Médard-de-Mussidan, carte de Belleyme	330
Bassy à Saint-Médard-de-Mussidan, cadastre dit napoléonien	331
Environs de La Garenne à Badefols-sur-Dordogne, carte IGN	376
Badefols-sur-Dordogne et ses environs, carte de Tarde.....	377
Extrait de la carte de l'évêché de Sarlat, 1679.....	387
Domaine du Villadeix	389
Centaines recensées en Périgord.....	391
Cendrieux, bourg, cadastre dit napoléonien.....	401
Cendrieux, bourg, croix, et maison Brou de Laurière, cadastre dit napoléonien	402
Tuloup à Boulazac, carte de Belleyme.....	442
Ribérac, plan avec anciennes et actuelles appellations des voies, 1883	459
Usine Rouchaud et Girard, Ribérac, 1865, plan partiel	460
Locaux de l'usine Rouchaud et Girard, plan détaillé.....	460
Forge du Grand But à Veyrines-de-Vergt, cadastre de 1938.....	522
Forge du Grand But à Veyrines-de-Vergt, cadastre de 1830.....	522
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, relevés	524, 525

Documents

Livre de comptes de l'apothicaire Maphaud, Bergerac	31
Extrait de la liste Pichot	37
Cataplasme de Tarneau contre la peste, Bergerac	48
Signature de Jean Laurens, chirurgien à Bergerac pendant l'épidémie de peste (1630-1631).....	48
Couverture de <i>La danse du scalp</i> , par Louis Delluc	90
Image extraite du film <i>Fièvre</i> de Louis Delluc	95
Image extraite du film <i>La femme de nulle part</i> de Louis Delluc	95
Couverture de <i>L'homme des bars</i> , par Louis Delluc.....	97
Radio pulmonaire, tuberculose	99
Diorama de Charles Garnier inspiré de la découverte de l'abri Cro-Magnon, 1889.....	114
Chromolithographie Liebig inspirée de la découverte de l'abri Cro-Magnon (vers 1890).....	115
Dessin préparatoire de Charles Garnier pour son diorama inspiré de la découverte de l'abri Cro-Magnon	116
Vue de l'Exposition universelle de Paris, 1889	117
Chromolithographie Liebig évoquant les habitants d'une caverne.....	119
Chromolithographie Liebig évoquant l'art culinaire, une broche primitive ...	119
Chromolithographie Liebig évoquant la truffe du Périgord, fin du XIX ^e siècle.....	120
Fac-similé d'une inscription mentionnant Auguste et Livie	123
Signature autographe de Pierre Beaumesnil	125
Le cratère du Vésuve.....	129
Restes des habitants d'Herculanum	130
Couverture de <i>Les chantiers de la Jeunesse et la Dordogne (1940-1944). De la Révolution nationale à la production industrielle</i> , par F. A. Boddart	137
Couverture de <i>Le Périgord, de l'aiguière au zinzolin</i> , par M. Bourgès-Audivert.....	138
Couverture de <i>Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac. Cartes postales, photographies (1860-1960)</i> , collectif.....	138
Couverture de <i>Le Périgord et la Terre Sainte</i> , par D. Audrerie	139
Couverture de <i>Monsieur le président Sylvain Floirat</i> , par M. Massénat (dir.)	139
Couverture de <i>Promenades autour des ruines féodales du Périgord</i> , par P.-L. Bertrand	140
Extraits du manuscrit de Hélie Salomon, de Saint-Astier, 1274.....	couv. 2 ^e livr., 167-171, 173-175
Armes de la famille de La Garde	180
Publicité pour la « pension de famille » du Sauveur à Bergerac	208
Couverture de <i>Le chemin d'Ernoa. La femme de nulle part. Fièvre. L'inondation</i> , par L. Delluc (coffret DVD).....	261
Couverture de <i>Cro-Magnon (Homo sapiens). Le premier d'entre nous</i> , par G. Delluc (avec la coll. de B. Delluc)	262

Couverture de <i>Périgord, terre occitane</i> , par J.-L. Leveque	262
Couverture de <i>Trésors baroques en Périgord</i> , par O. Geneste	263
Couverture de <i>Une odeur de pain chaud. Au cœur du Périgord des années cinquante</i> , par A. Herguido	263
Lettre de condoléances de Charlie Chaplin au père de Louis Delluc	267
Faire-part de décès de Marie-Christian Labrousse de Beauregard, 1908	344
Extrait du rapport manuscrit de Marcel Ravidat sur l'invention de Lascaux.....	365
Exemples de lettres et de leurs formes, Haut Moyen Âge.....	382
Relevé de l'építaphe de Claudia, VI ^e - VII ^e siècles, Saint-Vincent-de-Cosse.....	383
Relevé de la dédicace de l'évêque Saffarius, VI ^e siècle, Le Fleix	384
Couverture de <i>1940 en Dordogne, année de ruptures</i> , par C. et F. Schunck ..	403
Couverture de <i>Les Mémoires de ma famille</i> , par B. de Léluse-Trévoëdal née Labrousse de Beauregard.....	404
Couverture de <i>Jean-Louis Dubut de Laforest : un écrivain populaire</i> , par F. Salaün	404
Vie de saint Martin, rédigée par Paulin de Périgueux, IX ^e -X ^e siècle	couv. 4 ^e livr.
Extrait du registre des comptes de la ville de Périgueux, XIV ^e siècle	4 ^e de couv.
	4 ^e livr., 435
Planche d'illustrations « Le chapelier », 1847.....	453
Généalogie famille Junqua.....	456
Accord de l'ingénieur en chef des Mines pour la création d'une usine de chapeaux à Ribérac, 18 août 1860.....	458
Exemple d'un atelier d'appropriage en 1900, usine Huillet et Lasserre à Quillan (Aude), carte postale ancienne	4 ^e de couv.
	4 ^e livr., 461
Passeport de Jean Adrien Raveau, 1837	464
Paquebot à vapeur assurant la traversée de l'Atlantique jusqu'au Chili à la fin du XIX ^e siècle	473
Manuscrit sur parchemin, IX ^e -X ^e siècle, <i>carmen epigraphicum</i> de Paulin de Périgueux	504-505
Enveloppe espagnole en hommage à Pierre Vidal	534

Événements

Sortie de la SHAP à Lascaux 4	257
Le retour des réfugiés d'Elsenheim, gare de Sélestat, septembre 1940.....	370
Cortège, obsèques du Dr Jean Faurel, 1965, Montignac	406
Congrès de la FHSO/SHAP, 10 et 11 septembre 2016, conférence.....	430
Remise à Jeannine Rousset de la cravate de commandeur des Palmes académiques, 10 septembre 2016.....	430
Congrès de la FHSO/SHAP, 10 et 11 septembre 2016, repas de clôture.....	431
Groupe de la SHAP sur le site de Vulci (Italie)	516
Groupe de la SHAP à Sienne (Italie)	517

Personnages

Gustave Boissarie, à Lourdes.....	60
Sœur Julienne, miraculée à Lourdes	70
Malades à la gare de Lourdes.....	75
François-Marie-Joseph Delamaire, évêque de Périgueux.....	76
Louis-Joseph Bougouïn, évêque de Périgueux	76
Louis Delluc adolescent.....	80
Ève Francis, 1914.....	81
Ève Francis, portrait par Kees Van Dongen.....	81
La famille Delluc à Cadouin en 1912	82
Louis Delluc jeune, journaliste	84
Eugène Bonaventure Vigo, photographie et dessin de sa mort.....	85
Louis Delluc soldat	86
Blessés, malades et soignants d'un hôpital militaire à Aurillac, première guerre mondiale.....	88
Léon Moussinac.....	92
Louis Aragon.....	92
Louis Delluc pendant le tournage de <i>La Fête espagnole</i> , 1919.....	93
Ève Francis, 1921, en couverture de la revue <i>Cinéa</i>	96
Louis Delluc, 1923.....	97
Louis Delluc pendant le tournage de <i>L'inondation</i> , 1923.....	98
Louis Delluc, fin 1923.....	101
Jacques Isorni.....	108
Charles Garnier	116
Justus von Liebig	118
Armand de Prin, caricature par L. de Maleville.....	144
Nicolas Chastenet.....	178
Mère Marie de Jésus, fondatrice de la congrégation du Sauveur	198
Chanoine Pergot.....	203
Pierre-Paul Grassé.....	215
Charles Ardant du Picq	228
Georges Bonnet.....	230
Robert Lacoste	231
Le général de Gaulle et la famille de La Bardonnie	232
Jacques Cantelaube	233
Le général de Gaulle et Pierre Juillet chez les Jeammet.....	234
René Dujarric de La Rivière	235
Georges Arnaud.....	237
André Maurois	238
Joséphine Baker	240
Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.....	241
Jean Lassner	242
André Malraux	244
Yves Guéna	244
Jean Secret, prisonnier en Allemagne, dessin.....	287
Géraud Lavergne, Charles Lafon, et Hippolyte Corneille, bureau présidentiel de la SHAP en 1955	290

Michel de Montaigne, lithographie.....	4 ^e de couv. 3 ^e livr., 318
Jeanne Labrousse de Beauregard née Wlgrin de Taillefer.....	333
Marguerite Labrousse de Beauregard née princesse Troubetzkoy.....	4 ^e de couv. 3 ^e livr., 336
Léon Laval, Jacques Marsal, Maurice Ravidat et Georges Agniel, à Lascaux en 1940.....	363
Xavier Prévôt, octobre 1980.....	368
Xavier Prévôt, Noël 1943.....	368
Arsène Sittler.....	369
L'abbé André Glory, Tomi Ungerer enfant et sa famille, 1935.....	372
L'abbé André Glory, dessins de Tomi Ungerer.....	372
Antoine de Tounens, buste inauguré à Tourtoirac en 2016.....	407
Albert Guillaume, dessinateur.....	408
Jean Lassner.....	419
Prosper Decous de Lapeyrière.....	4 ^e de couv. 4 ^e livr., 445
Joel McPherson, vers 1943.....	4 ^e de couv. 4 ^e livr., 481
Jean Gausson, vers 1950.....	481
Paul Delluc, vers 1946.....	481
Léon Laval, dans le film <i>La nuit des temps</i>	493
Enfants à Lascaux, dans le film <i>La nuit des temps</i>	494
Antoine de Tounens, caricature du <i>Grelot</i> , 1872.....	533
Suzanne Lacore, sur un timbre.....	534

Architecture et sculpture civiles

Hôpital temporaire dans l'École normale de garçons, place Faidherbe, Périgueux, première guerre mondiale.....	couv. 1 ^{re} livr.
Cité de Clairvivre à Salagnac.....	110
Château du Puy à Eyliac.....	111
Inscription au fronton de la poste de Naples (Italie).....	128
Forum triangulaire à Pompei (Italie).....	131
Grand forum de Pompei (Italie).....	131
Musée archéologique de Naples (Italie).....	132
Musée de Capodimonte à Naples (Italie).....	133
Piazza del Plebiscito à Naples (Italie).....	134
Château de l'Œuf à Naples (Italie).....	134
Louve capitoline.....	136
Maison Chastenet à Issac.....	177
Château de Lâge à Sceau-Saint-Angel.....	182
Château de Lâge à Sceau-Saint-Angel au début du XX ^e siècle.....	183
École de Terrasson avant restauration.....	204
Hôpital-hospice de Terrasson.....	206
Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac.....	249, 255
Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac, colonnade.....	251

Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac, moellon sculpté, armes des Aubusson.....	251
Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac, étrier sur la panne sablière.....	252
Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac, contreventement	252
Halle de Beauregard à Beauregard-et-Bassac, charpente	253
Chantier de Lascaux 4.....	258
Falaise aménagée de La Roque-Saint-Christophe	260
Motte féodale à Saint-Félix-de-Villadeix, vue aérienne	266
Motte féodale à Saint-Félix-de-Villadeix.....	266
Château de Puyguilhem à Sigoulès.....	300
Château de Panisseau à Thénac	308
Château de Panisseau à Thénac, fenêtre trilobée	309
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, début du XX ^e siècle	couv. 3 ^e livr., 311
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, tour.....	312
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, escalier de la tour.....	312
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, porte de la tour et son écu.....	312
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, ogives et corbeaux sculptés de l'escalier	312
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, écu au-dessus de la porte du logis	313
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, cave voûtée.....	313
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, grange	314
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, pierre sculptée de la grange	314
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, avant restauration	315
Château de Pluviniers à Piégut-Pluviers, après restauration.....	316
Château de Montaigne à Saint-Michel-de-Montaigne, dessin de Léo Drouyn, 1846	326
Château de Bassy à Saint-Médard-de-Mussidan	346
Croix et halle de Cendrieux, début XX ^e siècle.....	402
Château du Tuloup à Boulazac, vu du ciel.....	442
Château du Tuloup à Boulazac, corps de logis principal	443
Puits dans une ancienne carrière à Boulazac	443
Château du Tuloup à Boulazac, cour intérieure et grille.....	446
Château du Tuloup à Boulazac, tour octogonale	447
Château du Tuloup à Boulazac, fondations de la tour octogonale.....	447
Château du Tuloup à Boulazac, fronton.....	448
Château du Tuloup à Boulazac, vasque	448
Château du Tuloup à Boulazac, pigeonnier	448
Usine à gaz à Ribérac, 1887.....	450
Pont sur la Dronne à Ribérac, début du XX ^e siècle	462
Temple maçonnique de La Ruche des patriotes, Ribérac	472
Place Francheville, place Bugeaud et ancien hôpital, à Périgueux, années 1950 ?, vue aérienne.....	481
Caserne Daumesnil à Périgueux	485
Pont du Diable à Vulci (Italie)	516

Architecture et sculpture religieuses

Statue de saint Roch, église de Cherveix-Cubas.....	56
Temple grec de Paestum (Italie).....	135
Église de Terrasson	203
Croix du cimetière de Terrasson	207
Église de Saint-Paul-Lizonne, plafond peint par Arnaud Paradol (1626-1693), vue générale et détail.....	268
Monument aux morts, guerre 1914-1918, cathédrale Saint-Front à Périgueux.....	350
Croix du bourg de Cendrieux.....	4 ^e de couv. 3 ^e livr., 397
Croix du bourg de Cendrieux, relevé.....	398
Croix du bourg de Cendrieux, relevé du piédestal.....	398
Croix du bourg de Cendrieux, piédestal.....	399
Croix du bourg de Cendrieux, piédestal, moulure en accolade	399
Croix du bourg de Cendrieux, ovale riveté.....	399
Croix du bourg de Cendrieux, cœurs et entretoise.....	399
Croix du bourg de Cendrieux, Gloire rayonnante.....	399
Croix du bourg de Cendrieux, <i>titulus</i>	400
Croix du bourg de Cendrieux, fleur de lys.....	400
Croix du bourg de Cendrieux, girouette.....	400
Croix du bourg de Cendrieux, volutes	400
Croix du bourg de Cendrieux, plaque reliant les volutes.....	400
Croix du bourg de Cendrieux, vis boulonnée serrant les plaques des volutes	400
Urne cinéraire de Chiusi (Italie)	4 ^e de couv. 4 ^e livr.
Exemple de décor historié, basilique de la Nativité à Bethléem.....	503
Exemple de poème associé à un décor d'église, mosaïque de Germigny-des-Prés	507
Nécropole de Cerveteri (Italie)	515
Nécropole de Tarquinia, tombe des démons bleus (Italie).....	515
Basilique Saint-François à Assise (Italie)	518
Nécropole du Crocefisso di Tufo à Orvieto (Italie)	519
Ornement du fronton du temple de Pyrgi (Italie).....	519

Objets mobiliers

Médaille en l'honneur de Pierre-Paul Grassé	217
Plaque de rue à Elsenheim (Bas-Rhin), rue de Montignac	371
Pierre avec inscription, VI ^e siècle, trouvée à Badefols-sur-Dordogne.....	4 ^e de couv. 3 ^e livr., 379, 380
Outil de forge marqué « Privat ».....	4 ^e de couv. 4 ^e livr., 521
Caisse à outils, forge du Grand But à Veyrines-de-Vergt.....	523
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, vue d'ensemble	525
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, rouleau de droite.....	525

Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, roue à cliquet.....	525
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, traverses basses et étrier.....	526
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, palan avant.....	526
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, barre arrière.....	526
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, goupille d'immobilisation.....	527
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, palan arrière.....	528
Travail du Grand But à Veyrines-de-Vergt, suspentes.....	528
Fer de la forge du Grand But à Veyrines-de-Vergt.....	530

Peintures, gravures et dessins

<i>Les retardataires</i> , toile d'Albert Guillaume.....	408
--	-----

Tableaux et graphiques

SHAP, bilan actif.....	8
SHAP, bilan passif.....	9
SHAP, exercice 2015 et budget prévisionnel 2016.....	10
Listes des pauvres pestiférés, Bergerac, 1630-1631.....	31, 40
Dépenses journalières pour les achats de médicaments et de pain (épidémie de peste), Bergerac, 21 octobre 1630-20 mars 1631.....	38
Nombre de pains distribués en moyenne chaque jour en 1630-1631, Bergerac (épidémie de peste).....	39
Vocabulaire de la peste, Bergerac, 1630-1631.....	41
Administrateurs des listes des pestiférés et membres du conseil pour la police, Bergerac, 1630-1631 (épidémie de peste).....	42
Population des huttes et sommes dépensées pour leur nourriture, Bergerac, 15-30 avril 1631 (épidémie de peste).....	46
Médicaments les plus employés à Bergerac pendant l'épidémie de peste, 1630-1631.....	51-52
Médicaments prescrits par Jean Laurens à Bergerac pendant l'épidémie de peste, 1630-1631.....	52

Préhistoire

Timbre de Bosnie-Herzégovine consacré à Lascaux.....	142
Scène homme-bison du Puits de Lascaux.....	couv. 3 ^e livr., 371
Effondrement du sol de la Salle des Taureaux de Lascaux, dans le film <i>La nuit des temps</i>	495
Salle des Taureaux de Lascaux, vers 1947.....	497

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2016

- M. et M^{me} Affagard Armand, Beauvoir, 24300 Sceau-Saint-Angel
- M. Benoit Philippe, Hickory, 35, La Mornéterie, 17780 Soubise
- M. Bugeaud Jean-Paul, avenue Eugène-Le-Roy, 24170 Pays-de-Belvès
- M^{me} Chalier Michelle, 8, rue Jean-Moulin, 93260 Les Lilas
- M. Cork Jonathan et M^{me} Zwart Marja, Fondaumier, 24250 Castelnaud-la-Chapelle
- M. Cosse David, 2, rue des Prairies, 24000 Périgueux
- M^{me} Dubreuil Francine, 1, rue Limogeanne, 24000 Périgueux
- M. Dupouy Quentin, 4, rue Pasteur, 24110 Saint-Astier
- M^{me} Dupuy Maryse Hélène, Clos de Capitaine, 24350 Montagnier
- M^{me} Fargeot Pierrette, Menaudou, 24380 Chalagnac
- M. Filet Jean-Louis, 3, mail David d'Angers, 37000 Tours
- M^{me} Gaillard Geneviève, 30, cours Tourny, 24000 Périgueux
- M. Gourbat Bertrand, 12, rue de Chézy, 92200 Neuilly-sur-Seine
- M. Grangier Christian, 13, rue des Patureaux, 24400 Saint-Front-de-Pradoux
- M^{me} Gratiel Brigitte, 15, avenue du Cingle, 24620 Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil
- M^{me} Keravel Francine, 13, rue Dagorno, 75012 Paris
- M. et M^{me} Laborie Michel, 1, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, 24000 Périgueux
- M. Lachapelle du Bois Guy-Francis, La Font Mendosse, 24580 Rouffignac-Saint-Cernin
- M^{me} Laporte Lucette, 17 bis, rue Ernest-Guillier, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} de La Poterie Michel et Micheline, La Garaubie, 24140 Saint-Martin-des-Combes
- M. Lapret Marc, La Meyronie, 24210 Sainte-Orse
- M^{me} Laurent Catherine-Marie, 12, rue Saigne, 24000 Périgueux
- M^{me} Laveissière Laroche Françoise, Le Bourg, 46130 Tauriac
- M^{me} Le Ber Anic, 5, place Yves-Guéna, 24000 Périgueux
- M. Lebout Thomas, 55, rue de Saint-Cloud, 92410 Ville-d'Avray
- M. et M^{me} Lecat Michel et Claire, Les Graves, 24520 Saint-Agne
- M. Le Fauconnier Serge, 3, rue de l'Abreuvoir, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Legay Jacques et Geneviève, La Vignarelle, 24290 La Chapelle-Aubareil
- M. et M^{me} Leghait Michel et Sylviane, 13, rue Louis-Aragon, 24750 Atur
- M^{me} Marois Maguy, apt 17, résidence Chanzy, 40, rue Chanzy, 24000 Périgueux
- M. Nadal Roland, route du Moulin du Puyolem, 24110 Saint-Astier
- M. Pasquet Michel, 5, chemin du Han, 54170 Allain
- M^{me} Passat Sabine, 17, allée des Asturies, 35200 Rennes
- M. Petit Pierre Étienne, 42, rue de Solferino, 33000 Bordeaux
- M. Petit Romain, 56, rue du Marais, 69100 Villeurbanne
- M. et M^{me} Roy Michel et Francine, 4, rue des Mésanges, La Turcade, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac
- M. Touraine Michel, château des Jumeaux, 24270 Saint-Cyr-les-Champagnes

MEMBRES DÉCÉDÉS

Jacqueline Brunot, Solange Cheyrou, André Cramier, Jean-René Dujarric de La Rivière, Georges de Fourcauld, Charles Herrig, Robert Joudoux, Alain Ledu, Yves Lenogré, Claude Magimel-Pelonier, André Meunier, Marie-Hélène Mullon, Bernard Mury, Jean Rabier, Guy Rousset, Roger Rousset, Charles Turri, Michel Vimard